



messages d'orient

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad I^{er}

Alexandrie Egypte

PARAISSENT sous forme de cahiers de 100 à 300 pages, tirage de 1500 à 3000 exemplaires numérotés et consacrés chacun à un pays de l'Orient ou à une œuvre in-extenso.

EXPRIMENT l'Orient par des écrivains, des penseurs, des artistes orientaux.

ETABLISSENT entre l'Orient et l'Occident un rapprochement intellectuel.

GROUPEMENT dans leurs pages une élite orientale.

ENTREPRENNENT une enquête aux pays de l'Orient pour dégager les divers aspects de la pensée orientale.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT (pour 6 Cahiers)

Europe Continentale et ses colonies : **85** francs français
Egypte : **85** piastres au tarif
Autres pays et leurs colonies . . : **22/-** (shellings)

Notre tirage étant limité, les abonnements partent de chaque cahier à paraître.
Le prix de vente de chaque cahier sera établi suivant son importance.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour six Cahiers des MESSAGES d'ORIENT à partir du Cahier à paraître.

Ci-joint un chèque de

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de

Nom

Adresse

A le 192 (Signature)

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad 1^{er}

Alexandrie Egypte

EXTRAITS DE NOS DÉCLARATIONS

«L'Ouest et l'Est ne sont que les aspects variés d'une même âme que ne séparent point les bordures des frontières et qui forment le pain et le sel de la terre».

«Il ne s'agit nullement d'anticipations, de conjectures, de spéculations ou d'un vain engouement littéraire. L'heure n'est plus au culte des mots».

«Il importe que nos tendances spirituelles et intellectuelles soient remises en pleine lumière, que soit définie notre complexité, qu'une revision de nos valeurs soit établie, non pas par des écrivains occidentaux, mais par ceux qui sont les plus représentatifs de notre élite».

«Que l'Orient s'exprime par des Orientaux».

«Destinée à inventorier les valeurs orientales dans ce qu'elles ont de plus vivant et de plus marquant, par des écrivains Orientaux, pour que l'Occident saisisse notre âme, cette revue sera répandue surtout hors de l'Orient.»

«Ces Cahiers ne sont que des préludes. Ils ne doivent être lus que comme les fascicules d'un vaste ouvrage à paraître que les années compléteront et coordonneront, et le lecteur devra nous faire confiance».

«L'Egypte, par sa situation géographique étant le carrefour où bifurquent toutes les routes spirituelles du monde et Alexandrie ayant déjà une fois réconcilié l'Orient et l'Occident, les «Messages d'Orient» en se détachant des côtes méditerranéennes comme d'une frise, ne feront que remplir la mission qui fut toujours dévolue à ce pays, celle d'être le Lien et la Flamme».

ABONNEZ - VOUS CHEZ VOTRE LIBRAIRE

A déjà paru

LE CAHIER PERSAN

SOMMAIRE

| | |
|---------------------------------|---|
| ELIAN J. FINBERT | Laude. |
| ALI-NÔ-ROUZE | Avant-dire: Comment peut-on être Persan? |
| ALI-NÔ-ROUZE | Djaafar Khan est revenu d'Occident (comédie en 1 acte, en prose). |
| KAZEMZADEH IRANSCHAHR | Le Génie Persan. |
| HASSAN MOGHADAM | La littérature Persane d'aujourd'hui. |
| ALI-NÔ-ROUZE | Proverbes Persans. |
| MOHSEN MOGHADAM | L'Art Persan (hors-textes). |
| KAZEMZADEH IRANSCHAHR | Le rôle de la femme dans la révolution persane. |
| ALI-NÔ-ROUZE | Omar Khayyam. |
| HASSAN MOGHADAM | Omar Khayyam et Maurice Barrès. |
| ALI-NÔ-ROUZE | Le Comte de Gobineau et la Perse. |
| HASSAN MOGHADAM | Aperçu sur Saadi. |
| ALI-NÔ-ROUZE | Lahouti. |
| J. R. FIECHTER | Hassan Moghadam. |

POSITION:

| | |
|----------------------------|------------------|
| ELIAN J. FINBERT | Orient-Occident. |
| C. J. SUARÈS | Les Civilisés. |

LES APPELS DE L'OCCIDENT:

| | |
|-----------------------------------|-------------------------------|
| FRANÇOIS et ANDRÉ BERGE | Regards vers l'Est. |
| RENÉ CREVEL | Pour une liberté de l'Esprit. |

LES LIVRES SUR L'ORIENT:

| | |
|----------------------------|-----------------------------------|
| ELIAN J. FINBERT | Mansour. |
| ALEC SCOUFFI | Au Paradis de Goha. |
| J. R. FIECHTER | Jean-Richard Bloch, la Nuit Kurde |

DOCUMENTS:

Lettres de M. M. MARCEL ARLAND, HENRI BARBUSSE, JEAN-RICHARD BLOCH, JEAN COCTEAU, JOSEPH DELTEIL, GEORGES DUHAMEL, STANISLAS FUMET, HENRI HERTZ, P. MORHANGE.

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad I^{er}

Alexandrie Egypte

PARAÎTRONT:

L'Islam et les Principes du Pouvoir,
par Cheikh Aly Abdel Razek.

Le Cahier Japonais,

Le Livre de Nysane, poèmes, par Ahmed Rassim.

Le Cahier Chinois,

Le Cahier Occidental,

Le Cahier Juif,

Le Cahier Hindou,

Le Cahier Malgache,

Le Cahier Mongol,

Le Cahier des Iles,

Le Cahier Alexandrin,

Nalaka, légende hindoue, par Abanindranath Tagore,
traduction par Andrée Karpelès.

De la poésie anté-islamique,
par Taha Hussein, professeur à l'Université du Caire.

Enquête aux pays de l'Orient, etc.

ABONNEZ-VOUS CHEZ VOTRE LIBRAIRE

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad I^{er}

Alexandrie Egypte

Pour paraître prochainement

CHEIKH ALY ABDEL RAZEK

L'ISLAM ET LES PRINCIPES DU POUVOIR

TRADUCTION PAR

FOULAD YÉGHEN et la Rédaction des MESSAGES d'ORIENT

Extrait de la Presse

«Nous ne pensons pas que la sentence de l'Azhar ralentisse la marche des idées développées par le cheikh Abdel Razek. Bien au contraire ! Un livre dont toute la presse égyptienne s'est occupée, qui a provoqué une crise ministérielle, pareil livre ne saurait passer inaperçu. La clarté de l'exposition, la modération du ton, ne peuvent qu'impressionner favorablement tous ceux qui le liront sans parti pris. Et il s'en rencontre, là où l'on s'y attendrait le moins.

Jusque dans les milieux de l'Azhar souffle un esprit nouveau. Voici que, dans cette citadelle de l'Islam conservateur, où se forment les ulémas, non seulement d'Égypte, mais du Proche-Orient et des pays africains, un groupe compact d'étudiants réclame la refonte des règlements et des programmes d'enseignement....»

«Le livre d'Abdel Razek leur suggère qu'ils peuvent en sûreté de conscience envisager la refonte d'une législation où leur Prophète n'a eu en vue ni tous les temps ni tous les lieux. C'est ce que pense également une élite musulmane. Que cette élite entraîne ou non la masse des croyants, l'Europe aurait tort de ne pas observer de très près le développement de ce moment. Elle peut y trouver d'utiles suggestions pour une politique musulmane sainement réaliste ; quand ce ne serait que pour liquider honorablement la codification des lois musulmanes, impasse où la France africaine s'est laissée imprudemment engager». *Henri Lammens (Etudes, Revue Catholique d'intérêt général 20.1.16).*

ABONNEZ-VOUS CHEZ VOTRE LIBRAIRE

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad 1^{er}

Alexandrie Egypte

Pour paraître prochainement:

Le Cahier Japonais

Quelques-uns des titres qui figureront au sommaire :

- TENDANCES SPIRITUELLES DU JAPON, par M. Albert Maybon.
YAMATO DAMASHII, par M. le Dr. K. Hayashi.
CARACTÉRISTIQUES DE LA LÉGISLATION JAPONAISE, par M. le Dr. Eitchi Makino, professeur à la Faculté de Droit de l'Université Impériale de Tôkyô.
L'ÉDUCATION DES FEMMES, par M. le Dr. Toshio Nogami, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université Impériale de Kyotô.
L'ENSEIGNEMENT AU JAPON, par M. le Dr. Toshio Nogami.
LE JAPON DEVANT LES QUESTIONS DE RACE ET D'ÉMIGRATION, par M. Morikatsu Inagaki, secrétaire de l'Association japonaise pour la Société des Nations.
VUE D'ENSEMBLE SUR LA NOUVELLE POÉSIE, par M. le professeur Aro Naito.
PROVERBES ET DICTONS.
UN ÉVÉNEMENT: ÉTABLISSEMENT DU SUFFRAGE UNIVERSEL AU JAPON par M. le Dr. Maçaoimi Yoshitomi.
PHILOSOPHIE DE L'ART JAPONAIS, par M. Kamenosuke Morita, professeur à l'École des Beaux-Arts de Tôkyô.
AUTOMNE, conte par M. Akutagawa Ryunosuke.
LE BLAIREAU CHANGÉ EN BOUILLOIRE A THÉ, légende recueillie par M. Wakatsuki.
LA SHINTOÏSTE, par M^{lle} Kikou Yamata.
PORTRAITS D'ÉTUDIANTS, par M^{me} Mitsou Murata.
L'ESPRIT DE LA MUSIQUE JAPONAISE, par M. le professeur S. Amada.
L'ART PUREMENT JAPONAIS ET LES ESSAIS D'ART NOUVEAU, par M. Ryo Yanagi.
DE L'ASSIMILATION DES IDÉES EUROPÉENNES, par M. Hitoshi Yokoyama.

Réflexions et Documents

- POURQUOI JE CROIS AU PACIFISME JAPONAIS, par M. Felicien Challaye.
POURQUOI J'AIME LE JAPON, SA CIVILISATION ET SON ESPRIT, par M. Francis de Miomandre. etc. etc.

MESSAGES D'ORIENT

17, RUE FOUAD 1^{er}
ALEXANDRIE - EGYPTE

DIRECTEURS : ELIAN J. FINBERT
C. J. SUARÈS

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT (Pour six fascicules)

EUROPE CONTINENTALE ET SES COLONIES.. 85 FRANCS FRANÇAIS
EGYPTE..... 85 PIASTRES AU TARIF
AUTRES PAYS ET COLONIES..... 22/— SHELLINGS

LE PRIX DE VENTE DE CHAQUE CAHIER EST
FIXÉ SUIVANT SON IMPORTANCE

NOTRE TIRAGE ÉTANT LIMITÉ L'ABONNEMENT
PART DE CHAQUE CAHIER A PARAÎTRE

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A
M. ELIAN J. FINBERT

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION
AU SECÉTARIAT DES «MESSAGES D'ORIENT»

LES DIRECTEURS REÇOIVENT SUR RENDEZ-VOUS
LE JEUDI DE 4 H. A 6 H.

LES DEMANDES DE CHANGEMENT D'ADRESSE DOIVENT ÊTRE
ACCOMPAGNÉES DE 2 FR.

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS
IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIRE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR
TOUS LES PAYS

CITATIONS AUTORISÉES AVEC INDICATION DE SOURCE

SOMMAIRE

- Le roman dans la littérature arabe,
par **ABBAS MAHMOUD EL AKKAD.**
- Aperçu sur l'évolution de la langue arabe, par **S. SPIRO BEY.**
- Enigmes et Antinomies dans les littératures orientales,
par le **BARON CARRA DE VAUX.**
- Folklore Egyptien, par **ELIAN J. FINBERT.**
- Les Musulmans Chinois, par **FRANCIS BORREY.**
- Les Musulmans d'Egypte et la vie économique moderne,
par **B. MICHEL.**
- Un réformateur de l'Islam, le Cheikh Mohamed Abdou,
par **CHEIKH MOUSTAFA ABDEL RAZEK.**
- L'Islam s'est répandu avec une rapidité sans pareille...
par **CHEIKH MOHAMED ABDOU.**
- L'Islam et les Principes du Gouvernement,
par **CHEIKH ALY ABDEL RAZEK.**
- Soufisme, par **AHMED GALWASH, membre de la Confrérie soufi
Khalwati d'Alexandrie.**
- Une Qacida inédite d'Imroulqais avec commentaire sur la poésie
de la Djahilyah, par **HENRI THUILE BEY.**
- De la Poésie Anté-islamique, par **TAHA HUSSEIN, professeur à la
Faculté de Lettres du Caire.**
- Poètes d'Egypte, par **KHALIL MARDAN BEY.**
- Suggestions sur la mélopée, par **A. SCOUFFI.**

PAGES DE LA REDACTION

POSITION :

- Message du Monde Arabe, par **SAMBARI.**
Tolérance, par **C. J. SUARES.**

APPELS DE L'OCCIDENT :

- Regards vers l'Est, par **FRANÇOIS et ANDRÉ BERGE.**

LIVRES SUR L'ORIENT :

- Voyage Littéraire en Orient, par **ALBERT ISRAEL,**

DOCUMENTS :

- Lettres de **FRANCIS BORREY, EDOUARD DUJARDIN, JACQUES
MARITAIN, DANIEL ROPS, JULES SUPERVIELLE.**

Messages d'Orient

**Le Cahier
Musulman et Arabe**

*Le second Cahier des **Messages d'Orient** a été tiré à
2000 exemplaires numérotés.*

Exemplaire N° 1677

LE ROMAN DANS LA LITTÉRATURE ARABE

C'est seulement au XVIII^e siècle que le roman commença à se développer réellement. Avant cette époque les langues européennes ne le comptaient pas parmi leurs productions littéraires, du moins tel que nous le concevons aujourd'hui. La place qu'il occupe dans la littérature arabe est très limitée car il n'a pas trouvé une atmosphère favorable pour s'y développer.

On ne peut, sans se livrer à des conjectures téméraires, en attribuer l'absence à un motif particulier. Pour nous permettre d'apporter à cette question quelques éclaircissements et faciliter nos investigations, nous diviserons l'histoire littéraire arabe en trois époques :

L'époque de la *Gahiliah*, l'époque de l'Empire arabe ou Islamique et l'époque contemporaine.



La Gahiliah ou ère anté-islamique a donné naissance à des contes et à des apologues dont le ton et l'affabulation lui étaient propres, mais qui avaient cependant par plus d'un point certaines analogies avec les contes et les récits des autres peuples de la même époque. Ils chantaient sous forme d'idylles ou d'épopées des aventures d'amour fictives ou réelles, et des aventures de héros ou de guerriers. Leurs textes complets n'en furent pas conservés, mais l'étude des fragments qui nous sont parvenus atteste que ce genre naquit et se développa à l'époque gahilite. Nous sont par-

venus aussi les aventures *d'El Zir Salem*, *d'Antar*, les contes d'amour, des *Azryin* etc. Ces vestiges d'une très vieille littérature ne sont pas de simples œuvres d'imagination mais se rapportent à certains faits historiques. Ils furent transmis aux époques de l'Islam grâce à la tradition, par des récitateurs ou troubadours et des conteurs publics après avoir subi sans doute plusieurs modifications. Ce genre littéraire qui apparut à une époque lointaine à peu près fruste et primitive, ne pouvait posséder l'unité et la cohérence qui caractérisent le roman moderne.

Celui-ci, dans la forme qui nous est parvenue et dans les divers aspects de ses premiers essais, ne peut s'épanouir qu'au sein d'un peuple où les classes sociales se sont déjà constituées et où une large place est faite à l'esprit critique.

En remontant à l'origine du roman on se rend compte qu'en somme il est apparu chez les divers peuples aux périodes de crise où se précisent et se multiplient les contrastes et les heurts des tempéraments, où les rapports de la société se raffinent et s'enchevêtrent, et où les spéculations de l'esprit prennent leur libre essor.

C'est l'Italie qui peut être considérée comme le berceau du roman moderne. Ce furent en effet les intrigues des cours et du clergé qui donnèrent naissance aux contes et récits au XIII^e siècle. En France, ils ne parurent que deux siècles plus tard lorsque la société prit plus d'extension et que les cabales, les intérêts personnels, les rivalités amoureuses et politiques atteignirent leur plus haut point. Il en fut de même en Angleterre. Quant à l'Espagne, ses contes et récits trouvèrent leur perfection dans l'admirable chef-d'œuvre de Cervantès au XVI^e siècle, c'est à dire au temps où florissait la civilisation andalouse, alors que la société espagnole traversait une phase de transition qui se distingua par la corruption de ses mœurs.

L'époque gahilite autant que celles qui lui succédèrent ne pouvait se prévaloir d'un tel état d'esprit, d'une telle complexité dans les rapports sociaux et partant, ne pouvait présenter les conditions essentielles qui eussent favorisé l'écllosion du roman.

L'Empire Arabe ou Islamique est la seule époque qui nous offre des écrits nous permettant de nous documenter quelque peu sur l'aptitude des Arabes à composer des romans. Au début, l'empire était principalement absorbé par des préoccupations de conquêtes et le souci de les raffermir. Les Musulmans ne pouvaient songer encore à confier à la plume les multiples facettes de leur pensée. Ils n'avaient que les contes qui leur avaient été légués par leurs ancêtres et qui formaient leur seul patrimoine littéraire.

Ce fut seulement sous le règne des Abbassides que le mouvement intellectuel prit une plus grande extension. Auteurs et traducteurs rivalisèrent d'émulation. Un grand nombre de contes furent traduits du persan. *Les Mille et Une Nuits*, *la Vie d'Anoucharwan*, *la vie de Dara*, *l'Idole d'Or* et d'autres ouvrages, la plupart dispersés, constituèrent la gloire de cette Renaissance. Des contes de source hindoue furent également traduits et incorporés dans *les Mille et une Nuits* qui, d'ailleurs, en contiennent un grand nombre de provenance étrangère.

De ce que les traductions ont précédé les œuvres de création autochtone d'aucuns pourraient déduire que le génie arabe ne se prête pas au roman. Cette manière de voir est arbitraire. La France qui, aujourd'hui, est célèbre par la belle pléiade de ses romanciers avait débuté par de modestes traductions de romans italiens. Par ailleurs, les lettres arabes donnèrent plus tard des contes et des récits qui furent une création originale et personnelle. Par leur délicatesse, le choix et la variété de leurs sujets, ils ne le cèdent en rien à ceux des peuples d'Europe au Moyen-Age. Qu'il nous suffise, entre autres, de citer les contes d'Omar Ibn Chaba décédé en

l'an 262 de l'Hégire dont le recueil intitulé *El Gamhara* avait été composé avant les premières traductions faites du persan et de l'hindou.

Parmi les ouvrages les plus connus de cette époque on cite aussi celui d'El Gahchiari qu'Ibn-el-Nadim analyse en ces termes :

«Abou-Abdullah Mohamed Ibn Abdou-el-Gahchiari auteur de *El Wosara* (Les Ministres) débuta par son recueil intitulé *Les mille causeries de soirées intimes* choisies parmi les récits les plus en vogue chez les Arabes, les Persans et les Grecs. Chacun des volumes de ce recueil était indépendant des autres. Pour composer cette œuvre il avait fait appel à la collaboration des récitateurs les plus réputés. Il leur emprunta les plus beaux passages de leur répertoire et put ainsi enrichir ses ouvrages de fables et de contes des meilleurs auteurs de son temps. Ce fut un écrivain de grand mérite ; son œuvre contenait quatre cent quatre-vingts soirées et chacune d'elles durait cinquante pages de récitation».

Cela ne doit pas laisser croire que toute la production littéraire de l'époque islamique ait été de la même veine. Il faut ajouter qu'après *les Mille et une Nuits* parurent plusieurs récits tels que *Malek Seif*, *Abou Zeid-el-Hilali*, *Malek-el-Zaher*, *Fäïrouz Chah*.

Ces œuvres sont d'origine purement arabe.

Elles appartiennent au genre romanesque ; l'histoire se mêle à la fable, les aventures d'amour aux exploits guerriers. Des récitateurs avaient pour métier de les lire en public. De nos jours on peut encore les voir faisant ces lectures récréatives dans les cafés du Caire, en province, et jusque dans les plus petits villages. Il faut aussi mentionner les œuvres descriptives [appelées *Maccamats* dont le principal représentant a été Badi-el-Zaman-el-Hamazani, décédé en l'an 398 de l'Hégire après avoir laissé, dit-on quatre cents *Maccamats* dont cinquante seulement nous sont parvenus. D'autres au-

teurs non moins célèbres, notamment El-Hariri, suivirent son exemple et léguèrent à la postérité des *Maccamats* qui sont de purs chefs-d'œuvre. Ils renferment un grand nombre de préceptes sur la littérature arabe, des extraits historiques et des sermons qui peuvent être classés dans le genre didactique.

D'une façon générale, en faisant un parallèle entre les contes et les apologues parus en arabe dans la période comprise entre le III^e siècle de l'Hégire et la fin de l'Empire Islamique et ceux parus en langues européennes à la même époque, on reste frappé de l'identité de leurs formes surtout dans le *Décameron* et les ouvrages similaires ; exception doit être faite bien entendu pour Cervantès dont le génie n'a point d'égal et dont l'œuvre ne souffre aucune comparaison avec celles de son temps.

Qu'il soit permis en cette occasion de signaler dans *Don Quichotte* plusieurs tournures de phrases rappelant les expressions arabes au point de laisser croire qu'elles en sont la traduction littérale. Cela fait présumer que Cervantès s'est inspiré de la brillante civilisation arabe, ce qui n'enlève rien à son talent.

La période de l'histoire contemporaine se ressent des siècles de décadence qui pesèrent sur le monde arabe surtout après la chute de l'Empire Islamique.

La civilisation et le mouvement intellectuel en se déplaçant de l'Orient à l'Occident donnèrent à l'Europe la suprématie dans les domaines des lettres, des sciences et des arts.

A leur renaissance, les Orientaux trouvèrent le roman à son apogée, ayant acquis presque sa forme définitive dans toutes les langues européennes et à la portée de toutes les classes sociales. Ne pouvant se hasarder de prime abord à se mesurer avec les romanciers d'Europe et conscients des déboires qu'ils pouvaient subir, les écrivains de langue arabe se contentèrent de traduire.

Mais l'appel à un idéal commun, l'intérêt pris à la lecture des romans européens ainsi que l'amour-propre national stimulé par un souffle d'indépendance qui passe aujourd'hui sur les peuples orientaux, ont poussé des auteurs arabes à des tentatives louables. Ils se sont essayés dans le roman et la nouvelle et y ont acquis quelque notoriété. Si quelques-uns de ces ouvrages ne sont que servile imitation, d'autres font preuve d'une incontestable originalité. Ce ne sont là que préludes et balbutiements. La voie est ouverte et nos jeunes auteurs sont pleins de promesses. Les premières difficultés vaincues, le nombre toujours croissant des lecteurs, la part plus grande que le peuple prend aujourd'hui à l'action, l'âme arabe qui commence à prendre conscience d'elle-même, font présager une littérature riche et variée qui laissera des œuvres durables. La génération présente sait le rôle splendide que jouèrent ses ancêtres dans la littérature des siècles passés et saura s'en inspirer. Tout porte à croire qu'une renaissance intellectuelle et littéraire va bientôt s'affirmer, dans laquelle le roman trouvera une meilleure expression.

On ne peut en conséquence déduire de ce qui précède que des raisons spéciales s'opposent à ce que le roman occupe une place prépondérante dans la littérature arabe, qu'il n'en occupera pas une plus tard et que la tournure spéciale de leur esprit rend les Arabes réfractaires à ce genre littéraire.

Nous avons fait ressortir que l'ère primitive arabe était féconde en contes et apologues ; l'ère islamique en vit fleurir un grand nombre ; quant à l'ère contemporaine nous n'avons pas assez de notions précises pour nous prononcer en connaissance de cause sur l'avenir du roman arabe. Il est prématuré aussi de préciser la forme qu'il prendra, ses directives et son évolution.



L'absence du roman dans la littérature arabe est-elle accidentelle et temporaire ou bien originelle et permanente, si

l'on admet que les éléments constitutifs de ce genre littéraire sont au nombre de trois : l'imagination, la faculté d'analyse psychologique et la faculté de critique sociale ?

En examinant de près notre patrimoine littéraire et tout particulièrement notre poésie, il nous faut reconnaître que les Arabes manquent d'imagination créatrice. Leurs poèmes comme leur prose, dénués de cohésion, sont pareils à de grandes flammes qui jaillissent brusquement puis s'éteignent sans laisser d'éclat.

Cela tient en grande partie à l'influence du milieu. Les Arabes sont un peuple du désert. L'aridité des sables et leur désolation forment le seul horizon de leur vie. Leur imagination n'est point sollicitée par les aspects d'une nature splendide et accidentée. Or, la faculté de représentation qui est un des facteurs générateurs de légendes appartient à toutes les races. Ceci établi, il convient de se demander pourquoi chez certains peuples les légendes abondent tandis que chez d'autres, tels les Arabes, elles sont plus rares. Cette faculté de représentation ne se développe que sous l'influence des phénomènes de la nature lesquels ne se manifestent pas partout de la même façon et ne se présentent pas à l'imagination dans les mêmes conditions. Cette faculté s'extériorise et se développe selon la terreur qu'inspirent ces phénomènes et la fréquence de leurs manifestations.

Il est intéressant de rappeler ce que Massoudi dit à ce sujet : « Les souvenirs qu'évoquent les Arabes et les dénominations qu'ils donnent à leurs divinités proviennent de la vie de solitude qu'ils mènent dans le désert et dans les plaines sauvages. L'homme y est livré aux puissances du rêve et à l'épouvante. Recroquevillé sur lui-même il est assailli par toutes sortes de superstitions maléfiques. Il croit entendre des sons et voir des spectres qui font surgir à ses yeux des visions fantastiques. Entré dans ce cycle démoniaque par l'effet de son imagination en dérive, il croit percevoir des

dangers, présage des malheurs et toutes sortes de fins tragiques. Dans son esprit vit et grouille tout un monde obscur et ses sens hypertrophiés lui suggèrent la présence d'invisibles fantômes (*Hatif*) qui lui parlent.»

On ne peut mieux s'exprimer. Mais combien plus considérables sont les dangers que présentent des contrées comme l'Inde par exemple, enfoncées dans le mystère avec tout ce qu'elles ont de gigantesque et d'imposant, telles les montagnes dont les cimes luttent avec les nues et dont les bases semblent les ruines de quelque pays dévasté ; telles les forêts lourdes de vétusté, les tonnerres chargés de menaces, tels enfin les lions, les tigres, les vautours, les aigles, les cavernes, les rocs, les mers, dont la sublimité emplit l'esprit de visions hallucinantes.

Les Arabes en créant leurs légendes s'étaient adressés à leurs sens plutôt qu'à leur imagination. Chez eux c'était des *Hatif*, des *Echos*, des *Sylphes* dont on saisissait les mouvements par l'ouïe, tandis que chez les autres peuples, c'étaient des fantômes et des ombres qui frappaient l'imagination.

En effet, les légendes qui appartiennent aux Aryens, sont d'une formation tout à fait différente. Ils décrivent leurs spectres avec une assurance telle qu'il semble qu'on puisse les toucher et les voir. Ils en énumèrent les moindres détails, ils dépeignent les membres de leur corps, leur visage, leurs griffes, leurs dents, leur teint, et jusqu'aux taches de leur peau. Dans l'esprit du lecteur les événements qui se rapportent à ces légendes se présentent avec un luxe de notations, un relief puissant qui n'exclut pas une grande diversité de nuances.

Les démons des légendes arabes sont des démons inoffensifs qui partagent avec eux leur repas, leur servent d'ombres familières dont ils n'ont par conséquent rien à craindre. Ils les considèrent comme une famille de génies apprivoisés. Le *ghoul* (ogre) le *roukh* (vautour) les *saadines*

(singes) sont des êtres fantastiques qui ne représentent pas des symboles de terreur et ne provoquent pas des sentiments violents quoiqu'ils fassent figure dans les récits d'animaux féroces ou d'oiseaux de proie.

Les arabes professaient aussi certaines croyances qui sont légendaires et qui se rapportent aux étoiles. D'après Doreid, ils croyaient que les deux *Chi'ra* et leur sœur *Soheil* (Sirius) étaient autrefois toutes les trois réunies ; *Soheil* dans sa course déclina vers le Yémen et devint yéménite. La *Chi'ra* yéménite la suivit en traversant la mer Céleste ou la Voie Lactée ; elle s'appela pour cette raison la *Aboura* (la traversante). La *Chi'ra* démeurée à sa place et surnommée *El Ghamissa* (à l'œil trouble) pleura tellement la perte de sa sœur que son «œil» en devint tout «rouge» ; de là son nom. Ils croyaient aussi que le *Oyouk* (l'Opposant) s'était opposé à Aldébaran lorsque celui-ci apportant aux *Soraya* (constellation d'environ vingt petites étoiles scintillantes) une dot, les demanda en mariage et ne cessa de les poursuivre en qualité de prétendant ; de là leurs noms de *Kilas* (fugitives).

Ces croyances, tout en appartenant au domaine de la fantaisie, ne peuvent être considérées comme une pure fiction car les Arabes étaient dans l'obligation d'observer continuellement les mouvements des astres et des météores pour leur chronologie et les explorations que nécessitait leur vie nomade.

Tous les peuples habitant les plaines arides possèdent la même âme que les Arabes dont ils professent presque les mêmes croyances quelle que soit leur origine, aryenne ou sémitique. La nation médique qui est d'origine aryenne possédait très peu de légendes. Les Mèdes n'avaient pas dans leur mythologie des dieux dispensateurs de calamités, car les forces de la nature ne les effrayaient pas. Ils n'élevaient à la gloire de ces forces, ni statues ni idoles. Ils alléguaient que leur plus grand dieu demeurerait hors de cette planète, en un lieu inaccessible

aux mortels, que la révélation divine se manifestait par l'entremise d'anges invisibles aux hommes. Ces croyances étaient semblables à celles des arabes qui leur empruntèrent leurs conceptions sur l'au-delà.



Les Arabes en décrivant les personnages de leurs récits s'attachaient plutôt à l'ensemble de leurs traits et à leurs sentiments les plus spontanés. Les nuances, les raffinements et la complexité psychologiques leur échappaient. Ils jugeaient des caractères par quelques observations très simples, très naïves qu'ils étendaient à tous leurs héros comme des costumes de confection pouvant aller à toutes les tailles. C'est pour cela que la littérature arabe ne possède pas des «personnages» comme ceux du théâtre ou des «portraits» biographiques comme on en voit par exemple dans la *Vie des Hommes illustres* de Plutarque. On n'expliquerait pas cela autrement qu'en ramenant le problème à ce dilemme : ou bien la faculté d'analyse psychologique chez les Arabes était très peu développée, ou bien leur religion les avait détournés de l'attrait de se pencher sur leur âme et d'en pénétrer le mécanisme. Il en était de même en Europe à l'époque où prédominait le sentiment religieux et où tous les mouvements de l'âme étaient tendus vers un seul but. Le théâtre qui florissait dans la société grecque avait périclité. Le genre biographique était tombé si bas qu'on ne pouvait trouver un seul biographe de valeur. L'histoire empruntait un ton vulgaire, les personnages qu'elle dépeignait ne présentaient aucun intérêt et les faits qu'elle rapportait étaient dénués de vie.



Les Arabes formaient une société polie et une élite, surtout au temps de l'Empire Abbasside. Ils pouvaient donc s'exercer à la critique et se livrer à l'étude des conflits so-

ciaux. Le seul obstacle qui s'y opposait était peut-être le caractère exclusivement religieux de leurs obligations morales.

En effet, la société passait à leurs yeux pour bonne ou mauvaise, selon qu'elle se pliait ou qu'elle se dérobaît aux principes religieux, selon qu'elle se conformait ou non à la morale de l'Islam. Le champ d'expérience du critique se trouvait par conséquent entièrement limité quoique nous devions à la civilisation musulmane un traité de sociologie de la plus haute importance : *l'Introduction à l'Histoire* de Ibn Khaldoun.



En résumé, nous concluons que les éléments constitutifs du roman tels que nous les avons établis plus haut faisaient défaut aux Arabes ou plutôt qu'ils les portaient en eux à l'état latent.

Cependant il sied de faire les réserves suivantes :

1°) Que plusieurs peuples malgré les conditions inégales de leurs facultés d'imagination, d'analyse psychologique et de critique, nous donnèrent des romans de grande envergure.

2°) Que les jugements qu'on porte en général sur les peuples arabes se modifient dès que l'on constate le croisement des nationalités qui ont rapproché tant de races par la communauté d'une même langue et par le lent travail des siècles. En effet, tous ceux qui parlent aujourd'hui la langue arabe diffèrent de beaucoup de la race arabe pure tant par leur tempérament que par leurs facultés. Ce qui régissait dans le passé les conditions du roman ne saurait s'appliquer intégralement ni au présent ni à l'avenir.

ABBAS MAHMOUD EL AKKAD

(Traduit de l'arabe par la Rédaction des «Messages d'Orient»)

APERÇU SUR L'ÉVOLUTION DE LA LANGUE ARABE

Aucune langue n'a été parlée et écrite pendant dix siècles sans avoir été modifiée. La loi de l'évolution s'applique aussi bien aux langues qu'aux êtres vivants et l'arabe n'y fait pas exception. Cette langue actuellement en usage dans de nombreuses contrées d'Asie et d'Afrique est originaire de la péninsule Arabique. Elle était parlée par diverses tribus et c'est le parler de celle de Koreich, enrichi d'un grand nombre de mots empruntés aux autres tribus, qui est devenu la langue classique. Les innombrables synonymes qui s'y sont formés, comme ceux par exemple relatifs au chameau, à l'épée etc. sont caractéristiques de la contribution apportée par chacun de ces groupements de nomades.

Parlée à son origine par des peuples qui menaient une vie primitive, la langue arabe avait forcément un vocabulaire restreint. Des mots nouveaux s'y sont introduits plus tard, principalement à la suite des conquêtes de l'Islam et des relations que les musulmans entretenirent avec les autres peuples. Ces mots dont le plus grand nombre sont d'origine persane ou grecque, furent rapidement arabisés et font aujourd'hui partie intégrante de la langue classique.

Nous possédons des documents de la langue arabe antérieurs à l'avènement de l'Islam. Ce sont les sept *Moallakats* (ou les *Suspendus*) poèmes qui, en raison de leur perfection, furent appendus dans la mosquée de la «Kaaba» où se trouve le tombeau du Prophète.

Nul doute que la langue pure dans laquelle ces poèmes

sont composés ne fût en usage courant chez les arabes, mais l'arabe moderne en diffère à tel point que même parmi les classes cultivées, bien rares sont ceux—Égyptiens, Syriens, Algériens ou autres—qui puissent les comprendre sans peine.

La constitution des peuples arabes introduisit dans leur langue diverses altérations. Les nouvelles conditions de leur vie, les échanges intellectuels qu'ils établirent avec d'autres nations, les difficultés que présentait l'étude de leur grammaire furent les principaux facteurs de cette évolution. Chacun de ces peuples eut son propre idiome qu'il a conservé d'ailleurs jusqu'à nos jours ayant abandonné la langue classique, immuablement fixée par le Koran, pour les affaires de la Religion.

Dans l'idiome de l'Égypte moderne, pour n'étudier que celui-là, un grand nombre de mots classiques ne trouvant plus de place dans le vocabulaire courant, en furent tout d'abord écartés. D'autres furent employés dans un autre sens que leur sens primitif, comme par exemple *wafara* qui signifiait augmenter et qui veut dire aujourd'hui économiser, ou *qaraf* qui signifiait contagion et qui signifie dégoût. L'influence des langues anglaise, italienne et française s'y fit aussi sentir par l'adoption d'un très grand nombre de termes se rapportant à la législation, au commerce, aux sciences, aux arts et métiers ainsi qu'aux objets de ménage, à la couture et à l'habillement, termes dont la langue arabe ne possède pas d'équivalents. Tels sont entre autres les mots *bosta* ou poste, *bouffé* ou buffet, *kopia* ou copiatif.

La langue arabe en Égypte a aussi créé plusieurs dénominations nouvelles qui ne dérivent d'aucune autre langue, comme le mot *sisi* qui veut dire poney.

La grammaire s'étant de beaucoup simplifiée, son étude aujourd'hui devient plus aisée. Ceci constitue un progrès notoire, car la grammaire classique est un tel dédale d'arguties et un tel enchevêtrement de subtilités que pour vaincre toutes

ces difficultés la connaissance parfaite de la langue pure à priori était essentielle, ce qui est l'inverse pour l'étude des autres langues où la grammaire devient un guide et conduit graduellement à la compréhension du vocabulaire. Ceux qui parviennent à cette connaissance ne sont pas nombreux. Aussi le mot *alem* qui signifie savant ne sert point à désigner un homme versé dans les sciences mais celui qui est à même d'analyser de six manières différentes l'expression *Bismi Ilahi 'r 'rahman 'r 'rahim* (au nom de Dieu clément et miséricordieux).

Sous le règne de Mohamed Ali Pacha l'arabe classique était très négligé. Ce n'est que depuis quelques années que son étude fut remise en honneur. Elle donna naissance à cette belle pléiade d'écrivains qui ont fait de l'Égypte le centre intellectuel du monde arabe moderne.

L'arabe qu'on lit dans les livres et dans les périodiques modernes (ou arabe littéraire) diffère quelque peu de l'arabe parlé (ou arabe vulgaire). Le premier se rapproche plus que le second de l'arabe classique du Koran. L'arabe littéraire de nos jours s'est considérablement simplifié au point de ne se distinguer de l'arabe vulgaire que par la terminaison de mots qui, d'ailleurs, en général, n'est même plus prononcée à la lecture. Quoiqu'on écrive par exemple *kitaboun* (livre) on lit seulement *kitab*.

Il y aurait tout intérêt qu'une fusion se fasse entre la langue littéraire et la langue vulgaire, mais les milieux intellectuels sont loin d'être favorables à cela. Nombreux sont ceux, en Égypte et probablement aussi dans les autres pays de langue arabe, qui s'efforcent de s'opposer au cours fatal de l'évolution de la langue. Ils ambitionnent de la ramener à sa pureté première, sans se rendre compte de la stérilité de leurs efforts et en oubliant que les Arabes d'autrefois n'hésitaient pas à faire des emprunts aux langues étrangères. Ces puristes s'élèvent contre toute initiative nouvelle. Ils perdent

le plus précieux de leur temps à fouiller les dictionnaires dans le secret espoir de rencontrer des mots de la langue classique qui pourraient par extension désigner un objet d'usage moderne portant un nom étranger. Ils ont trouvé par exemple le mot *barit* qui désignait le messager ou bien la distance qu'il pouvait parcourir et ils ont voulu s'en servir pour désigner la poste au lieu du mot *bosta* d'origine étrangère lequel ne continue pas moins d'être employé parce que consacré par l'usage.

Quelques philologues ayant pris à cœur ce fastidieux travail ont publié le résultat de leurs laborieuses recherches. Le Ministère de l'instruction publique d'Égypte les a encouragés et a même reconnu l'utilité de certains livres scolaires ayant pour but d'accoutumer les élèves à employer une langue plus pure. Mais quel peut être l'effet de ces livres quand les jeunes Égyptiens n'entendent et ne parlent que la langue vulgaire?

Dans ce même ordre d'idées une Académie fut fondée au Caire qui dut fermer ses portes au début de la guerre. Ses membres choisis parmi l'élite intellectuelle s'efforcèrent de remplacer par des mots de langue arabe pure tout les termes d'origine suspecte. Ils auraient fait œuvre utile et pratique s'ils avaient plutôt cherché à publier un dictionnaire de la langue arabe au XX^{ème} siècle comprenant tous les mots qui ont actuellement cours. L'utilité de ce dictionnaire est indéniable car tous ceux que nous possédons ont été composés il y a bien longtemps et ne servent pas plus à définir la langue arabe de nos jours qu'un dictionnaire français du moyen-âge n'explique le français moderne.

Jamais autant qu'à notre époque il n'y a eu plus d'activité dans le mouvement littéraire arabe.

Des livres nouveaux se publient chaque jour, l'abondance des journaux et des périodiques est considérable, les sujets traités sont des plus variés. Cependant les livres d'histoire et

de sciences sont rares. Le Gouvernement Egyptien a publié récemment quelques ouvrages d'auteurs anciens dont on ne possédait que les œuvres manuscrites et qui traitent de l'histoire et de la littérature arabes.

Un fait intéressant à noter est la parution d'un grand nombre de traductions particulièrement de l'anglais et du français. On a traduit aussi bien le théâtre de Shakespeare que les romans les plus populaires.

Le mouvement littéraire s'affirme d'ailleurs brillamment dans tous les pays de langue arabe. Beyrouth, Damas, Bagdad, Alger, Tunis ainsi que les Syriens émigrés aux Etats-Unis d'Amérique contribuent à cette renaissance intellectuelle du monde musulman et arabe dont l'Egypte demeure la flamme et le foyer.

S. SPIRO BEY

(Traduit de l'arabe par la Rédaction des «Messages d'Orient»)

ENIGMES ET ANTINOMIES DANS LES LITTÉRATURES ORIENTALES

I

Lorsqu'on parcourt, comme je viens de le faire ⁽¹⁾, l'ensemble des hautes littératures de l'Islam, on voit se dresser plusieurs de ces questions, énigmes ou antinomies, dont on n'aura peut-être jamais la solution complète, mais sur lesquelles pourtant il peut être utile de réfléchir de loin en loin. L'une est : qu'est-ce que le génie ? Quelle en est la nature, et quelles sont les conditions de sa production ? Le concept de génie n'est pas par lui-même une idée bien nette ; mais il correspond cependant à un certain sentiment assez sûr. Ainsi, dans notre civilisation, ce mot s'applique très naturellement à plusieurs grands penseurs comme Descartes, Leibnitz, Kant, à des savants comme Galilée, Newton, Ampère, Lavoisier, Pasteur, à des poètes ou écrivains fameux Ronsard, Rabelais, Shakespeare, Dante, Goethe, Lamartine, Hugo, à des artistes, à quelques souverains et conquérants exceptionnels, César, Charlemagne, Napoléon. Pour tous ceux-là, et pour un petit nombre d'autres, la convenance du mot n'est pas douteuse ; elle le serait davantage pour d'autres personnages, très grands aussi, mais qui n'ont pas tout-à-fait les mêmes caractéristiques. Ainsi Voltaire, qui représente une

(1) *Les Penseurs de l'Islam*, 5 volumes, Paris, Geuthner, 1921—1925.

sorte de perfection du style et d'équilibre supérieur de l'esprit, donne moins la sensation du génie que ceux que nous venons de citer ; il en est de même de Montaigne, critique très fin et observateur très aiguisé. Louis XIV, symbole et personnification d'un siècle très brillant, n'a jamais été considéré comme ayant eu lui-même du génie ; de même François I^{er}. En général l'idée de génie suppose une imagination puissante, un don d'innover, portant sur de très grandes choses, et implique volontiers une nuance d'excès ou de fantastique.

Il est certain qu'en Orient on éprouve moins souvent le besoin d'employer ce terme qu'en Occident. Mahomet évidemment a dû avoir du génie, bien qu'il nous soit devenu difficile d'analyser avec précision le caractère de ce Prophète, dont la vie traditionnelle a été de nos jours fort ébranlée par la critique. Djenghiz Khan (non-musulman), Tamerlan, Akbar et son ministre Aboul-Fazl, Mahomet II, conquérant et organisateur, en eurent sans aucun doute ; il en est peut-être de même de Méhémet-Ali en Egypte, et, en notre temps, de Mustafa Kémâl en Turquie. Pour Soliman le Magnifique, Sélim, Aureng Zeb, ils représenteraient plutôt le point d'aboutissement, le sommet et la splendeur d'une époque d'apogée que l'esprit d'initiative et d'innovation ; ils seraient ainsi plutôt dans le cas de Louis XIV et de François I^{er}. En ce qui concerne Omar, la question est assez délicate ; l'œuvre de la conquête arabe fut géniale assurément ; mais le mérite de cette œuvre doit être partagé avec ses généraux, Saad, Khalid, Amrou, et peut-être aussi avec des jurisconsultes postérieurs qui ont placé sous son nom ce que l'on a appelé sa législation.

En littérature Hâfiz eut du génie sans conteste ; c'est une originalité charmante et suffisamment distincte de toute autre ; Hâfiz est un précurseur et un ancêtre éloigné de nos symbolistes. L'originalité du fameux Omar Khéyam est moins certaine ; il a eu des antécédents, et a pu avoir des modèles,

aujourd'hui perdus, dans l'ancienne Perse. Férîd Ed-Dîn Attar me semble très génial, il a la puissance d'imagination, la fécondité, le sentiment, au plus haut degré; et je ne pense pas qu'on doive marchander la même épithète à Djélal Ed-Dîn Roumi, bien qu'il lui soit postérieur dans un genre assez voisin. Firdousi est un des quatre ou cinq plus grands génies épiques de l'humanité. Mais quant à Nizâmi et à Djami, ils n'ont plus guère droit à ce titre, car ils représentent surtout la perfection et le raffinement d'un art parvenu à son apogée.

En philosophie, Avicenne paraît très génial, grand remueur d'idées, imaginaire, producteur et organisateur, à moins toutefois qu'il n'ait emprunté aux Grecs, par l'intermédiaire des Persans ou des Syriens, plus que nous ne pouvons le savoir d'après les documents qui sont entre nos mains. Gazali a droit au titre de génie pour son beau livre du *Téhâfut*, par lequel il se pose comme précurseur de Kant. Ibn Tofail y aurait largement droit par l'admirable roman du *Philosophe autodidacte*, si malheureusement le caractère de cette œuvre ne donnait lieu de soupçonner qu'il a pu en emprunter la plus grande partie à quelque œuvre grecque aujourd'hui perdue. Avec Averroès nous nous écartons de la sensation du génie, pour retrouver celle de la fine analyse, du perfectionnement et de la virtuosité. Ibn Khaldoun en sociologie est généralement regardé comme un génie pour la liberté, la nouveauté, l'abondance et la largeur de ses vues. A Abbirouni, érudit extraordinaire, esprit très aiguisé, le mot s'applique avec un peu plus de doute; de même à Djâhiz, critique ou «essayiste» très original, légèrement humoriste, et qui rappelle notre Montaigne. Les sympathiques historiens Massoudi et Makrizi, très curieux, très intelligents, très réceptifs, ne sont cependant peut-être pas assez novateurs pour pouvoir être appelés des génies.

Il y a des cas où ce génie se présente, non comme individuel, mais comme collectif, où l'œuvre, le résultat incon-

testablement génial, est dû à plusieurs artisans sans qu'on puisse savoir à qui l'attribuer; c'est le génie commun d'un groupe ou d'une école, celui d'une race, d'une époque ou d'une nation. En art par exemple l'invention de l'ogive, — qui paraît bien persane ainsi que son nom l'indique (¹), — est un trait de génie; mais qui peut dire à qui elle est due? La style mauresque, avec l'Alhambra comme joyau, est dû au goût latent d'un peuple, et au génie collectif de toute une lignée d'architectes; le type de la mosquée musulmane avec ses coupoles basses et ses minarets élancés dans l'ombre des cyprès, constitue aussi une invention charmante et très caractérisée, mais dont plus de la moitié remonte aux Byzantins; le cimetière musulman, avec ses stèles dressées, les rinceaux des écritures légères, et ses sites admirables, est encore une conception anonyme, où se dégagent et s'expriment le génie et le sentiment profond non seulement d'un peuple, mais de tout un groupe de peuples. On peut dire la même chose de tout l'art décoratif persan, turc, égyptien.

Il s'est produit dans la géométrie arabe une invention de premier ordre, celle de la trigonométrie; mais comme cette découverte apparaît par degrés dans les écrits de quatre ou cinq savants, Albattani, Aboul-Wéfa de Bouzdjan, Nasir Ed-Din Tousi et d'autres, on est obligé d'en partager entre eux le mérite. En général la pensée et l'invention orientales sont plus lentes et plus continues que les nôtres; on voit moins en Orient de ces sauts, de ces élans, de ces brusques ruptures qui, chez nous, étonnent et excitent l'admiration.

Je laisse de côté la question: quelles sont les conditions requises pour la production du génie? De tous les systèmes que l'on a pu proposer, atavisme, influence du milieu, travail subconscient, évolution lente ou brusquée, aucun, ce me semble, n'est arrivé à des résultats vraiment scientifi-

(¹) *Oudji*, pointu.

ques ; mais je noterai une autre question, voisine de celle-là, et d'ailleurs fort obscure aussi : Pourquoi le développement intellectuel d'une nation, d'un pays, d'une race, par moments se précipite-t-il, puis à d'autres moments s'arrête, ou même rétrograde, parfois assez brusquement ? Je n'ai pas jugé utile de soulever cette question dans mon ouvrage, ne trouvant pas que nous puissions y apporter des réponses assez nettes. Pour certains arts ou certaines sciences, on peut répondre quelque chose ; mais pour d'autres, les plus nombreux, on reste fort embarrassé. Ainsi l'on s'explique que les Musulmans n'aient pas suivi à la Renaissance le prodigieux essor qui se manifesta en Italie dans les arts de la peinture et de la plastique, parce que ces arts étaient interdits chez eux ; mais pourquoi ne se sont-ils pas intéressés en musique à la gamme de Gui d'Arezzo, qui était un des modes de leur système musical, et compatible avec leur façon d'accorder le luth ; pourquoi n'ont-ils pas développé la construction des orgues, sur laquelle ils possédaient des petits traités dérivés des Grecs ; pourquoi eux, mélodistes si fins, n'ont-ils pas entrevu ce monde immense et mystérieux qu'ouvrait à la musique la découverte de l'harmonie ? Nous n'en savons absolument rien. Comment se fait-il qu'en astronomie un ambassadeur turec visitant notre Observatoire au temps de Napoléon, pût encore douter du télescope, découvert deux cents ans plus tôt et utilisé par Galilée, alors que les savants de l'Orient avaient excellé en astronomie jusqu'au XV^{me} siècle ? Pourquoi n'ont-ils pas compris le calcul différentiel à l'époque de Pascal, Newton et Leibnitz ? Un de mes camarades, un jeune ingénieur des mines, très belle intelligence prématurément enlevée, me disait naguère : « les Grecs et les Arabes n'ont pas eu le sens de l'infini ». C'est tout-à-fait faux. Les Arabes ont discuté et retourné dans tous les sens les questions sur l'atomisme ou la divisibilité à l'infini, sur le mouvement continu ou discontinu, et en

général celles qui dépendent des fameux sophismes de Zénon d'Elée sur le mouvement; or ces questions étaient celles qui suggéraient directement les principes du calcul différentiel; ces savants avaient même conçu des espèces d'éléments ou atomes indivisibles de temps, d'espace et de mouvement, idée intéressante que l'on a négligé d'utiliser dans notre science. Pourquoi encore la géométrie analytique de Descartes n'a-t-elle pas pénétré jusqu'à eux? Il y a pourtant dans les travaux de Thâbit Ibn Korra et d'Omar Khéyam des figures tout-à-fait analogues à celles que l'on trouve encore dans la géométrie de Descartes. Eux qui avaient été si grands alchimistes, et qui s'étaient occupés avec tant de passion du maniement et de la transformation des corps, ils ont de même ignoré la révolution chimique opérée par Lavoisier. En art militaire ces peuples qui avaient les premiers fait usage de la grosse artillerie, lors de la prise de Constantinople à la fin du XV^{me} siècle, ont dû, à la fin du XVIII^{me}, avoir recours à des ingénieurs français pour remettre au point leur artillerie. Enfin en mécanique, ils ont résisté aux chemins de fer par la crainte de rendre leur pays plus aisément pénétrable, mais aussi aux autres théories et applications de l'art mécanique, art qu'ils avaient jadis aimé et sur lequel ils nous ont conservé d'importants traités. Pourquoi cette attitude généralement négative, morose et figée, sinon tout-à-fait rétrograde, succédant pendant plus de trois siècles à une période de goût scientifique ardent et d'étude passionnée, qui semblait devoir faire naître les plus brillantes espérances? On dirait que l'Occident, un peu engourdi pendant le haut moyen-âge, a recueilli à la Renaissance les fruits du labeur et de la préparation intellectuelle de l'Orient; un moitié du monde s'éveille au moment où l'autre s'endort.

II

Voilà pour les énigmes. Quant aux antinomies, les philosophes arabes en ont eu le sentiment très intense, et leurs ouvrages en sont remplis. Antinomies de la théodicée : Comment Dieu, qui est un, produit-il le multiple sans rompre son unité ? comment Dieu, qui est simple, possède-t-il des qualités qui sont diverses ? comment Dieu, qui est bon, permet-il le mal ? comment se concilie la liberté de l'homme avec la volonté souveraine de Dieu ? Antinomies de la métaphysique : démontrer qu'une série infinie passée est impossible, puis démontrer le contraire ; démontrer que le monde est infini, puis qu'il est fini ; récurrence à l'infini de la chaîne des causes et des effets, ou arrêt nécessaire à une cause initiale ; en d'autres termes création ou éternité du monde, étendue limitée ou espace illimité ; étendue matérielle ou espace géométrique ; temps mobile ou durée fixe ; existence des âmes en nombre infini dans le passé ; possibilité ou impossibilité du nombre infini. Antinomies de la physique : plein ou vide ; atomisme ou continuité ; mouvement continu ou mouvement par petits à coups successifs ; chaleur continue ou atomes caloriques, etc. Il y a là un ensemble de questions sur lesquelles les auteurs orientaux ont été très exercés, et que nous avons un peu abandonnées plutôt par lassitude que pour les avoir vraiment résolues.

A côté de ces antinomies de la philosophie spéculative, se trouvent celles de la philosophie pratique, les antinomies morales et sociales, et celles-là ne sont pas les moins importantes : Comment concevoir la vie humaine ? comment la vie de l'individu, comment celle des nations ?

Les peuples de l'Orient ont été généralement portés au mysticisme, et cependant ils ont eu des périodes d'activité intense ; ils aiment les longs repos, le silence et les siestes

indéfinies, et avec cela ils ne le cèdent à aucun autre dans les luttes militaires. Les conquêtes de Djenghiz Khan, de Tamerlan, d'Omar et de leurs successeurs, les guerres des Turcs, supposent un déploiement d'énergie formidable ; et pendant que ces guerres avaient lieu, les âmes inclinaient à la méditation, et les poètes chantaient l'absorption en Dieu et la vanité de toutes les puissances de la terre. La brutalité des combats et des massacres avait pour opposée la finesse quintessenciée de la philosophie ; jamais théologiens ne furent plus subtils que ceux de Tamerlan à Samarcande. Le geste violent du sabre avait pour contraste la grâce douce d'une coupole, l'élégance svelte d'une inscription ou d'un minaret. Ces guerriers d'une énergie farouche, parfois horriblement cruels, proscrivaient le vin ; ils aimaient l'eau claire, les laitages blancs, les sorbets frais et sucrés ; de leurs armes, instruments de mort, ils faisaient des bijoux exquis, et la vie, qu'ils méprisaient, était vêtue, comme une amante, d'étoffes somptueuses et de broderies magnifiques.

L'Orient a été grand pays d'impérialisme ; bien qu'au fond très démocrate, il a aimé se donner des maîtres. Fier d'allure et souvent chevaleresque, l'oriental s'inclinait assez facilement devant le destin et devant le despote. Le système impérialiste a eu de très beaux côtés ; il unissait de nombreuses nations ; il facilitait les échanges intellectuels et commerciaux ; il poliçait les peuples. C'était un système à deux degrés : l'empereur commandait de haut, non pas directement aux hommes, mais aux nations ; et chaque nation avait à sa tête ses chefs particuliers qui la régissaient selon ses coutumes et selon ses lois. Ce régime a porté très haut le type du souverain, et semble avoir grandi, pour ainsi dire, la taille humaine ; les plus célèbres empereurs et quelques grands ministres sont des figures d'une puissance, d'une ampleur, d'une majesté, auxquelles l'humanité n'a point atteint sous les autres régimes.

Mais ici l'Occident a proposé une antinomie que l'Orient moderne a acceptée : à l'homme sujet il a opposé l'homme libre ; au pouvoir concentré dans un personnage unique, il a opposé le pouvoir dispersé dans la foule ; il a partagé entre beaucoup ce qui était à un seul ; il a amoindri ou supprimé le souverain demi-dieu, et a créé une multitude de souverains petits hommes. Il a ainsi intéressé beaucoup plus de monde aux affaires de l'état, et en même temps il a exalté les âmes et élevé chaque citoyen au-dessus de lui-même par l'amour de la liberté et le dévouement à la patrie. Cette conception a été exprimée de nos jours en Orient par des hommes du plus haut talent, y a excité un ardent enthousiasme et y a produit beaucoup de hauts-faits.

Au-dessus de ces deux concepts opposés plane encore le vieil idéal des philosophes et des grandes religions : point de groupes hostiles entre eux ; un groupe unique, l'humanité ; l'unité humaine préparée par la diffusion du sentiment philosophique ou religieux ; l'humanité organisée, jugée, gouvernée par les Sages. Cette conception qui, dans l'état actuel du monde, paraît tout-à-fait utopique, a été en somme celle de l'Islam, comme de l'Eglise Catholique succédant à l'empire romain ; et, sous sa forme philosophique, elle a été excellemment présentée au X^{me} siècle dans la littérature arabe par le Maître Al-Farabi.

L'Occident moderne a proposé à l'Orient une autre antinomie : en face de sa conception de la vie, mystique, fataliste, inactive et rêveuse, il a mis, non plus seulement l'activité guerrière dont nous avons parlé, mais l'activité industrielle. Il a montré à l'Orient la lutte âpre en vue du gain, la concurrence acharnée, le travail organisé dans les vastes usines, les machines gigantesques, les mines et le sol intensivement exploités, les transports en continu mouvement. Il a fait voir quels agréments, quelles richesses, quelles ressources nouvelles apporte à la vie ce labeur incessant.

L'Orient a vu d'abord sans enthousiasme ce nouvel idéal; puis peu à peu de nombreux esprits chez les jeunes Orientaux y ont adhéré; ils ont secoué la torpeur séculaire; ils ont regardé comme une erreur funeste le fatalisme décourageant l'effort, comme un sophisme le dédain mystique pour les biens terrestres, et ils ont cherché à rendre à leur pays la liberté et la force, par l'étude et l'introduction des arts et des industries modernes. En sorte que, là où nous étions habitués à écouter les rêves des vieux mystiques, nous avons maintenant à admirer l'énergique effort des jeunes savants et politiques orientaux.

Entre ces deux concepts si opposés, peut-être tous les deux un peu excessifs, de l'immobilité contemplative et de la suragitation mécanique, il y a encore place pour une idée intermédiaire, très ancienne, toujours vivante, celle qui consiste à tirer adroitement des circonstances et du milieu une somme modérée de biens et de plaisirs, sans se donner ni trop de peine ni trop de repos, sans être ni tout-à-fait sceptique, ni trop exalté, ni trop indifférent, ni trop aventureux ni trop lâche, mais en sachant apprécier ce que nous pouvons gagner, et en jouir, quand nous ne le payons pas d'un prix exagéré. Cette formule moyenne et avisée de la vie, est en somme celle qu'expriment dans les littératures orientales les célèbres recueils des contes et des fables, celle de *Lokman*, des *Proverbes* et des *Mille et un Nuits*. Elle est venue de Grèce; mais l'Orient musulman se l'est appropriée, et l'a enveloppée de parures délicieuses. Insuffisante sans doute pour des natures très ardentes, elle convient néanmoins à beaucoup d'hommes, et elle a mérité d'être appelée la Sagesse des Nations.

Tous les principaux aspects du problème de la vie se trouvent donc exposés dans les littératures orientales, avec un sentiment profond, une grande finesse, un art charmant et consommé. On y voit l'humanité sans cesse hésitante entre

des solutions diverses, ballottée entre des pôles opposés, enfermée sans trop se plaindre dans cette sorte d'étai que constituent la thèse et l'antithèse, toujours inconciliées, de ces antinomies éternelles.

BARON CARRA DE VAUX

FOLKLORE EGYPTIEN

I. LES CHANSONS POPULAIRES ⁽¹⁾

Peuple d'aèdes que le peuple égyptien, peuple musicien. La Haute et la Basse Egypte sont fleuries de chansons depuis l'heure où les sakhiahs en tournant font un bruit de source ou de cascade, jusqu'à l'heure où les villages se taisent dans les sycomores et les dattiers avec la paix nocturne.

Chaque manifestation de l'existence du fellah est traduite par un chant, chaque mouvement d'ensemble dans les travaux qui demandent plusieurs bras et une harmonie dans l'effort, il l'obtient en chantant en chœur, chacun de ses états d'âme, peine ou joie, haine ou désir, il le libère et l'exteriorise par le chant. On dirait qu'il ne peut s'affirmer avec plénitude que dans la mélodie modelée par tout son être, jaillie de sa chair comme un cri. Nous sommes à la véritable source de la musique et de la poésie où les sons et les mots s'ordonnent et fusionnent spontanément, par un impérieux besoin de rythmer les pulsations de la vie, par un instinct de la cadence et de la mesure. L'une et l'autre sont ici une improvisation, un appel, qu'on ne peut ni séparer, ni dissocier parce qu'ils forment un tout intrinsèque et qu'ils s'enroulent, se pénètrent, se fondent harmonieusement. Présenter un de ces éléments, c'est le priver de tout ce que l'autre lui ajoute de beauté. Comment est née cette légère arabesque? Les paroles ont-elles précédé la musique ou bien

⁽¹⁾ Extraits d'un volume à paraître prochainement : «Les Chansons populaires égyptiennes».

est-ce le contraire? J'ai dit qu'elles sont une improvisation. L'une et l'autre sont venues aux lèvres brusquement comme une révélation et ont trouvé, sans recherches, l'ordonnance, les proportions, la portée voulues qui sont celles peut-être du plus grand art, celui du peuple.

Le fellah chante en tirant son chadouf, en cueillant son coton, en moissonnant, en halant sa cange, en soulevant un faix, en vendant le produit de sa terre, en se mariant, à la naissance de ses enfants, à leur circoncision, à la mort des siens et surtout quand il est seul avec son corps et son âme, au bord du fleuve, sur les routes de la plaine ou dans son champ. Pourquoi chante-il? Demandez-lui plutôt pourquoi ses bras vont et viennent dans sa marche, pourquoi la perche de son chadouf monte et descend en cadence, pourquoi l'été succède au printemps et pourquoi la pleine lune, au ras de l'horizon, le visite à des dates fixes?

Ces chansons sont l'expression la plus vivante, la plus spontanée de son âme. Elles synthétisent sa race, son passé. En elles s'inscrivent ses volontés, ses aspirations. Elles sont les archives orales de son histoire, son histoire chantée.

Chaque province a ses chansons et chaque village a son poète-chanteur dont la réputation est connue dans tout le district et dont le répertoire est son œuvre personnelle qu'il remanie et qu'il embellit à son gré. Il existe aussi des chanteurs religieux qui psalmodient les versets du Koran sur le ton du plain-chant, des chanteurs professionnels qui jouissent des faveurs des riches, des chanteuses de mariage qui sont en même temps des almées, des chanteurs publics et ambulants qui vont de village en village, des vocifératrices ou pleureuses de morts.

N'ayant point de but littéraire, n'étant ni recueillies, ni publiées, elles circulent de province en province, tronquées quelquefois, enrichies le plus souvent d'un couplet ou d'un refrain, sans nom d'auteur, libres, ignorant leur

destin. Elles conservent toujours une saveur et une truculence du terroir, une grâce et une fraîcheur primitives, empreintes aussi d'une brutalité d'expression qui n'en est que plus belle parce qu'elle est révélatrice des grandes forces qui s'y meuvent. On y retrouve, imperceptibles, des traces de toutes les civilisations qui ont touché l'Égypte et qui ont apporté avec elles une vaste littérature populaire. Les Perses, les Arabes et les Turcs ont laissé dans ce pays des contes, des apologues, des proverbes, des chansons que ont fini par se décanter et se perdre dans le patrimoine autochtone dont la personnalité plus abondante et plus riche, a su garder ses caractéristiques et sa sève. Cette personnalité est nettement pharaonique, malgré son fond sémitique qui lui vient surtout de ses moyens d'expression qui sont arabes. Telle chanson d'amour d'aujourd'hui comparée à celle, par exemple, du papyrus de Turin et Harris N° 500 ou de l'inscription d'une stèle du Louvre N° C 100 dédiée par un roi à sa fille Moutiritis, tels chants funéraires comparés à ce que dit une stèle du British Museum sur une jeune femme morte avant la conquête romaine, offrent des similitudes frappantes dans les images, dans les tournures, dans l'esprit qui ne laissent aucun doute sur l'étroite affinité, sur la vivante continuité qui lie le passé prestigieux au présent et qui font du fellah un authentique fils d'Osiris et de Râ, ayant gardé dans son âme simple les richesses fabuleuses que nous montrent les peintures des hypogées thébaïns.

Avant que le café-concert qui s'est introduit ici et qui tuera irrémédiablement la chanson fruste et limpide du paysan, (Alexandrie et le Caire ont donné naissance à un genre de chanson arabo-parisienne comique et ridicule) avant que les lamentations des pleureuses ne disparaissent, (les cortèges mortuaires des musulmans se font quelquefois précéder d'une musique européenne tenue par des indigènes et qui jouent des valse lentes avec de fausses notes) avant que la

civilisation qui neutralise les merveilleuses différenciations des races humaines ne déferle sur les campagnes égyptiennes, qu'on sauve son folklore, un des plus abondants, des plus curieux et des plus vivants.

CHANSONS D'AMOUR

I

Le Coryphée : O toi fille qui portes de longues tresses, ô blanche !

Le Chœur : O toi fille qui portes de longues tresses, ô blanche !

Le Coryphée : dont la croupe

Le Chœur : est pareille à une pastèque des îles,

Le Coryphée : dont les seins

Le Chœur : sont pareils à deux grenades des vergers du Fayoum,

Le Coryphée : dont les cheveux

Le Chœur : se déroulent en ondoyant !

II

— *Les grenades des vergers sont encore verts,
mais les grenades, ô Nafissa sont sanglantes.*

— *Et Nafissa, mon bien-aimé, est lasse d'amour
et te supplie d'avoir pitié d'elle et de lui faire don d'une
amulette.*

III

*Si de la bien-aimée tu fais la rencontre
donne lui mon salut,
et retiens-la par le bout de son voile noir
et dis-lui que chez moi elle s'en revienne.*

*Mais, si elle refuse ton invitation,
alors, que le Seigneur le lui pardonne !*

IV

*O porte, par l'amour de la vieille amitié qui nous lie !
O porte, mon cœur est languide d'amour pour ta maîtresse !
O porte, vers toi je vins avant que claironne le coq !
O porte, je desirais te soulever et te jeter à bas !
— Et voici ce que me répondit la porte : «Que la sagesse
l'habite,
que peut bien faire une porte dont la maîtresse te traite
avec indifférence ?»
— Et voici ce que je lui repliquai : «O porte, puisses-tu
l'effondrer ensemble avec ta clef,
les yeux de ma bien-aimée regardent à travers tes
planches.»
— Et voici ce que me dit la porte : «Pourquoi me fais-tu
des reproches ?
Que peut bien faire une porte dont la maîtresse ne se soucie
pas de toi ?»
— Et voici ce que je dis à la porte : «O porte, c'est moi
qui dépensai tant d'argent pour l'amour d'elle ;
et pourquoi n'ai-je plus rencontré la jolie à l'aiguade ?
Dis-lui qu'elle vienne à l'endroit convenu, elle, aux lèvres
rouges,
elle à la démarche ployée, elle qui se dandine, ô porte !
Si tu ne me réunis pas avec elle, je me donne une tombe
pour demeure ! »*

V

*Feuilles de henna, ô gouttes de rosée,
fenêtre de mon bien-aimé,*

*ô mes yeux qui dispensent l'amour !
 O mon appréhension que ta mère ne vienne s'enquérir
 de toi !
 Je te tisserais alors dans mes cheveux !
 Et si ta mère venait s'enquérir de toi,
 je te prendrais dans le creux de mes genoux et je t'y
 cacherais !
 O mon appréhension que ta mère ne vienne s'enquérir
 de toi !
 Je te scellerais dans mes prunelles que je cernerais de kohl !
 Et si ta mère venait s'enquérir de toi,
 je te mettrais dans les fleurs de mes joues !
 O mon appréhension que ta mère vienne s'enquérir de toi !
 Je te prendrais dans ma bouche et serrerais sur toi mes
 lèvres !
 Et si ta mère venait s'enquérir de toi, je le jure,
 je te suspendrais à mon cou et je répandrais sur toi
 mon collier de séquins et mon collier d'ambre !
 O mon appréhension que ta mère ne vienne s'enquérir
 de toi !
 Je t'enroulerais autour de mes reins et les ceindraisi d'une
 ceinture écarlate !
 Et si ta mère venait s'enquérir de toi,
 je te placerais dans mon nombril et l'oindraisi de beurre
 frais
 ou bien, mon bien-aimé, je t'allongerais
 entre mes cuisses et les serrerais sur toi bien fort !*

VI

*Le vent a heurté la porte.
 Je me suis dit : «Voilà le bien-aimé qui s'en vient.»
 Mais il paraît que tu es mensonger, ô vent,
 tu te ris d'un cœur en mal d'amour.*

VII

Elle descend, une à une, les marches de l'escalier, en se dandinant,

blanche avec de longs cheveux d'or,

Ya lalli ! Ya lalli !

Son front s'appareille au croissant de la lune du mois de Chaaban,

ses sourcils sont tracés au pinceau,

Ya lalli ! Ya lalli !

Elle a des prunelles de gazelle, un nez mignon,

des joues rondes comme des pommes purpurines,

Ya lalli ! Ya lalli !

*En vérité, on prendrait ses dents pour des perles enfilées
sa bouche est semblable à l'anneau de Salomon,*

Ya lalli ! Ya lalli !

*Sa salive est blanche et douce comme du sucre raffiné
et sa langue joue comme un poisson d'argent,*

Ya lalli ! Ya lalli !

O lèvres de corail, ô cou élancé comme un vase d'argent,

ô poitrine ferme comme le marbre du jet d'eau,

ô talon rond comme une soucoupe,

ô croupe vaste comme une casserole en cuivre de Syrie,

Ya lalli ! Ya lalli !

VII

O fille, dont l'anneau tintait sur ta jambe

si bien que son tintement toute la ville du Caire l'entendait,

je prie que l'orfèvre qui l'a travaillé ait peu de jours à vivre,

celui-là qui lui attacha des grelots excitant les amoureux !

O fille, ô vierge, ô amoureuse de Hamed,

sous le coin de ta frange le raisin a arrondi des grappes !

O fille, ô vierge, ô amoureuse de Hamed,

*sous ta frange s'arrondissent des gargoulettes et des alcarazas!
O fille, ô vierge, ô amoureuse de Hamed,
sous ta frange ont poussé la grappe et la figue !*

CHANSONS DE PLEUREUSES

SUR LA MORT D'UN JEUNE HOMME

*Il a mandé dire : «Les vers rongent mes joues !»
— Que soient préservées tes joues à la rougeur de roses.
«Les vers rongent mes yeux» a mandé dire le jeune homme !
— Que soient préservés tes yeux ombragés de longs cils !
Il a mandé dire «Les vers ont murmuré aux vers :
«Nous avons mangé ses cils et ses yeux noirs !»
— Où es-tu, ô toi dont les réponses reposaient le cœur !
Où es-tu, ô toi qui en entrant dans la demeure
répandais autour de toi de la joie !
O mon œil, ô mon beau jeune homme, où es-tu ?
Il a mandé dire «Les vers ont murmuré aux vers :
«Nous avons mangé ses cils et ses yeux noirs !»*

SUR LA MORT D'UN PAYSAN ASSASSINÉ DANS SON CHAMP

*A l'orée de ton champ a gémi la tourterelle.
Toute la nuit elle était attristée dans les feuillages.
La tourterelle a gémi et les bestiaux en eurent connaissance
et la belle jeune fille en était toute surprise.*

*A l'orée de ton champ a hululé le hibou ;
tes bestiaux en eurent connaissance et le fellah en était
tout surpris.*

*C'est dans ton propre champ que le coup te fut asséné ;
maintenant, il se dessèche et plus jamais le Nil ne l'irriguera !*

SUR UN JEUNE HOMME QUI S'EST NOYÉ

O dites, comment ce malheur lui est-il advenu de s'être

noyé dans le Nil ?

Comment s'est-il noyé dans le Nil en se cramponnant aux cailloux et à la boue ?

O mon frère, qui t'a lancé le mauvais œil ?

Où es-tu, toi qui t'en vins sur tes deux pieds et qui t'en retournas porté par des épaules ?

Où es-tu, toi à qui je n'ai pu faire des adieux ?

Oh ! comme la vague était noire et haut le fleuve !

Comme il est douloureux l'étranglement de l'âme au fond de l'eau !

Oh ! comme le fleuve était haut et la vague noire !

Oh ! comme elle est douloureuse la fuite de l'âme parmi les vagues !

SUR UNE JEUNE FILLE MORTE

Ahheh ! Ahheh ! et je dis Ahheh !

J'ai mon dire que je dirai sur son front :

c'est un croissant de lune plein de lumière.

J'ai mon dire que je dirai sur sa bouche :

c'est une bague éclatante, si ce n'est encore mieux.

J'ai mon dire que je dirai sur ses dents :

des perles enfilées dans un fil pourpre.

J'ai mon dire que je dirai sur sa main droite :

la porteuse de l'enfant et de la jarre d'eau.

J'ai mon dire que je dirai sur sa main gauche :

la porteuse au doigt fin d'une émeraude.

J'ai mon dire que je dirai sur sa stature :

la souplesse du vent si ce n'est encore mieux !

Ahheh ! Ahheh et je dis Ahheh !

SUR LA MORT DE DEUX JUMEAUX

Je planterai un dattier au milieu des stèles !

O douleur de mes yeux sur ces deux que le mauvais œil a touchés !

*Au milieu des stèles, je planterai un dattier
pour que son ombre se courbe sur vous, ô vous qui étiez
deux !*

*Au milieu des stèles, je planterai tout un parterre de fleurs
pour que leurs ombres vous couvrent, ô vous qui étiez
deux !*

SUR LA MORT D'UN PÈRE

*Oh ! le lion a hurlé et le chacal s'est tapi dans les roseaux !
Où es-tu père des orphelins qui se sont réveillés se
lamentant !*

Où es-tu toi le fort parmi les forts ?

*Viens, le lion a hurlé et le chacal s'est tapi dans les
roseaux !*

Allons, délivrons notre lion emprisonné !

Où es-tu père des orphelins qui se sont réveillés se lamentant !

O ma douleur ! Et nul n'a pitié de moi !

Le lion a hurlé et le chacal s'est tapi dans les roseaux !

CHANSONS DE MARIAGE

I

Dandine-toi, ô toi le jasmin, ô toi le joyau,

ô rose venue du fond des jardins !

Dandine-toi avec ton pendentif brillant,

ô branche de corail qui défend l'accès des beaux seins !

O ses joues roses qui appellent le désir,

ô ses yeux couleur d'huile profonde !

Dandine-toi et viens-t'en dans ma demeure, ô douce,

ô jolie dans tes vêtements de soie rose !

O branche de giroflée au parfum délectable !

Les fleurs jettent de l'ombre sur nous, viens,

Viens-t'en près de moi en dandinant ta croupe !

II

— O nuit de noces, ô mon maître,

accepte-moi de mes propres mains !

— O nuit de nocés où on la trouve,

elle la blanche avec sa virginité !

Où on la trouve entourée de jeunes filles nubiles

*et à qui on dit «Laissez-moi que j'entende sa voix,
qu'on me laisse prendre son cœur en ma main ! »*

— O nuit de nocés, ô mon maître !

*— Nous avons mangé du miel dans une assiette de faïence
bleue !*

O nuit de nocés dans la chambre aux grains !

Il me mit toute nue, de haut en bas !

*— O chair de mouton où il n'y a point de joints,
plus douce que le raisin sec !*

III

Ghandourah de la rive du fleuve,

que tu me fus plaisante la nuit de nos nocés !

«Allonge ta moustache roulée sur le fleuve

et fais-moi passer», me disais-tu.

Et je t'ai répondu : «J'ai allongé ma moustache

et je t'ai prise, ô toi la blanche, avec ta virginité ! »

Si ma bouche était une gargoulette, je t'aurais abreuvée,

si ma joue était un petit pain, je t'aurais donné à vivre

si mon petit doigt était une cigarette, je t'aurais donné

du plaisir !

De mes yeux j'ai vu que le poisson priait,

que nos poules épluchaient l'oignon et le fricassaient,

que nos pigeons jetaient des mouchoirs de tulle,

la nuit de nos nocés, ô mon maître !

Bien le bonsoir à toi, abricot frais et humide !

Tu marches et tu ébranles le ciel et tu captives

par ton visage renversé les filles des anges !

*Par la vie de qui t'a embelli le cou et l'a allongé,
moi, mon désir est de te prendre !*

*Bien le bonsoir à toi, ô mâcheuse de mastic,
ô abricot de l'oasis, dont les cuisses sont ointes et les jam-
bes épilées !*

Mon œil de loin, ô vert, te suit.

*O toi qui cultives les roses sur la ceinture de ton pantalon,
que tu fus plaisante, la nuit de nos noces !*

IV

*Sur le lit du charmant a été manié le citron
et le soleil ne s'est pas encore levé.*

*O jeune marié, dors avec ton épousee,
ô toi sur la joue de qui l'affligé se console !*

*Sur le lit du charmant a éclaté la grenade de sang
et le soleil ne s'est pas encore levé.*

*O jeune marié, dors avec ton épousee,
ô toi sur la joue de qui la tristesse s'envole !*

*Le bien-aimé dans la chambrette a passé la nuit sans
sommeiller,*

*son œil fixé sur la frange de ton mouchoir
et sur l'éclat de ta boucle d'oreille !*

*Le bien-aimé dans la chambrette a passé la nuit sans
sommeiller,*

son œil fixé sur tes séquins et sur l'anneau de ton nez !

II. PROVERBES ET SENTENCES POPULAIRES

Celui qui met la tête dans du son sera picoré par les poules.

■ ■ ■

La forêt ne sera jamais brûlée que par son propre bois.

■ ■ ■

Celui qui a du blé trouve à emprunter de la farine.

■ ■ ■

La queue du lévrier ne se redressera pas, quand bien même tu la mettrais vingt-cinq ans dans un étui.

■ ■ ■

Quand la poule a faim, elle rêve qu'elle se trouve sur le marché aux grains.

■ ■ ■

Quand le chien a de l'argent, on lui dit : «Monseigneur le chien».

■ ■ ■

Mets tes chagrins dans un filet, il en tombera et il en restera.

■ ■ ■

Le lion et le cochon, de chacun le père est connu.

■ ■ ■

Celui qui a été mordu par un serpent craint même le bout d'une corde.

Avant que la mosquée ne soit bâtie, les mendiants s'y rendent pour tendre la main.



Si tu te trouves dans une ville qui adore un veau, coupe de l'herbe et tends la lui.



Une femme active file de la laine même avec la patte d'un âne.



Un voleur intelligent ne commet pas de vols dans son quartier.



Celui qui te traite comme lui-même, ne peut commettre d'injustice.



De face, c'est un miroir, de nuque c'est une épine.



Le débardeur n'invoque l'aide de Dieu que lorsqu'il se trouve sous un faix.



Il est semblable à une vieille femme invitée à un mariage : elle mange et elle se moque.



Un étranger est aveugle même quand il voit.



A cause de la rose, l'épine aussi est arrosée,

Habille même un bambou, il ressemblera à une jeune mariée.



Un puits d'eau douce est toujours vide.



Suis un hibou, il te conduira à une ruine.



Ils dirent au chat : «Ton excrément est une douce médecine» et le chat aussitôt de creuser un trou et de l'y enfouir.



— Les lupins d'Embabeh sont plus doux que des amandes, lui dirent-ils—Hé, oui, cela n'est une consolation que pour les pauvres, fut sa réponse.



Elle partit pour venger son père et elle s'en retourna enceinte.



On ne taille pas une bourse de soie dans l'oreille d'un cochon.



Même dans une pierre un vers trouve à manger de l'herbe.



Meurs pour que je t'aime.



Ne montre jamais une corde à un pendu, ni du feu à un

homme qui s'est brûlé.

■ ■ ■

*Si tu bats un aveugle, tu ne seras pas moins injuste que Dieu
qui l'a privé de la vue.*

■ ■ ■

Il n'y a que l'écorce qui a pitié de l'arbre.

■ ■ ■

Chacun connaît l'amertume de sa propre bouche.

■ ■ ■

Tu veux manger des dattes et tu crains leurs noyaux ?

■ ■ ■

Avant de l'enquérir de la maison, informe-toi du voisin.

■ ■ ■

*J'ai beau l'aimer, ô mon bracelet, c'est mon poignet que
j'aime encore le plus.*

■ ■ ■

Même un noyau de datte peut soutenir le poids d'une jarre.

■ ■ ■

*Celui qui mange les poules des autres, doit engraisser les
siennes de bonne heure.*

■ ■ ■

Le pauvre est un étranger dans son pays.

■ ■ ■

*Celui qui possède du henna, peut même, si cela lui plaît,
en badigeonner le derrière de son âne.*

Avec un raisin sec, je m'établirais marchand de vin.

■ ■ ■

Les mouches reconnaissent le visage du laitier.

■ ■ ■

Même lorsqu'il meurt l'épervier garde dans ses prunelles le désir de la proie.

■ ■ ■

*Il n'y a que la poussière de la tombe qui puisse « combler »
(satisfaire) l'œil de l'homme.*

■ ■ ■

La brise, que peut-elle emporter du marbre ?

■ ■ ■

Le blé qui ne l'appartient pas, n'assiste pas quand on le mesure : ta barbe s'en salirait et tu serais contraint, ξ en sus, d'en soulever les sacs.

■ ■ ■

Les barbiers apprennent à raser sur la tête des orphelins.

III. LES CONTES DE GOHA ⁽¹⁾

I

Goha se disposait à puiser de l'eau dans son puits. L'enclos s'enlunait et bruissait d'été. La vigne qui s'enlaçait à la poulie tressait sur le sol des guirlandes d'ombres et de clartés bleues.

Goha, se penchant, est sur le point de jeter le seau d'étain, mais se ravise et le retire avec précipitation.

— La lune est tombée dans mon puits, se dit-il. (Il la voyait onduler sur la surface de l'eau.) Il faut sans tarder que je la sauve de là !

Il prend un crochet, l'attache à une corde et la lance. Une résonance se répercute et se prolonge. Le crochet s'accroche à la paroi du puits. Goha tire en s'arc-boutant ; la corde cède ; il glisse et tombe à la renverse, le visage levé vers le ciel. (La lune y brillait dans toute sa plénitude.)

— Je me suis tout de même donné de la peine ! Du moins, la lune est maintenant à sa place, qu'Allah soit loué ! dit-il en se relevant.

II

Ni les drogues, ni les prières, ni les amulettes, ni les conjurations n'eurent pour effet de restituer à Goha sa robuste santé. Il s'était couché avec, sur tout le corps, des sueurs comme des bandelettes glacées et depuis lors, point il ne se releva, geignant et maussade.

Des femmes long-voilées vinrent un jour s'enquérir de sa santé et lui apporter des paroles bienfaisantes. Sur le point de le quitter, voilà qu'une d'elles lui dit :

(1) Extraits d'un volume à paraître prochainement : «Les tribulations de Goha».

— Notre destin est entre les mains d'Allah, (le salut sur lui!) qui est vivant aujourd'hui, demain peut-être ne le sera plus. Si tu venais à mourir, Goha, et chacun de nous doit s'y préparer d'avance, en quels termes te plairait-il que nous te pleurions? . . .

— Pleurez-moi, répondit-il, comme quelqu'un à qui on aurait toujours demandé plus qu'il ne pouvait en dire! . . .

III

Goha, comme tous ceux que travaille le sens profond de la vie, méprisait la réalité parce qu'il ne percevait que les visions qu'il s'était créées et qui se déployaient au fond de son âme.

Ce jour-là, il ne s'était, certes, pas aperçu que son âne l'avait mené hors de la route qu'il devait suivre, absorbé qu'il était par les claquements des sabots sur la route et du va-et-vient de ses jambes pendantes.

— Hé! l'homme, lui cria un voyageur qui avait quitté le village en même temps que lui, où vas-tu ainsi dans les champs?

— Je vais au gré de mon âne, répondit Goha, réveillé du fin fond de lui-même.

IV

Goha monta un jour en chaire, à la mosquée de son village.

— O musulmans, dit-il, que Dieu soit avec vous et que la vérité vous pénètre, connaissez-vous le sujet dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui?

— Non, nous l'ignorons, répondirent les fidèles . . .

— Alors, il est vain que je prêche à des ignorants, dit-il, courroucé, en s'en allant.

Un autre jour, il leur demanda :

— O musulmans, que Dieu soit avec vous et que la vérité vous pénètre, connaissez-vous le sujet dont je me pro-

pose de vous entretenir aujourd'hui ?

— Oui, nous le connaissons, se hasardèrent-ils de répondre.

— En ce cas-là, il est superflu que je vous le développe, dit-il en s'en allant.

L'auditoire demeura perplexe. Un cheikh prudent fit entendre sa voix et proposa que si Goha revenait en chaire et leur posait la même question quelques-uns devraient répondre «oui», les autres «non». Cette proposition fut adoptée.

— O musulmans, leur dit Goha pour la troisième fois, que Dieu soit avec vous et que la vérité vous pénètre, connaissez-vous le sujet dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui ?

— Parmi nous, répondit-on, les uns en sont instruits, les autres l'ignorent . . .

— Eh ! bien, que ceux qui en sont instruits, l'apprennent aux autres . . .

V

— Hâte-toi, femme, donne-moi mes lunettes avant que les fleurs du sommeil ne se fanent dans mon esprit, cria Goha, bouleversé, une nuit d'entre les nuits.

— Mais qu'est-ce qu'il t'arrive, ô cheikh, ce n'est pourtant pas l'heure de la sainte lecture et l'obscurité est dense.

— Qu'à cela ne tienne, femme. J'ai fait un rêve plus éclatant qu'une houris, mais j'y ai rencontré deux ou trois points qui ne me paraissent pas très clairs, donne-moi mes lunettes.

VI

— O sage d'entre les sages, lui dit quelqu'un, daigne m'expliquer pourquoi dès que naît la sainte lumière, il y a des hommes turbulents, affairés, prenant qui une direction, qui une autre.

— Cela découle, pauvre ignorant, de la bonté de notre Maître et de son désir de nous humilier dans notre misère,

car pense donc, si tous les hommes prenaient une seule et même direction, la terre perdrait son équilibre et ferait culbute.

VII

Quelqu'un lui dit :

— Goha, tu as lu tous les livres et nul ne peut t'égaliser dans la science des hommes. Peux-tu me dire alors, quelle est la mesure de la grande, grande terre ?

A ce moment un cortège mortuaire passait. Goha désignant le cercueil répliqua :

— Mon ami, là est allongé le seul homme qui aurait pu te donner quelque lumière sur cette question, car il vient justement d'en prendre la mesure.

VIII

Goha faisait gicler dans sa gorge, en tendant tout son visage, un long jet de vin, du goulot d'une bouteille, quand le Khalife le surprit dans cette scandaleuse posture :

— Homme de peu de religion, quel est ce liquide que tu es en train d'ingurgiter ?

— Prince vénéré, ce n'est rien moins que de l'eau pure, de l'eau d'un puits, douce comme le cœur d'un dattier.

— C'est une eau vraiment miraculeuse que la tienne, mon ami, elle est rouge comme le sang d'un agneau fraîchement égorgé et son origine me paraît douteuse . . .

Goha simule la surprise, met la bouteille à la hauteur de ses yeux et regarde le vin flamboyer dans la lumière.

— Que mon prince m'excuse, mais je maintiens que c'est bien de l'eau, seulement, Sa Seigneurie a passé et cette eau s'est confondue d'être en face de Sa gloire et elle a «rougi» . . .

Recueillis et traduits par

ELIAN J. FINBERT

LES MUSULMANS CHINOIS

C'est à Péking que j'ai appris à connaître les Musulmans chinois. Ce que je vais en dire m'a été confié par de nombreux chinois, car la capitale compte environ quarante mille musulmans disposant d'une quarantaine de mosquées. La première rencontre que je fis remonte à l'année 1913. Une de mes voisines avait un type sémite très marqué, avec de grands yeux bridés. Fort jolie fille de quelques vingt-cinq ans. A causer avec elle j'appris qu'elle était une *houi houï ti niu jenn*, c'est-à-dire une musulmane, et que la vie que menaient ses coreligionnaires, souvent, ne ressemblait pas à celle des autres chinois. Ce fut le départ de mes recherches.

Je crois savoir pas mal de choses sur le monde musulman chinois, encore que je n'aie fait que peu d'excursions dans l'intérieur de la Chine. Péking est une ville où viennent aboutir toutes les religions du Céleste Pays. Toutes les provinces y sont représentées, et les gens d'une même province y tiennent souvent des réunions, y ont des clubs fréquentés. Les vieux pékinois sont peut-être encore plus rares que les vieux parisiens. Et l'on peut écrire, tellement la vie provinciale de chaque province y est intense, que Péking est une réduction du Céleste Empire. Donc, point n'est besoin, point n'est grand besoin de beaucoup courir l'immense pays pour avoir des données sérieuses sur la vie des habitants. A savoir enquêter dans Péking, on apprend moult choses. J'oserai écrire qu'on apprend mieux et plus vite certaines choses. Quelques couleurs locales provinciales échappent, à coup sûr, mais le fond, le droit fil, les idées centrales, on les cueille avec plus de facilités, car parmi ces provinciaux devenus pékinois, il se trouve

bien des types remarquables et très au courant des faits et gestes des gens de chez eux, de l'histoire, des mœurs de leur province. Découvrir ces types, les interroger, et voici tableau solide de ce que l'on veut peindre. Les grandes lignes, toutes les grandes lignes y sont, claires et nettes, et avec pas mal de petits détails. Il en manque quelques-uns, que l'on ne peut cueillir qu'à pied d'œuvre. S'il m'est donné de retourner un jour en Chine, j'irai sur place cueillir ces détails. En attendant, je donne ci-dessous les grandes lignes du monde musulman chinois, que j'ai tracées pour les lecteurs des *Messages d'Orient*.

Le général Ma, naguère, me disait : « Nous sommes, en Chine, quatre-vingts millions de musulmans ». Il exagérait. Il mettait un zéro de trop. Dès que l'on veut donner des chiffres en Chine, il est impossible de les donner exacts. Les appréciations et calculs les plus fantaisistes ont cours. Et quand je donne le chiffre de huit millions de musulmans, je dis *environ* et je souligne. C'est le chiffre approximatif auquel je suis arrivé en additionnant les totaux des différents groupements.

Ces huit millions sont répartis :

1er groupe : 5 millions, au frontières Ouest, soit :

| | |
|-----------|-----------|
| Yunnan | 1.000.000 |
| Sze Chwan | 500.000 |
| Kansu | 2.000.000 |
| Sin Kiang | 1.000.000 |
| Shensi | 500.000 |

2me groupe : 3 millions, disséminés sur tout le reste de la Chine.

C'est ainsi que l'on compte environ :

Dans le Chihli 1.000.000 dont 50.000 à Péking (sur 800.000 habitants), 60.000 à Tientsin ;

Dans le Shantung 500.000 dont 10.000 à Tsinan ;

| | | |
|-----------|------------|--|
| Shansi | 50.000 | |
| Honan | 500.000 | dont 20.000 à Kaifeng (beaucoup de juifs convertis) |
| Kiangsu | 400.000 | dont 30.000 à Nanking. A remarquer les centres de Shanghai et de Yangchow; |
| Anhwei | 50.000 | centre de An King; |
| Chekiang | 10.000 | » de Hangchow; |
| Kiangsi | 5.000 | » de Nanchang; |
| Fukien | 10.000 | » de Tsinanchoy; |
| Hupch | 20.000 | » de Hankow; |
| Hunan | 50.000 | » de Changchow; |
| Kwantung | 50.000 | » de Canton; |
| Kwangsi | 20.000 | |
| Kweichow | 50.000 | |
| Manchuria | 300.000 | |
| Mongolia | Sept.— | 20.000 |
| | Mérid.— | 1.000 |
| Tibet | 2.000.000. | Tous Bouddhistes, sauf quelques Chrétiens, et 30.000 Musulmans, Chinois pour la plupart, et quelques <i>très rares</i> Tibétains convertis sunnites. |

Marquons un mot sur chacune des provinces les plus islamisées, qui constituent le premier groupe, et sont, fait à souligner, des provinces occidentales.



Le *Kanson et le Sin Kiang* forment un bloc, un groupe central; puis vient le groupe *Yunnan*, relié au précédent par celui du *Sze Shwan*; enfin, le groupe du *Shensi*.

Le bloc *Kansu-Sin Kiang* est comme la citadelle, le boulevard de l'Islam en Chine. Les villes principales: Lanchow, avec plus de 50.000 Musulmans et une quinzaine de mosquées; Tsingchow, Liangchow, Sining, Hochow. Hochow, ville murée, face à la ville murée préfectorale, est appelée «*La Mecque*»

chinoise» compte près de 50.000 habitants presque tous Musulmans et une quinzaine de mosquées a joué un très grand rôle dans les deux insurrections de la fin du XIX^e siècle, mais n'a pas été ruinée comme il arriva à tant d'autres villes musulmanes car tout s'y passa en action diplomatique. Hochow est le centre du Sin Kiao (Nouvelle religion) qui est la religion du Nord et dont la caractéristique est le culte des tombeaux (ce qui l'a fait aussi nommer Koumbé c'est à dire religion des tombeaux), par opposition à Lao Kiao (Vieille religion) qui domine au Sud, et qui n'accorde aucun culte aux tombeaux. A Hochow et dans les environs, il y a des sortes de Zaonias, comme on en trouve dans le Levant, dans le Proche Orient, dans l'Afrique du Nord. Et, fait curieux, depuis un long temps, y reposent des saints personnages venus d'Occident, et ayant appartenu à la secte des *Gadria*.

Liangchow est la capitale du Kanson. C'est la clef qui ferme la route archimillénaire qui se glisse entre le désert de Gobi et le Tibet, et relie Occident et Orient. Là, aboutit tout ce qui vient de l'Ouest ; marchandises et gens et idées de toutes sortes et espèces. On y rencontre surtout des Turcs, des Hindous, des Persans, et donc les influences les plus diverses, entre autres soufies et chiïtes.

Dans le nord de Kanson domine la secte de Ma Hoa Long, qui au dernier siècle, plus de dix ans tint tête aux armées chinoises. Il se disait petit fils de Mohammed et son égal,—défendait la prière dans les mosquées,—déclarait même la prière orale inutile. Cet homme était formidable et avait don d'ubiquité. Tous le tenaient pour une réincarnation d'un *chenn jenn* (esprit supérieur). Ma Hoa Long a des adeptes dans toute la Chine, généralement mal vus des autres musulmans.

Si la moitié environ de la population du Kanson est musulmane, le Sinkiang—aussi appelé Turkestan Chinois—est tout à fait islamisé. La langue courante, ici, est la langue turque

car nombreux y sont les descendants des Turcs Ouigours et Salar.

Il y a des Chinois convertis, mais c'est une petite minorité, Mongols et Tibétains, de même. Ces derniers sont plus réfractaires que les Chinois à toute islamisation et demeurent Bouddhistes. Tous font bon ménage. Il n'y a pas de fanatisme. C'est que, en ce pays, toutes les religions se sont affrontées et, tour à tour, ont plus ou moins dominé : bouddhisme, taoïsme, manichéisme, nestorianisme, islamisme varié, hanefisme des turcs, entretenu et rajeuni par des Khodjas de Boukhara. Il arrive même que les Lamahs préfèrent les Musulmans aux autres Chinois, pourtant Bouddhistes comme eux. C'est que ceux-ci sacrifient, non seulement au confucianisme, mais encore à beaucoup de divinités taoistes. Et le *Dieu un* des Musulmans leur paraît moins redoutable. On peut écrire que la plupart des Musulmans du Sinkiang sont sunnites.

Villes principales : Tihwha, Shufu, Wensun, Turfan, Hani, Urumtsi Kuchengtze. Au total, environ un million d'islamisés.

Au Yunnan se trouvent près de un million de Musulmans, descendants d'une colonie Cokhariote (venue en cette province au XIII^e siècle) de Lolos convertis, et de Chinois convertis. Ces derniers peuplent surtout Yunnanfou, capitale de la province avec 50.000 habitants, dont 10,000 musulmans. Autres villes où l'on rencontre de fortes colonies musulmanes groupées par quartiers : Chao Tung, Mengtsz, Tungchwan, Tengyneh, Tali, Linan, etc. . . . Il y a des villages entièrement peuplés de Musulmans. Ici, comme ailleurs, les mosquées ressemblent aux pagodes. Ni minaret ni muezzin. Pas de piscine dans la cour. La circoncision est rarement pratiquée. Par contre, pour ce qui est de la viande de porc, de l'alcool, de l'opium, du tabac, c'est presque partout de stricte observance. Pas de clergé, car les Ahongs ne peuvent être tenus pour tels. Ce sont simples desservants, élus par les fidèles pour un temps

plus ou moins long, généralement trois ans. En somme, au Yunnan, comme ailleurs, ce n'est qu'émiettement de paroisses. En Chine, il n'y a pas d'Eglise musulmane, ni de sacerdoce, ni d'autorité centrale. Les Ahongs se considèrent comme des égaux qui ne sont déterminés, entre eux, que par l'âge, le nombre de fidèles qu'ils représentent, l'instruction religieuse. Tous savent lire le Livre, El Koran, que les fidèles ignorent, mais en général, ils l'interprètent à la lettre. Au Yunnan on ne trouve pas de confréries, ni de tombeaux vénérés, comme au Kanson-Sinkiang. La plupart sont sunnites, de rite hanéfite.

Sur ces quelques soixante millions d'habitants, le *Sze Chwan* compte environ cinq cent mille Musulmans. La capitale Cheng Tu est le principal centre islamique avec environ mille fidèles disposant d'une douzaine de mosquées.

Les Musulmans szechwanais sont gens paisibles. Ils n'ont pas pris part aux révoltes et insurrections nombreuses qui ont secoué le Yunnan au Sud, ou le Sin Kiang-Kansu-Chensi au Nord. C'est au Sze Chwan que se trouvent les Ahongs les plus instruits sur la doctrine. Cheng Tu est peut-être le plus grand centre de la librairie musulmane chinoise. Il envoie des livres dans toute la Chine.

Sauf l'interdiction de la viande de porc, rigoureusement observée, toutes les autres défenses sont mal tenues. On boit de l'alcool; on fume de l'opium et du tabac. Voire la prière qui est très peu suivie. Aussi, les mosquées sont délaissées. Et l'on peut écrire que les islamisés szechwanais sont très confucianisés, très Chinois.

Une particularité inexistante au Yunnan : les mosquées ont une sorte de minaret sans muezzin.

Il y a environ 500.000 Musulmans au Chensi, sur les dix millions d'habitants. Principaux centres : Sian, Hangchung, Hingan. C'est peut-être ici, à Sian, la capitale, que l'on rencontre la plus vieille colonie musulmane-chinoise. Elle y serait venue au IX^{ème} siècle. C'est là que se voit une des

plus vieilles mosquées, peut-être la plus vieille de Chine, après celle du St. Souvenir, à Canton. En 1860, d'effroyables massacres perpétrés ont décimé les populations de Chensi, qui n'en est pas encore bien remis.

En somme, on peut écrire que l'Islam chinois est spécifiquement chinois. Au regard de la pure doctrine, c'est un laisser-aller assez général. Sauf pour ce qui est de la non consommation de la viande de porc, que je crois observée, toutes les autres pratiques religieuses sont plus ou moins relâchées, du fait d'une adaptation à la vie locale bouddhiste, taoïste, confucéenne. Et à ce propos je marquerai ci-après les funérailles musulmanes. Elle sont bien caractéristiques de l'Islam chinois.

Un silence profond doit envelopper le moribond, dont le lit a été disposé et orienté vers la Mecque. Il lui est parlé, et ses enfants, ses proches, le prient instamment de garder sa foi. Quand il est mort, on lave son corps, puis on l'enveloppe de trois linceuls, si c'est un homme, de cinq linceuls si c'est une femme. Point de sépulture provisoire—qui dure parfois chez les Chinois plusieurs années—mais enterrement obligatoire le troisième jour. Cependant arrivent les visiteurs, qui vénèrent le Seigneur au nom du mort, honorent le mort, mais sans agenouillement, ni prosternation. La tombe est creusée, à la mode sémite (juive et arabe) c'est-à-dire en forme de chambre souterraine, à laquelle un couloir en pente donne accès. La bière est amenée près de la tombe. Alors, tombe et bière sont entourées d'un rideau à l'abri duquel le cadavre est retiré et déposé dans le tombeau, les pieds tournés vers l'Occident, et le visage découvert. «Au nom du vrai Seigneur, dit le fils, je te dépose ici, ô mon père». Après, tout est muré avec des pisés, et on forme un tertre très bas, en dos de cheval, pendant que les assistants prient. Point de nom sur la tombe.

Le rigorisme islamique, pour ce qui est de la circoncision, des boissons alcoolisées, de l'interdiction de l'usure et du

jeu, de fumer l'opium, n'est généralement pas observé. La prière est souvent oubliée. Les mosquées peu fréquentées. D'ailleurs, nulle part, le muezzin *mon wang y*—quand il y en a un—ne chante comme dans le Proche-Orient ; il appelle à la prière seulement à voix forte. Les appels, au Yunnan, ont lieu dans la cour de la mosquée, qui n'a pas de minaret. Dans le nord, (où les mosquées ont un minaret) sorte de pavillon hexagonal ou octogonal à deux étages avec des toits recourbés et bâti devant la mosquée, l'appel à la prière se fait, cinq fois par jour, du haut de ce minaret.

Si dans le Sud on trouve peu de tombeaux, mais de simples monuments commémoratifs sans pèlerinages et sans prières, par contre, dans le nord, on trouve le culte des tombeaux comme dans le Proche-Orient, comme en Afrique, mais encore ici on touche du doigt l'influence locale, son emprise. A Hochow, par exemple, où éclate un rapprochement étroit entre l'Islam chinois et l'Islam du Proche-Orient, sur les murs d'enceinte du Ta Koumbé, on voit des bas-reliefs en stuc présentant des scènes d'hommes et d'animaux, interdites par le Koran.

Les musulmanes ne sont pas voilées.

Beaucoup de musulmans épousent des femmes chinoises qui deviennent alors musulmanes. Le contraire n'est pas vrai, ou très rare.

A l'occasion des famines, ou d'un bouleversement quelconque comme à l'époque des Boxers, dès que pour une raison ou l'autre, des enfants chinois sont à vendre, les musulmans chinois achètent nombre de ces enfants qui passent ainsi à l'Islam. On peut écrire que cette façon de recrutement a été peut-être le facteur le plus opérant du développement de l'Islam en Chine.

On raconte que, jadis, il y eut un Cheikh-UI-Islam chinois. Il aurait habité Sianfou. Il se peut. De même il semble qu'à l'heure présente, ce Cheikh n'ait pas eu de successeur

—ou encore, s'il en a un, celui-ci serait *secret*—ce qui est possible aux pays des sociétés secrètes. Notons que le pèlerinage à la Mecque est très peu fréquenté. Rares sont les chinois qui le font. Ils suivent alors un des deux itinéraires : Szchwen, Turkestan, Bokhara-Hanoi, Haophong, Port-Said.

Encore que l'Islam chinois soit comme qui dirait cristallisé un peu partout et ne présente guère de vie que dans le N-O, sa force de cohésion assez relative a pourtant attiré l'attention de souverains comme Guillaume II et Abdul Hamid. Dès 1908, le premier a osé se poser en *protecteur* de l'Islam chinois, alors que le Sultan Rouge s'efforçait de grouper celui-ci sous sa houlette de Commandeur des Crovants. Depuis sa mort, l'idée a été reprise. Une action pan-islamique discrète s'exerce au pays chinois. Je n'ai pu encore déterminer d'où elle partait et qui la menait.

L'histoire de l'Islam en Chine est facile. Au commencement, des Arabes venus par la mer pour leur négoce se groupèrent dans les ports — Canton et autres — et groupèrent autour d'eux leurs familiers et leurs serviteurs. Il arriva aussi qu'en 756 le Khalife Abbaside Abou Djafar El Mançour prêta à l'empereur chinois Su Tsung, des Tang, une troupe de soldats arabes avec laquelle cet empereur reconquit ses deux capitales. La guerre finie, les soldats arabes se fixèrent au pays comme colons militaires. Et ce fait se renouvela plusieurs fois. Au XI^e siècle Sono Fei Eul s'établit en bordure de la Chine Occidentale avec des boukhariotes. Un de ses descendants, le Seyyid Edjell Omar aida à la conquête de la Chine par les Mongols, puis organisa le Yunnan où il introduisit l'Islam.

De ce jour, lentement, par mariages avec des femmes du pays — par adoption — par nombreux achats d'enfants, l'Islam chinois se développa *lentement, lentement*. Je ne sais pas d'apôtres.

Au XIV^e siècle un empereur déclara l'Islam *religion vraie*

et pure Tsing Tcheng Kiao, nom qu'il porte encore.

Au XVII^e siècle un certain Ma, descendant du Prophète adresse requête à l'Empereur pour que Mohammed soit placé sur le plan de Confucius (!). Ceci marque que la minorité musulmane a conscience de sa force. Elle en use et abuse : succession de révoltes — On relève :

| | | | |
|----|--------------------|--------|------------------|
| au | XVII ^e | siècle | une révolte |
| au | XVIII ^e | » | deux révoltes |
| au | XIX ^e | » | quatre révoltes. |

C'est que, avec la dynastie mongole sont arrivés en Chine nombre d'aventuriers, soldats, prêtres de toutes sortes, faiseurs d'affaires, dont nombre de Musulmans et nantis de charges importantes. Et alors — en ce temps là, les Chinois malins et pratiques, de se convertir volontiers. Mais le fond reste chinois. Et on le voit bien au moment des révoltes : au commencement les Musulmans sont vainqueurs de Péking, puis ils sont réduits par les leurs achetés par Péking. Les répressions les plus féroces, les plus sauvages, rappelant les exterminations de Gengis Khan, ont été conduites par des Chinois islamisés. Certes, l'Islam a une emprise formidable sur les Croyants partout et en tous pays, sauf en Chine. La Chine échappe à la loi. L'Islam chinois est spécifiquement chinois, c'est-à-dire fortement empreint de traditions locales de confucianisme. L'homme chinois a le confucianisme dans les moelles. Et pour fidèle de l'Islam qu'il est ou qu'il peut devenir, il demeure toujours Chinois et Confucéen. Il en va de même pour toutes les autres religions. A l'occasion de l'enterrement du grand chef révolutionnaire, Dr. Sun Yat Sen on a vu à la chapelle de l'hôpital Rockefeller à Péking se dérouler au moment de la levée du corps, une cérémonie religieuse chrétienne protestante, d'un protestantisme chinois. On doit répéter et souligner le proverbe très fondé qui se vérifie à tout coup : *Le Chine est semblable à une mer immense qui sale tout ce qui s'y jette.*

L'Islam chinois est chinois par les côtés que nous avons vu plus haut, mais aussi et surtout par le fait que, partout et en tout lieu chinois, le culte des aïeux y est pratiqué ouvertement ou discrètement. Partout des *tablettes* exposées ou voilées, alors que presque partout, le culte coranique et les variétés des cultes hagiologiques laissent à désirer, et parfois beaucoup au regard des vrais croyants.



La position actuelle de l'Islam chinois?—En face d'une masse énorme de 400 millions environ d'individus, masse assez amorphe et qui se réveille d'un sommeil millénaire—qui va à l'aventure, car les 4 millions de lettrés confucéens, *ses conducteurs* perdent de certaine façon, le sens confucéen quand ils ne vont pas jusqu'à le renier, — *en face* de cette masse pleine d'une crédulité superstitieuse sans bornes, pleine de superstitions les plus variées, dont les manifestations les plus communes sont les croyances au *dragon*, au *fong choei* (géomancie) aux *pa-koa*, (diagrammes) *en face* d'une démonolâtrie effarante, *deux courants* monothéistes: *Christ* et *Mohammed*—environ 4 millions de Chrétiens (deux millions et demi de Catholiques et un million et demi de Protestants) pour environ 8 millions de Musulmans.

L'avenir de l'Islam chinois? — L'Islam chinois est un petit facteur de la Chine d'aujourd'hui. Mais ce petit facteur a son importance grande à cause de l'anarchie militaire présente, et plus encore à cause de l'anarchie de la pensée philosophique et religieuse. A l'heure où toutes les doctrines se heurtent et se confrontent, parmi les remous et écumes de l'action militaire brutale et soldatesque, le petit bloc de l'Islam chinois—encore qu'il présente pas mal de fissures—a bien sa valeur. L'antique morale confucéenne s'en va, les monastères Taoistes se dépeuplent, le monachisme bouddhique s'effrite, tout frémit et chancelle sauf *l'Islam chinois* et le *Christianisme* (plus par-

ticulièrement le *Catholicisme*) qui semblent, sinon échapper aux grand courants bousculeurs, du moins n'en être touchés qu'en faible mesure.

FRANCIS BORREY

LES MUSULMANS D'EGYPTE ET LA VIE ECONOMIQUE MODERNE

Parmi tous les éléments qui contribuent à la transformation de l'Egypte : vicissitudes politiques, presse, écoles, réveil du sentiment national etc. les facteurs économiques ont été les moins étudiés et cependant ce sont les plus importants car leur influence se fait sentir dans toutes les classes de la population et les modifications qu'ils apportent affectent le plus profondément la vie quotidienne. Cette influence s'est manifestée dès le jour où, avec le grand Mohammed Ali, l'Egypte a commencé un nouveau chapitre de son histoire ; depuis elle est allée en croissant. Sans entreprendre une étude historique qui n'a pas sa place ici, remarquons que l'Egypte s'est occidentalisée beaucoup plus sous le règne d'Ismaïl que sous celui de Mohammed Ali ; ceci est dû d'abord au fait que les réformes réalisées par Ismaïl, notamment les réformes judiciaire et scolaire étaient beaucoup plus pénétrées de l'esprit occidental que celles de Mohammed Ali qui recherchait surtout dans la civilisation de l'Europe les procédés techniques capables d'augmenter ses revenus et ses forces militaires, mais aussi et peut-être bien plus encore à l'augmentation du nombre d'Européens venus en Egypte pour y trafiquer, c'est à dire pour créer parmi les Egyptiens des besoins nouveaux en même temps qu'ils leur apportaient les moyens de satisfaire ces besoins.

Ce n'est point que l'arrivée des Européens ait créé de

toutes pièces une vie économique en Egypte ; dans sa longue histoire ce pays a connu souvent des périodes de grande activité ; pendant le Moyen-âge, et même au début des temps modernes, il eut des industries réputées, des artisans habiles, des négociants opulents et un commerce extérieur florissant. (Lors de la conquête de l'Egypte en 1517, c'est par milliers que le Sultan Sélim amena des artisans égyptiens à Constantinople afin d'y implanter les métiers qui y manquaient). Mais ces industries étaient spécialisées, ces artisans travaillaient d'après une technique qui leur était propre, les négociants suivaient une tradition immuable, et toute cette activité économique était réglementée par un droit coutumier rappelant beaucoup le droit des corporations et un droit écrit directement inspiré par l'Islam. Cette technique, ces traditions, ce droit coutumier ou écrit existaient encore du temps de Mohammed Ali et d'Ismail, et leurs derniers vestiges subsistent jusqu'à nos jours. En effet, l'influence des nouvelles conditions économiques s'est fait sentir d'abord sur les classes dirigeantes, elle s'est développée petit à petit et elle ne s'est étendue que récemment sur l'ensemble de la population.



Il y a une trentaine d'années le commerce de l'Egypte était déjà assez actif ; mais il portait encore un caractère archaïque ; les négociants égyptiens, dont le rôle était de fournir les marchandises à la consommation locale, n'étaient en relation avec les fabricants européens que par l'organe des commissionnaires importateurs. Cet état rappelait le commerce des XVII^e et XVIII^e siècles où chaque pays de l'Europe ne vendait ses produits en Orient que par l'entremise de ses nationaux établis sur place. Les commissionnaires en question n'étaient pas seulement des intermédiaires mais des distributeurs de crédit ; les négociants se refusaient à signer des traites

et s'ils le faisaient c'était à condition que ces traites représentassent de simples reconnaissances de dettes non escomptables, car laisser circuler sa signature dans les banques était considéré par ces négociants comme une marque de déchéance. On comprend que cette façon originale de concevoir le crédit ne pouvait convenir aux fabricants ; c'est donc les commissionnaires qui prenaient les engagements de paiement vis à vis de ceux-ci et ils se faisaient payer bien cher ce service.

Avec le développement des richesses du pays, les relations commerciales se multiplièrent et avec elles vint la concurrence ; les négociants durent chercher à réduire leur prix de revient et à cet effet ils se mirent en relations directes avec les fabricants européens. Quelques-uns d'entre eux, notamment dans la branche des tissus, fondèrent même des maisons d'achat et des fabriques à l'étranger ; le rôle du commissionnaire fut réduit petit à petit à ce qu'il est en Europe. En établissant ainsi des relations directes, les négociants égyptiens durent adopter les modalités d'Europe et avant tout la mobilisation du crédit au moyen de traites négociables ; l'ayant adoptée ils eurent vite fait de l'imposer à leurs clients : les marchands détaillants. Depuis, de nombreuses banques ont établi des succursales dans les principales villes de province et celles-ci couvrent du réseau de leurs opérations tout le pays ; en 1913 l'Egypte comptait 17 banques ayant 52 succursales ou agences, en 1925 elle en compte 18 mais le nombre de succursales ou agences a plus que doublé, il est de 111, sans compter le Soudan. Dans ces villes de province s'est créé une classe de commerçants travaillant entre l'intérieur et le Caire et Alexandrie et qui s'appuie largement sur le crédit bancaire. De l'avis de certains spécialistes, ce crédit s'est même développé trop rapidement car, malgré l'usage fréquent qu'il en fait, le commerçant égyptien ne s'est pas encore familiarisé avec le vrai caractère de la traite, surtout avec les rigueurs de l'échéance.

La seconde phase de cette évolution s'est manifestée, il y a de cela quelque vingt cinq ans, dans les milieux agricoles. A ce moment-là les financiers anglais, belges et français s'avisèrent que la richesse agricole de l'Egypte n'était pas exploitée assez intensivement par manque de fonds de roulement. Dans l'espace de quelques années se fondèrent une demi-douzaine d'établissements de crédit hypothécaire qui déversèrent sur les propriétaires fonciers, grands et petits, plus de vingt millions de livres égyptiennes. (Il est vrai que le doyen de ces établissements, le Crédit Foncier Egyptien date de 1881, mais pendant les années 1903 à 1906 il plaça deux fois autant de capitaux que pendant les vingt années précédentes). L'un d'eux, la Banque Agricole, se spécialisa dans le crédit aux tout petits propriétaires. Nous n'allons pas suivre ici le sort de ces différents établissements, ni l'influence qu'ils eurent sur le développement économique du pays, ce que nous tenons à relever c'est qu'un crédit aussi scientifique que le crédit hypothécaire à long terme, avec ses annuités constantes et son amortissement croissant, devait exercer une empreinte sur la mentalité du cultivateur, et il l'a exercé en effet. Le fellah d'aujourd'hui commence à calculer, à faire des prévisions pour l'avenir, à s'inquiéter de ses échéances. Bien plus, si le crédit hypothécaire n'a pas éliminé les petits prêteurs dans les campagnes pour de nombreuses raisons, dont la principale est que la propriété paysanne est souvent trop petite et trop obérée pour servir de gage à un prêt hypothécaire, la catégorie de ces prêteurs tend à se déplacer; bon nombre de commerçants égyptiens, établis dans les villages, se substituent petit à petit aux usuriers en accordant aux paysans des crédits non seulement en marchandises mais en numéraire; leurs conditions, bien qu'onéreuses, le sont moins que celles des usuriers professionnels.

Dans la situation actuelle du paysan, l'Egypte offre un

champ des plus propices pour un mouvement coopératif, cependant ce mouvement ne s'est pas dessiné bien nettement encore, malgré les efforts de quelques hommes de bonne volonté et les encouragements du gouvernement. Celui-ci a promulgué en 1923 une loi règlementant les coopératives agricoles et a pris des arrangements avec une des principales banques du pays, la Banque Misr, pour les aider financièrement. Mais, au point de vue qui nous occupe, nous devons remarquer que les nombreuses conférences de propagande, les brochures, les articles de journaux et les essais pratiques ont familiarisé avec cette forme moderne du crédit non seulement l'élite mais encore la masse paysanne.

Un côté que l'on néglige trop souvent en étudiant l'évolution du paysan égyptien, s'est l'influence qu'a eu sur cette évolution l'introduction de la culture du coton. Cette culture lui a fait franchir définitivement l'étape de l'économie domestique; le paysan ne peut utiliser la moindre partie du coton qu'il produit, il doit le porter en entier sur un marché qui est un marché mondial, car les cours du coton égyptien dépendent étroitement de ceux du coton américain; et l'intérêt qu'il a de connaître ces cours n'a pas été l'un des moindres facteurs qui ont contribué à répandre les journaux dans les campagnes. Cette prise de contact avec le monde extérieur a ouvert la voie à certains progrès techniques; tout d'abord les moulins mus par moteurs à explosion ont partout remplacé les anciens moulins à vent ou à main; puis est venue l'introduction des engrais chimiques, la dernière innovation est l'emploi, même dans les exploitations moyennes, de tracteurs Ford remplaçant les bestiaux.

Non moins grandes ont été les transformations que nous constatons parmi les ouvriers des villes. Au début de l'époque que nous étudions, les ouvriers égyptiens restaient cantonnés dans un certain nombre de métiers dont ils conservaient pieusement la technique traditionnelle. C'était des ciseleurs

sur cuivre travaillant avec des outils déconcertant un Européen, des ébénistes exécutant des marqueteries et des incrustations d'une minutie étonnante, des tourneurs sur bois se servant de leur pied pour tenir le ciseau et de la main pour faire marcher leur tour, des tisserands s'enfouissant dans le sol, des forgerons s'attelant à leur forge pour faire marcher leur soufflet. Les relations entre patron et ouvriers portaient un caractère tout aussi traditionnel.

A côté de ces ouvriers égyptiens, il y avait au Caire et à Alexandrie quantités de petits ateliers appartenant à des Européens, notamment à des Italiens et des Grecs, dont l'objet était de satisfaire aux besoins des Européens et des Egyptiens vivant à l'étrangère. Horlogers, mécaniciens, menuisiers, installations hygiéniques, etc. etc. Combien tout cela a changé ! Le nombre des ouvriers européens, surtout celui des petits patrons, diminue chaque jour ; d'autre part les métiers indigènes, si pittoresques, tendent à disparaître ; sauf pour la marqueterie et la ciselure dont la technique est conditionnée par les articles qu'elles fabriquent, il faut aller dans les campagnes pour voir travailler d'après les anciennes méthodes. L'ouvrier égyptien a non seulement adopté la technique des Européens dans les métiers qu'il exerçait autrefois concurremment avec eux : menuisier, tailleur, cordonnier ; il a appris ceux qu'il ignorait complètement. On trouve aujourd'hui des ateliers de fonderie, de galvanoplastie, de mécanique, de réparations d'automobiles et d'autres, exploités exclusivement par des Egyptiens. Un certain nombre de ces ateliers ont pris l'allure de véritables fabriques, tels certaines maisons d'ameublement purement égyptiennes dont les travaux, s'ils ne répondent pas complètement à notre goût, ne le cèdent en rien aux meubles d'importation pour le fini du travail ; telles encore quelques maisons de tissus établies à Mehallah et à Damiette qui se servent des métiers les plus perfectionnés. Signalons dans le même ordre d'idées les progrès réalisés par l'imprimerie y compris

l'impression des périodiques illustrés, et les résultats obtenus par les ateliers des chemins de fer de l'Etat qui fabriquent les wagons et montent les locomotives.

Cet essor de l'industrie, grande et petite, a été fortement stimulé par la guerre ; celle-ci ayant raréfié les moyens de communications, a obligé l'Egypte de produire sur place beaucoup d'articles qu'elle importait auparavant. D'autre part la grande prospérité du pays pendant cette période aplanit pour beaucoup d'entreprises les difficultés inhérentes à tout début. Enfin l'esprit national qui s'est réveillé si fortement depuis 1919 n'a pas peu contribué à ce développement, les Egyptiens donnant, chaque fois qu'ils le peuvent, la préférence aux produits et aux services de leurs compatriotes.

Quoiqu'il en soit, un ouvrier qui monte une locomotive ou même une simple bicyclette, qui se sert d'un métier Jacquard perfectionné, qui est derrière une presse rotative ne peut avoir la même mentalité qu'un artisan travaillant d'après des méthodes ancestrales vieilles de plusieurs siècles ; d'autant plus que bon nombre de ces ouvriers sortent des écoles des arts et métiers où ils reçoivent une instruction générale, laquelle, pour aussi élémentaire qu'elle soit, les met à un niveau de beaucoup supérieur à celui des ouvriers ayant simplement fait leur apprentissage dans un atelier. L'instruction technique élémentaire est celle qui a fait le plus de progrès en Egypte depuis une vingtaine d'années, les sociétés de bienfaisance et les municipalités ont rivalisé avec le gouvernement pour ouvrir des écoles d'arts et métiers dans toutes les villes de quelque importance et, bien que la plupart des élèves qu'elles forment deviennent des chefs d'ateliers ou de petits patrons, leur influence sur la masse ouvrière est indéniable.

Nous venons d'esquisser l'évolution de l'Egyptien en tant que producteur : ouvrier, cultivateur ou marchand ; voyons maintenant quelle a été son évolution en tant que capitaliste. Il y a de cela trente ou trente cinq ans on ne pouvait parler de

capitalistes musulmans ; il y avait bien des Musulmans qui possédaient des fortunes plus ou moins grandes, quelquefois considérables, mais ces fortunes étaient uniquement investies dans des terres. Tant que l'Égyptien n'avait pas trouvé, pour employer l'argent que souvent il avait thésaurisé petit à petit, un achat de terrain qui lui parut avantageux, il gardait cet argent improductif enfoui dans quelque cachette de sa demeure ; nombre de personnes riches confiaient leur argent à des banques sans vouloir toucher des intérêts, estimant que ceux-ci étaient contraires à la religion. Lorsqu'en 1903 le gouvernement songea à créer une caisse d'épargne postale il demanda au grand réformateur Mohammed Abdou, alors moufti d'Égypte, une fetwa ou consultation canonique, pour démontrer que ces dépôts étaient licites. Celui-ci, fidèle à sa méthode qui consistait à concilier les exigences de la vie moderne avec les prescriptions de l'Islam, se déclara favorable en faisant une distinction subtile entre la participation aux bénéfiques et l'intérêt usuraire, et en rangeant les intérêts servis par les banques dans la première de ces catégories. Plus encore que cette fetwa, le contact journalier avec les organismes économiques modernes modifia cette façon de voir. Les négociants comprirent qu'en laissant leurs fonds disponibles improductifs ils se mettaient en infériorité vis à vis de leurs concurrents européens, les déposants des autres classes s'habituaient à ce supplément de leurs revenus, les agriculteurs même apprirent, en fréquentant les établissements hypothécaires, qu'un prêt à intérêt peut être une opération avantageuses aux deux parties. Cependant le nombre de conservateurs attachés aux vieilles idées qui gardent des dépôts improductifs dans les banques est encore assez considérable.

Les premières sociétés anonymes remontent à trois quarts de siècle : Compagnie du Canal de Suez fondée en 1856, Compagnie des Eaux du Caire en 1865, Crédit Foncier Égyptien en 1881 ; mais ce sont des sociétés d'un caractère spécial, ba-

sées sur des concessions ou sur un privilège. Ce n'est qu'à partir de 1895 que les sociétés anonymes commencent à jouer un rôle important dans la vie économique du pays ; en revanche pendant la période de prospérité qui caractérisa les années 1900 à 1905 elles se multiplièrent comme des champignons. Or les nombreuses sociétés fondées à cette époque étaient toutes étrangères, celles même qui se disaient égyptiennes, n'avaient d'égyptien que le statut juridique ; leurs capitaux et administrateurs étaient exclusivement européens, et même dans les sociétés où le gouvernement s'était réservé un contrôle, il le confiait à des fonctionnaires étrangers. Il fallut plusieurs années avant que l'élément égyptien ne se familiarisât avec cette forme d'association et que les administrateurs étrangers ne comprissent à leur tour combien la collaboration de personnes du pays, au courant des gens et des choses pouvait leur être précieuse ; aussi, depuis la guerre, voyons-nous les grandes sociétés ouvrir leurs portes, les unes après les autres, à des administrateurs égyptiens dont un bon nombre est musulman ; une loi de 1923 prévoit même qu'aucune société ne pourra se constituer à l'avenir sans qu'une place d'administrateur ne soit réservée à un Egyptien et le quart du capital offert en souscription aux Egyptiens. Bien plus, parmi les nombreuses sociétés anonymes qui se sont créées depuis trois ou quatre ans nous relevons plusieurs qui ne sont constituées que par des Musulmans ; ce sont de petites sociétés, à capital modeste, ce qui montre qu'elles pénètrent jusque dans les classes moyennes.

Avec le développement des sociétés anonymes et leur pénétration dans les milieux musulmans est venu le goût des valeurs mobilières. Les coupons et dividendes que l'Egypte avait à payer aux sociétés constituées avec des capitaux étrangers représentaient une charge extérieure plus lourde que celle de sa dette publique. Vinrent les années d'après guerre, l'Egypte, sortie de cette tourmente sans charges

nouvelles, riche de l'argent qu'y avaient laissé les troupes britanniques, vendant son coton à des prix toujours plus élevés, jouissant d'une monnaie saine, connut pendant ces années une prospérité exceptionnelle qui dure encore. Elle en profita pour racheter par milliers les titres de ces sociétés. Le mouvement commença en 1920, la récolte cotonnière de cette année se vendit à des prix tellement élevés que les Egyptiens, après avoir payé leurs dettes et fait toutes les dépenses somptuaires que l'on se permet quand on est dans l'aisance, se trouvèrent encore avec de fortes disponibilités. Ils commencèrent par acheter de la Dette Unifiée, puis ils étendirent leurs achats à d'autres titres. Aujourd'hui la moindre perspective de hausse ou de baisse donne lieu, en ce qui concerne les valeurs dirigeantes, à de forts échanges entre les places de Paris, de Londres, de Bruxelles d'une part et le Caire et Alexandrie de l'autre. Il est vrai que les acheteurs se recrutent surtout parmi les Européens établis dans le pays et parmi les Israélites, les Syriens etc.; mais les Musulmans commencent à y participer dans une mesure de plus en plus large, à telle enseigne qu'une agence de bourse a trouvé intéressant de publier une cote en langue arabe. Les bénéfices énormes réalisés sur les valeurs qui ont donné lieu à des procès de change, comme les obligations des Sucreries d'Egypte, de la Compagnie de Suez etc. ont également exercé leur attrait et nous avons vu récemment une personnalité musulmane de premier plan prendre l'initiative d'un procès de ce genre. Or, il y a vingt ans, on trouvait difficilement un Musulman sachant faire la distinction entre une action et une obligation.

Enfin, les Musulmans d'Egypte n'ont pas hésité à affronter les problèmes les plus complexes de la vie économique moderne, en créant de leur propre initiative une grande banque d'affaires. C'est la banque Misr qui mérite une mention spéciale car, dans l'esprit de ses fondateurs,

et en premier lieu de Talaat Bey Harb qui a conçu cette entreprise grandiose et en reste l'animateur, la Banque Misr doit remplir non seulement une fonction économique mais un rôle d'éducation ; et, hâtons-nous d'ajouter, que depuis les six ans de son existence elle s'est acquittée tout aussi bien de l'un que de l'autre de ces rôles. Et d'abord nous devons préciser que la Banque Misr n'est pas une institution musulmane mais une institution égyptienne ; ses administrateurs ainsi que ses actionnaires doivent être Egyptiens sans distinction de religion, le personnel, à quelques techniciens près, l'est également. Mais comme l'élément musulman prédomine dans la population de l'Egypte, les fondateurs de la Banque Misr ont sciemment porté leurs efforts pour développer leur action au milieu de cet élément ; sur neuf administrateurs sept sont musulmans, et la proportion est sensiblement la même parmi les directeurs, les actionnaires, les employés et les clients de la Banque. Nous ne nous arrêterons pas sur les résultats pratiques ; il suffit de parcourir le dernier rapport du conseil pour voir combien le progrès réalisé dans l'espace de cinq ans est immense et quelle place éminente occupe la Banque Misr parmi les grands établissements financiers du pays. Nous ne cacherons pas, non plus, que le réveil du sentiment national, auquel nous faisons allusion plus haut, a été pour beaucoup dans cette croissance rapide. Ce qui nous intéresse beaucoup plus c'est son rôle d'éducateur, ou pour mieux dire, d'initiateur. Elle l'a déjà rempli en partie par le fait d'avoir surmonté les difficultés du début, d'avoir non seulement subsisté mais réalisé des progrès sensibles, d'avoir formé un personnel et même une clientèle, d'avoir familiarisé avec les opérations bancaires la partie de la population qui y était le plus réfractaire. Mais elle a voulu que ce rôle soit plus conscient et plus méthodique ; aussi, à côté de son activité propre elle a élaboré tout un plan

de relèvement industriel qu'elle est en train de réaliser par des sociétés filiales ; elle en a déjà créé cinq : une imprimerie modèle, une société pour l'industrie du papier, une pour l'égrenage et le commerce du coton, une pour le théâtre et le cinéma, une société de navigation et de transports. Fait digne de remarque, la mise de fonds que la Banque Misr apporte à chacune des sociétés créées par elle, ou sous son égide, n'est prélevée ni sur le capital ni sur les réserves, mais uniquement sur ses bénéfices, dont une partie est consacrée par chaque assemblée à cet effet. A côté de cela elle gère le fonds de 100.000 L.E. créé par le Gouvernement pour venir en aide aux industries nationales. Elle s'intéresse également au mouvement coopératif et a passé un accord avec le Ministère de l'Agriculture pour financer les syndicats agricoles.

Nous avons donc raison de dire que la création de la Banque Misr marque un tournant dans l'histoire économique de l'Égypte ; elle forme le premier essai d'une organisation réfléchie et méthodique dans l'économie nationale, et les résultats déjà obtenus permettent de fonder de grands espoirs quant à son avenir.



Quelles sont les conséquences générales de cette évolution dont nous avons retracé les grandes lignes dans les principaux domaines de la vie économique ? Avant de répondre à cette question, une remarque, ou plutôt une réserve, s'impose. Pour l'observateur frais arrivé, l'Égypte semble stationnaire, le contraste est trop grand entre ce qu'il vient de quitter et ce qu'il trouve en débarquant, surtout en ce qui concerne la vie de famille et celle de la grande masse dont le niveau reste encore, et malgré tout, de beaucoup inférieur à celui des classes les plus pauvres de l'Europe. Seulement, en jugeant des choses d'Égypte il faut prendre pour point

de comparaison non pas l'Europe, mais le passé du pays lui-même, et un passé tout récent. En nous plaçant à ce point de vue nous verrons que ces conséquences ont été profondes et nous pouvons les suivre aisément aussi bien dans la vie pratique que dans la vie intellectuelle et domestique.

Dans la vie pratique nous avons vu qu'il n'y a pas un métier, une industrie, une branche commerciale, où les Musulmans ne se soient essayés avec succès. Dans les petites entreprises comme dans les grandes, leur concurrence est un élément avec lequel l'Européen doit compter de plus en plus. Nous avons de grands magasins de nouveautés, de grandes maisons d'ameublement, des usines (notamment des huileries et des tanneries), une banque et même des maisons d'exportation de coton ; il ne manque que des agents de change. Or aucune de ces entreprises n'existait il y a de cela vingt-cinq ans. Dans l'agriculture les grands domaines ont fortement modernisé leurs exploitations, et si le paysan ne parvient pas encore à appliquer ces méthodes nouvelles par manque de fonds, il a appris à les apprécier. Ce qui manque à ce point de vue pratique c'est une meilleure organisation du crédit sous toutes ses formes : crédit mutuel, crédit industriel, organisation coopérative pour l'irrigation, pour l'achat et la vente en commun, crédit national pour le financement de la récolte cotonnière ; un établissement de réescompte pour le commerce. Il est à souhaiter aussi que les ouvriers et artisans mettent plus de précision dans l'exécution de leurs travaux ; ils n'ont pas acquis suffisamment le sentiment de la responsabilité et le goût du travail fini avec soin.

Dans la vie intellectuelle nous constatons tout d'abord une orientation nouvelle parmi la jeunesse qui se destine aux carrières libérales ; autrefois elle n'embrassait que la profession d'avocat ou celle de médecin ; il y a une école d'ingénieurs qui remonte à Mohammed Ali mais ses élèves avaient uniquement en vue le service du gouvernement. Ces temps der-

niers nous trouvons des bureaux d'ingénieurs et d'architectes, des entreprises de construction, des laboratoires chimiques tenus par des Musulmans. Les écoles de commerce jouissent d'une telle faveur que la plupart des institutions d'enseignement privées ont ouvert des sections commerciales; quelques jeunes Musulmans vont même compléter leurs études commerciales en Europe. En parlant d'enseignement technique nous devons mentionner, ne fut-ce que très brièvement, l'effort si intéressant tenté il y a de cela quelques années pour organiser des cours d'adultes; cet effort s'est arrêté momentanément par manque de fonds et défaut d'organisation; mais les succès qu'il eut parmi les ouvriers montre que même le peuple considère l'instruction comme quelque chose de plus que la simple lecture du Koran.

Une seconde transformation, plus importante encore, est celle subie par la presse de langue arabe. D'une façon générale cette presse a fait de tels progrès qu'il n'y a pas de comparaison possible entre les journaux d'aujourd'hui et ceux d'il y a vingt cinq ans, et la partie économique est celle qui en a bénéficié le plus. Tout quotidien a sa rubrique économique, la meilleure chronique cotonnière se trouve dans un journal de langue arabe, *l'Ahrām*; les journaux importants consacrent une page spéciale toutes les semaines aux questions économiques et nous pouvons citer celle de la *Siassa* comme un modèle du genre. Il manque pour le moment un périodique consacré exclusivement aux questions économiques et qui pourrait les traiter dans un esprit plus général et de façon plus approfondie que cela n'est le cas dans un simple quotidien.

Enfin, les Musulmans engagés dans les affaires ont compris l'utilité de se grouper pour la défense des intérêts professionnels. Récemment nous avons assisté à la formation de plusieurs institutions égyptiennes de caractère corporatif comme le Syndicat Général Agricole, dont l'intervention au-

près des pouvoirs publics s'est déjà fait sentir de façon bien-faisante pendant les crises cotonnières; comme les Chambres de Commerce égyptiennes du Caire et d'Alexandrie dont l'existence est trop courte pour que nous puissions en parler. Citons aussi l'Association des Industriels d'Égypte, organisme mixte dans lequel l'élément égyptien joue un rôle en vue. Jusqu'aux ouvriers qui ont tenté à plusieurs reprises de s'organiser en syndicats, nous reconnaissons que ces derniers essais ont été loin de donner les résultats auxquels on s'attendait, l'inexpérience des promoteurs et l'ingérence de la politique ont été les causes de leur échec. Mais le groupement ouvrier doit se réaliser tôt ou tard car le droit traditionnel qui réglait autrefois les relations entre employeurs et employés a disparu et les codes égyptiens, calqués sur les codes Napoléon, sont insuffisants pour le remplacer.

Si, après avoir marqué les progrès, nous devons indiquer les lacunes de cette évolution intellectuelle, nous dirons qu'il est désirable que les études techniques soient plus répandues et que les études en général soient plus approfondies; les jeunes Égyptiens ont souffert de trop de changements dans les programmes et beaucoup d'entre eux attachent trop d'importance aux diplômes; ils négligent le travail personnel tant à l'école qu'après l'avoir quittée. Tout aussi désirable est une collaboration plus large entre Égyptiens et Européens, dans les sociétés anonymes, les Égyptiens figurant dans les conseils étant encore une petite minorité. Cette collaboration pourrait être étendue avec profit à toute espèce d'entreprise; des usines, des ateliers, des bureaux techniques, même des écoles établies en association par des Musulmans et des Européens, telle est la formule qui nous semble devoir assurer l'avenir du pays. Enfin, dans tous les organismes ayant pour but la défense des intérêts collectifs, coopératives et syndicats (patronaux ou ouvriers) il manque encore une compréhension nette des intérêts corporatifs et économiques et leur séparation d'avec les

visées politiques ; ce n'est que quand cette distinction aura été établie que ces organisations pourront rendre les services que le pays est en droit d'attendre d'elles.

Non moins remarquables ont été les transformations de la vie domestique ; la plus curieuse vient de s'accomplir de nos jours ; dans l'espace d'un an ou deux tout le pays a été sillonné d'autobus, cela semble rien de prime abord, mais que l'on réfléchisse que l'autobus dans un village sort celui-ci de son isolement, il change les habitudes du paysan qui se fait à l'idée de dépenser de l'argent pour épargner du temps, or naguère en Egypte le temps n'était rien et l'argent tout. Mais il y a eu des modifications bien plus profondes, ainsi pratiquement la polygamie n'existe plus, et ce n'est plus elle mais la repudiation qui vicie la vie de famille, surtout dans le peuple. Or, si de nobles esprits ont prêché la monogamie, par la parole et par l'exemple, depuis assez longtemps déjà, ce sont les conditions économiques qui l'ont imposée à l'ensemble de la population.

D'autre part la hausse des prix des terrains a abouti dans les grandes villes à une transformation radicale de l'habitation ; le grand immeuble à appartements y remplace la villa privée ; et les familles musulmanes, séduites par le confort moderne ou poussées par la nécessité, se décident à habiter dans des appartements ; souvent dans le même immeuble on trouve des familles européennes et des familles musulmanes ; une telle cohabitation, c'est le mystère de la vie de famille rompu, le contact quotidien de deux civilisations qui, pendant des siècles, ont vécu séparées par un mur étanche. La femme musulmane vit encore trop à part de son mari d'après nos conceptions occidentales, et cette séparation a un effet néfaste sur l'éducation des enfants ; là aussi un esprit nouveau commence à souffler, on rencontre de plus en plus des dames des classes moyennes sortant avec leur mari et sortant à pied, ce qui aurait semblé le comble du mauvais

ton à leurs grand'mères. Sans parler des Musulmans qui ont épousé des étrangères et qui vivent avec elles tout à fait à l'européenne, leur nombre est plus grand qu'on ne le suppose généralement surtout parmi les représentants des professions libérales.

La mode, cette manifestation mineure de la vie économique, contribue aussi à changer les mœurs et les coutumes. Le voile dont se couvrent les femmes ne cache plus leur visage et ne rappelle en rien la prescription religieuse qui l'a imposée ; la plupart des dames le rejettent lorsqu'elles entrent dans un magasin afin de faire plus facilement leurs emplettes. Et puis si la Musulmane cache encore son visage elle n'a pas résisté à la mode qui veut que les femmes montrent leurs jambes ; avec les jupes courtes sont venues les bas de couleurs qui ont amené les corsages clairs, tandis que naguère la dame musulmane, lorsqu'elle sortait, était vêtue uniformément de noir.

La prospérité croissante a suscité le goût des voyages, c'est par milliers que les Egyptiens vont chaque année en Europe avec leurs familles où dames et jeunes filles vivent comme tout le monde ; combien en coudoyons-nous dans les villes d'eau, les stations estivales ou à Paris, sans nous douter que ce sont des Musulmanes.

Même une institution aussi fondamentale dans l'Islam que le jeûne du Ramadan, ne peut résister à la pression des conditions nouvelles. On s'imagine difficilement la dose d'énergie et de résistance physique qu'il faut avoir pour jeûner, trente jours de suite, du lever au coucher du soleil, par une température de 35 degrés et au-dessus, sans pouvoir avaler même une goutte d'eau. Si autrefois le jeûne du Ramadan était observé universellement, c'est que toute la vie se pliait aux exigences du jeûne ; le mois de Ramadan était un mois de léthargie générale. Mais aujourd'hui l'employé d'un bureau européen, l'ouvrier qui travaille dans

une entreprise d'intérêt public, dans une usine ou un chantier, ne peut pratiquer ce jeûne, malgré les facilités qu'on lui accorde quant aux heures de travail, sans s'épuiser complètement. Aussi il ne jeûne plus, et ce manquement est excusé même par des personnes pieuses mais qui se rendent compte des réalités. Que nous sommes loin du temps de notre jeunesse où, en Turquie, un homme surpris d'avoir rompu le jeûne était jeté en prison et recevait la bastonnade !

Ainsi, partout dans la vie journalière des Musulmans d'Égypte nous constatons des changements plus ou moins importants, quelquefois minimes, quelquefois superficiels, mais dont l'ensemble forme un faisceau assez fort pour amener dans un avenir que nous croyons assez rapproché, une transformation radicale de cette vie.

Et, pour terminer, qu'il nous soit permis d'émettre une considération de portée tout à fait générale. Depuis les époques préhistoriques les transformations de la vie matérielle ont été le facteur primordial de l'évolution de l'humanité. L'art de mieux tailler la pierre, de mieux tremper le fer ont permis à certaines races de s'étendre sur des continents entiers et ont assuré la stabilité de leur civilisation ; il est vrai qu'à mesure que les différents peuples se constituent un patrimoine intellectuel, moral, religieux, ils résistent mieux à l'emprise des facteurs matériels, cependant ceux-ci restent à la base de toute évolution. Aujourd'hui où l'on parle tant de la nécessité, pour les nations de l'Orient, de garder leur individualité, où quelques esprits proclament même la supériorité des civilisations orientales, on oublie combien la vapeur, l'électricité, la banque, la concentration industrielle, modifie ces civilisations et leur impriment des caractères purement occidentaux, et cela malgré tout effort de résistance déterminé par des tendances idéalistes ou intellectualistes. L'individualité nationale est quelque chose d'infiniment précieux, elle est le garant de tout véri-

table progrès ; mais cette individualité ne doit pas se chercher dans un conservatisme rigoureux ni dans le maintien des formes extérieures ; l'avenir appartient aux peuples qui sauront concilier les acquisitions de la civilisation européenne, y compris l'esprit qui les inspire et toutes les conséquences intellectuelles et sociales qui en découlent, avec les trésors profonds de leur patrimoine national.

B. MICHEL

UN RÉFORMATEUR DE L'ISLAM

LE CHEIKH MOHAMED ABDOU
1849-1905

L'œuvre réalisée par le Cheikh Mohamed Abdou se caractérise par la réforme qu'il tenta d'introduire dans la religion musulmane et dont le but était de concilier la raison et la foi. Cette réforme fut l'objet de ses constantes préoccupations. Elle était comme le centre d'un cercle auquel convergeaient tous ses efforts.

En nous référant aux propres écrits du Maître, nous trouvons dans la revue *El Manar*, Vol. VIII, le programme qu'il s'était tracé lui-même :

«J'élevais surtout ma voix pour réaliser deux grandes tâches : la première consistait à libérer l'esprit des chaînes de l'imitation ; à comprendre la religion comme la comprenaient les premiers musulmans, avant que les dissensions n'eussent surgi entre eux ; à remonter à ses sources premières ; à la présenter comme une balance (un frein) que Dieu nous a donnée pour éviter les exagérations de la raison humaine et diminuer ses erreurs et pour nous permettre d'atteindre l'état que la Sagesse divine a assigné à l'humanité. En comprenant la religion de cette façon, celle-ci devient une amie sincère de la science, un stimulant pour approfondir les mystères de l'univers, un appel au respect des vérités bien établies ; elle rappelle ces vérités à notre con-

science chaque fois qu'il s'agit de régénérer notre morale ou d'améliorer notre conduite.

«En lançant cet appel, je m'éloignais tout aussi bien du parti qui voulait que seules les sciences religieuses fussent enseignées que de celui qui ne s'intéressait plus qu'aux sciences modernes ; et ces deux grands partis se partageaient toute la nation.

«Ma seconde tâche avait pour but de régénérer la langue arabe, tout aussi bien celle employée dans les documents officiels échangés entre les ministères et les grandes administrations, que celle employée par les journaux dans leurs articles et leurs traductions, ou par les simples particuliers dans leur correspondance privée ; car à cette époque il n'y avait que ces deux genres de style et tous les deux offensaient le bon goût et reniaient l'esprit arabe.

«Et je lançais aussi un appel en faveur d'une autre réforme que les gens ignoraient et dont ils ne semblaient même pas comprendre la portée ; cependant, cette réforme est à la base de la vie sociale et les Egyptiens ne sont tombés en décadence et n'ont été humiliés par les autres que parce qu'ils l'avaient négligée. Elle consiste à tracer une ligne de démarcation bien nette entre les droits qu'a le gouvernement sur le peuple, et c'est le droit à l'obéissance, et ceux qu'a le peuple vis-à-vis de son gouvernement, et c'est le droit à la justice. Je fus de ceux qui montrèrent au peuple égyptien quels étaient ses droits vis-à-vis de son gouvernement et ce peuple en avait perdu même la notion depuis plus de vingt siècles. Oui, nous avons prêché que le souverain, bien qu'on lui doive l'obéissance, n'est qu'un homme comme les autres, sujet aux erreurs, en proie à ses passions, et que la seule chose qui puisse éviter ces erreurs et mettre un frein à ces passions, ce sont les conseils que lui donne la nation en paroles et en actions».

Ce sont les études publiées par le journal *El Ahram*

en 1877 sous le titre *Les Sciences Dialectiques et les Sciences Modernes* qui marquent le début de la campagne de réforme déclenchée par le Cheikh Abdou.

A cette époque la diffusion de l'enseignement laïque dans la vallée du Nil se développait avec beaucoup de rapidité grâce aux missions scientifiques envoyées en Europe par le Khédivé Mohamed Aly.

Cet enseignement s'imposait à l'attention de tous les intellectuels de l'Égypte ; il préoccupait notamment les Azharistes dont l'esprit de tradition se pliait mal aux exigences de la culture moderne.

Je dois à l'obligeante courtoisie d'un ami le texte d'une Fatwa⁽¹⁾ extraite des Fatwas autographes de feu le Cheikh Mohamed El Imbabi, recteur alors de l'Université d'El Azhar et trouvée dans les archives de sa bibliothèque, en réponse à la question suivante qui lui fut posée :

«Je fais appel à votre compétence (Puisse Allah le Très Haut vous bénir) pour savoir s'il est permis aux Musulmans d'apprendre les sciences telles que la géométrie, l'arithmétique, la cosmographie, la physique, ainsi que la chimie et les autres sciences du même ordre».

Ainsi, il fallait la permission expresse du Chef spirituel de l'Islam pour apprendre les mathématiques et les sciences naturelles.

La question telle qu'elle fut posée au vénérable Cheikh reflète assez bien la mentalité azhariste pour qu'il y ait besoin d'en dire plus long. Nous nous dispensons de reproduire le texte de la Fatwa elle-même qui date de 1887.

Dès l'année 1871, le Cheikh Mohamed Abdou s'était déjà lié avec le Cheikh Said Gamal-ed-Din-el-Afghani. Celui-ci ne nourrissait pas à l'égard des sciences modernes les mêmes préventions que les Azharistes. Il donnait en son domicile

(1) Consultation en matière de droit canon.

des cours de logique, de philosophie et de géographie sans se préoccuper de savoir s'il avait besoin d'une Fatwa pour professer son enseignement. Le Cheikh Mohamed Abdou suivait ces cours avec d'autres étudiants d'El Azhar et des jeunes gens qui ne relevaient pas de cette Université.

Les contrastes entre le milieu azhariste et le nouvel enseignement de Said Gamal-ed-Din fit grande impression sur le futur réformateur et lui inspira les articles parus dans le journal *El Ahrām*, dans lesquels il soutint avec verve et dans un style ardent et vif quoique n'ayant pas atteint toute son ampleur la préexcellence des sciences modernes et conclut à «la nécessité de nous imposer, comme premier devoir de répandre ces connaissances dans notre pays».

Peu après, lorsqu'en 1880, il fut nommé directeur de la section arabe du *Journal Officiel*, il s'éleva avec véhémence, dans des écrits admirables contre certains usages auxquels on prête à tort un caractère religieux, comme par exemple les *zikrs*, genre de prières accompagnées de balancements et de battements de tambour et les réunions appelées communément *nadras*, tenues auprès de tombeaux des saints à des dates déterminées. Il se consacra à cette tâche difficile de préparer les esprits à une discipline scientifique, en renversant les obstacles de mille préjugés imputés à tort à la religion et qui n'entretenaient dans la vie sociale que superstitions et ignorance. Il fut ainsi dans le domaine de la religion un des représentants de cette Renaissance Egyptienne qui illustra le siècle du Khédivé Ismail.

Exilé cependant d'Egypte à la suite des événements d'Arabi Pacha, le Cheikh Mohamed Abdou se réfugia tout d'abord en Syrie puis vint à Paris où il y fit la rencontre du Cheikh Said Gamal-ed-Din-el-Afghani. Ils y fondèrent ensemble, en 1884, le journal *El Orwar El Woska*.

Le mouvement de réforme tenté par Gamal-ed-Din avec la collaboration de son disciple avait pour mobile d'affran-

chir les peuples musulmans de l'influence occidentale, matériellement et politiquement, et d'aviser aux moyens de leur assurer le bien-être et des institutions libres, basées sur un régime constitutionnel afin de les amener à former une confédération d'Etats Indépendants, sous l'égide d'un seul drapeau et d'un même Khalifat, formant ainsi une puissance susceptible de repousser toute invasion étrangère. Mais à ce propos, le directeur de la Revue *El Manar* dans la biographie qu'il consacra au Cheikh Mohamed Abdou, vol. VIII, révéla à ses lecteurs que d'après le propre aveu du Cheikh, celui-ci avait fait remarquer à Said Gamal-ed-Din, lors de leur séjour en Europe, qu'une telle politique appliquée aux pays musulmans serait infructueuse, car l'établissement d'un gouvernement réformateur ne saurait dépendre uniquement de la suppression des obstacles élevés par l'intrusion étrangère, et qu'il serait préférable par conséquent, «pour nous, de nous retirer en un lieu de la terre, encore inexploré et à l'abri des spéculations politiques et de tenter d'élever les enfants de ce pays selon notre propre système d'éducation. Si nous parvenons, à former seulement dix hommes qui, dévoués au service de la communauté, prêts à tous les sacrifices, faisant abstraction de toute idée de patrie et renonçant aux attaches de la famille et du sol natal, se lanceraient de par le monde musulman, animés du seul désir de la propagande, à la poursuite de l'idéal qu'ils porteraient en eux-mêmes celui de former des hommes de leur trempe, il ne serait pas difficile à chacun de ces dix hommes d'en former à leur tour dix autres et nous aurions en peu de temps à notre disposition cent hommes qui agiraient pour le bien de l'Islam, car les institutions ne valent que par les hommes qui les appliquent». Et à cela Gamal-ed-Din avait répondu : «Vous êtes décourageant, nous avons pris le parti de collaborer à une œuvre, il faut bien que nous poursuivions notre tâche jusqu'au bout, ou que nous nous retirions du combat».

Cette confession prouve que le Cheikh Abdou n'avait pas placé une grande confiance dans le succès d'une réforme politique, basée sur une agitation religieuse. Cette réforme qui avait tant exalté le Cheikh Saïd Gamal-ed-Din et à laquelle il avait voué toute son énergie par la formation, dans les pays musulmans, de sociétés secrètes, par la publication de son journal, et pour laquelle il avait fait tant de propagande par l'entremise de ses agents, était immanquablement vouée à la stérilité.

Les principes du Cheikh Mohamed Abdou sur la réforme religieuse eurent une toute autre répercussion.

L'idée de cette réforme lui fut suggérée tout d'abord par des considérations d'ordre local. Elle ne s'appliquait au début qu'à l'Égypte seulement. En se généralisant ensuite elle se développa et s'amplifia considérablement par la nécessité où se trouva le Cheikh d'étudier la condition des Musulmans dans les différentes parties du monde, les causes de leur décadence, l'ensemble de leurs croyances et les effets que ces croyances exerçaient sur leur vie. Par son esprit même et son éducation religieuse, le Cheikh apporta à cette étude une ampleur de conception tout à fait remarquable et qui embrassait à la fois tous les problèmes historiques religieux et sociaux. Pour en donner une idée voici quelques extraits de la réponse qu'il fit à Gabriel Hanotaux au sujet de ses deux articles sur l'Islam parus dans *Le Journal* de Paris (Mars 1900) ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Dans ces articles Hanotaux avait opposé l'Islam à la civilisation chrétienne: «Fils de l'Asie il avait parcouru rapidement le Nord de l'Afrique et ramassant dans ses bagages je ne sais quels débris de la civilisation byzantine, il s'était jeté sur l'Europe mais là, au bout de son prodigieux élan, il avait rencontré une autre civilisation également fille de l'Asie, héritière plus directe de Byzance, la civilisation aryenne et chrétienne, et il avait dû s'arrêter. Refoulé lentement sur l'Afrique..... c'est là, au plein cœur de sa domination que la France

«Si M. Hanotaux n'avait pas attaqué dans son étude les principes de la foi musulmane, nous n'aurions pas parlé de lui. Nous nous serions bornés à le lire, et, fidèle observateur des choses et des hommes nous en aurions tiré le meilleur profit pour nous, sans nous émouvoir. Mais ayant mis en cause notre religion, je veux pour un moment sortir de mon rôle de spectateur afin de la défendre. . . . Si à notre tour nous devons juger, d'après les actes, de la qualité des religions, nous dirons qu'il n'y a aucun lien entre la civilisation actuelle et le Christianisme. L'Évangile, que nous lisons et comprenons ordonne aux Chrétiens de se détacher des intérêts de ce monde et de mener une vie droite et simple, il leur ordonne de ne point rendre le mal pour le mal et condamne les riches, toujours ambitieux et prêts à nuire ; il dit à ce sujet qu'un

est venue le surprendre. . . . et à cette population islamique et sémitique, ce peuple aryen, chrétien et républicain, doit apporter maintenant le pain et le sel de la vie et de la civilisation. . . . Le monde musulman est organisé en confréries innombrables. . . . il en est de pacifiques. . . . mais il en est de plus redoutables, qui ont leur origine et leur raison d'être dans la lutte contre l'Infidèle et qui ont voué une haine absolue à la civilisation». . . . Le second article de Hanotaux était surtout consacré à la question religieuse. «La religion, disait-il, met l'homme en présence de Dieu, ou si vous voulez, la créature en présence du créateur. . . . L'homme a-t-il une volonté, un libre arbitre ? Dès l'origine de l'histoire, deux doctrines se sont partagés les esprits, l'une s'inclinant devant la grandeur divine et abîmant l'homme dans son incurable infirmité ; l'autre relevant l'homme et lui donnant des droits, par sa foi, sa volonté et ses œuvres, à la conquête de Dieu. La première de ces écoles a pour conséquence naturelle de pousser l'homme à l'abandon de soi-même et au découragement tandis que l'autre le jette dans la lutte, l'action. Le Bouddhisme est la plus grande école du renoncement, puisque l'homme et le monde s'absorbent dans le rêve divin ; la religion anthropomorphique des Grecs était celle de la vie et de l'action puisque l'homme, le héros pouvait par ses œuvres devenir Dieu.

Or sur les ruines du monde antique, à cinq siècles de distance

chameau passera plus facilement par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entrera dans le royaume du Ciel. Cette admirable doctrine est digne de l'envoyé divin qui l'a annoncée, et elle se résume en somme en ceci : se détacher du monde afin de gagner la vie éternelle.

«De tout ceci M. Hanotaux ne semble pas se douter et il ne prouve pas un instant qu'il sait rendre à César ce qui appartient à César. Rien de ce qui est dit dans l'Évangile, ne peut s'observer dans cette civilisation aryenne dont M. Hanotaux nous parle. Les faits nous démontrent que non. Cette civilisation s'est cependant unie au Christianisme.

«Actuellement notre civilisation tout entière repose sur le pouvoir, l'or, la gloriole, la vanité, l'hypocrisie ; elle a pour

deux religions ont apparu, l'une divine et l'autre humaine, qui représentent avec moins de rigueur cependant, les deux thèses opposées : la religion chrétienne, héritière plus directe de l'antiquité aryenne, et en rupture violente avec le sémitisme, dont pourtant elle était fille, tend à relever l'homme en le rapprochant de Dieu tandis que la religion mahométane, fille de l'Arabie et moins dégagée de l'influence sémitique, tend à abaisser l'homme en reculant Dieu au fond de l'infini.....

Les deux religions, ou mieux les deux civilisations sont donc en présence..... elles pourraient souvent se pénétrer l'une l'autre, mais elles ont au fond entre elles un dissentiment magistral sur la question de la puissance divine et de la liberté humaine».

Pour résoudre l'urgente question des rapports entre ces deux mondes en présence, Hanotaux proposait que l'on fasse des enquêtes auprès des Musulmans eux-mêmes, qui pourraient jeter des flots de lumière sur les points les plus obscurs, et, enfin, il préconisait le système du «protectorat» introduit en Tunisie et qui d'après lui avait le double avantage : «de capter la force entière de la machine tout en en conservant les rouages» et, grâce à l'établissement du pouvoir civil et de la pensée européenne, de détacher le pays de la Mecque, et du passé asiatique». C'est de cette façon que l'auteur envisageait pour l'avenir une entente possible avec les Musulmans. (N.D.L.R.)

représentant la livre sterling chez les uns, le napoléon chez les autres ; mais en tout cela l'Évangile n'apparaît pas.

«Jésus-Christ, en enseignant aux Chrétiens à rendre à César ce qui lui appartient, leur démontrait qu'ils devaient être animés de l'esprit de tolérance ; mais ils ont si bien profité de la leçon qu'ils ne supportent même plus, non seulement les lois, mais encore les croyances qui ne sont pas les leurs... Qu'était-ce que cette civilisation aryenne possédée par l'Europe lorsque les Musulmans y ont pénétré ?

«Entend-on par civilisation répandre le sang humain, déchaîner une guerre acharnée entre la religion et la science, entre la croyance en Dieu et la raison ? C'était précisément l'état de l'Europe à l'apparition de l'Islam.

«L'Islam apportait avec lui les arts et les sciences des Perses, des Égyptiens, des Romains, des Grecs et des Asiatiques, après les avoir purifiés de toutes les tares qui les entachaient.

«L'Islam rapportait toute cette civilisation morte, autrefois répandue sur l'Europe par le génie grec et par le génie romain, mais dégénérée déjà, pourrissant sur le fumier d'une décadence. L'Islam rapportait les traditions de l'humanité millénaire et, avec elles, les connaissances acquises par les savants, les philosophes et les poètes de l'antiquité.

«Je réponds aux généralités de M. Hanotaux par des observations générales. Les détails ne sont pas ignorés des Européens compétents, qui n'ont pas hésité depuis longtemps à proclamer cette vérité.

«La première flamme qui brilla dans l'obscur Occident vint du feu ardent allumé alors en Espagne et qui jetait ses lueurs jusque sur les pays voisins.

«Je suis dans l'embarras pour comprendre ce qu'entend dire M. Hanotaux quand il imagine que la civilisation aryenne a dû lutter pour triompher de la civilisation sémitique au moment où elle a envahi l'Europe. Je ne vois que des

mots ne s'appliquant nullement à la réalité. . . .

« . . . L'Occident aryen n'a-t-il pas reçu tout autant du sémite qu'aujourd'hui ce dernier peut lui demander ? . . .

« . . . Deux principes, qui occupent la première place dans la religion, ont servi de thème aux dissertations de M. Hanotaux. Ce sont : la prédestination, ou fatalisme, et l'unité divine. En s'occupant du premier, il a indiqué les deux principales doctrines qui, depuis longtemps, se sont divisées sur ce terrain, à savoir : que, pour l'une, l'homme est conduit par sa destinée, sa volonté étant impuissante à déterminer ses actes ; tandis que, pour l'autre, l'homme est une créature jouissant de son libre arbitre et par conséquent parfaitement responsable de ses actions.

« La première doctrine, nous dit-il, est une conception de nature inférieure, dégradant l'être humain et affaiblissant son pouvoir. Il la rattache à la doctrine bouddhique, qui aspire à l'anéantissement de la créature dans l'éternité.

« Tout au contraire, la seconde, rehaussant l'humanité, aspirant au développement intégral de ses forces, émanerait d'une conception supérieure. Il la rattache aux nombreuses sectes qui formaient la religion des anciens Grecs, religion anthropomorphique s'il en fut, puisqu'elle donnait à la divinité tous les attributs de la créature humaine.

« Pour M. Hanotaux, l'Islamisme et le Christianisme représenteraient ces deux doctrines opposées. La première serait une religion humaine fondée sur des idées sémitiques, elle dégraderait l'homme et le réduirait à un état voisin de l'animalité ; la seconde serait la religion divine, héritière des idées aryennes, elle tendrait à rapprocher l'homme de la perfection. La tendance différente de ces deux religions apparaît évidente à M. Hanotaux lorsqu'il veut considérer la base fondamentale de chacune d'elles. Pour le Chrétien, Dieu le père a engendré Dieu le fils. Jésus est à la fois homme et Dieu, car le Saint-Esprit a uni ces deux natures en engendrant une nature

mixte ; tandis que, pour le Musulman, aucune parenté ne rattache l'homme à son créateur. Son Dieu ne peut se manifester sous aucune forme humaine....

«...J'affirme à M. Hanotaux que l'Islamisme est la condamnation du fatalisme. Dans quarante-six versets du Koran, la prédestination est attaquée d'une façon formelle.

«Cependant le dogme du fatalisme se trouve dans la religion musulmane. Ceci demande une explication :

«Pour tout homme raisonnable, l'être humain est libre dans ses actes ; mais cette liberté est limitée par les lois que la Puissance divine a assignées à sa nature, à ses besoins, à ses instincts et à ses facultés. Tous nos phénomènes moraux sont gouvernés par ces lois, tout comme les phénomènes physiques. En ce sens, mais en ce sens seulement, les Musulmans entendent le fatalisme ou prédestination.

«L'exemple de notre Prophète ne peut que confirmer le texte du Koran. Ai-je besoin de dire qu'il était l'homme le plus actif, le plus persévérant, l'homme dont l'énergique volonté n'a jamais failli ? Ses successeurs immédiats, qui ont puisé à la source même les véritables dogmes de l'Islam, ceux qui sont venus après, ainsi que tous ces Musulmans qui se prosternaient devant la Toute-puissance divine, n'ont-ils pas donné le meilleur de leur individualité, leur temps, leurs peines, leur pensée, pour le développement de l'idée musulmane, et n'est-ce pas leur œuvre que M. Hanotaux essaie de détruire aujourd'hui ?

«L'Islam transformant de simples Bédouins nomades en une grande et forte nation, tirant de ces barbares un nouveau peuple civilisé, lui donnant le goût de la science, de l'art et de l'industrie ; l'Islam affranchissant la raison humaine, tolérant toutes les religions et les protégeant, répandant la lumière et la vérité partout où il pénètre, dotant le monde de trésors scientifiques, inoculant sa civilisation à l'Europe barbare, quelle œuvre sublime....

«...Ah, si les Musulmans pouvaient retourner aux vrais principes de leur croyance, s'ils voulaient rendre leurs devoirs à Dieu en même temps que cultiver leur sol, augmenter leurs richesses, se distinguer dans les sciences et les arts, s'ils voulaient se conformer dans leur conduite aux principes de l'égalité et de la justice, opposant à leurs ennemis les mêmes armes que ceux-ci emploient pour les combattre, M. Hanotaux verrait qu'ils ne sont ni aussi fous, ni aussi négligeables qu'il le pense....

«...L'Islam a appelé tous les hommes à adorer un Dieu unique, c'est le Dieu d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse et de Jésus. La raison d'être de l'Islam c'est que beaucoup de Chrétiens et de Juifs avaient dénaturé leur religion et y avaient introduit notamment le dogme de l'incarnation. Il les invita à retourner à leur dogme véritable. Bref, c'est contre l'idolâtrie, sous toutes ses formes et ses déguisements, qu'il a déclaré la lutte. Mieux armés que lui, plus nombreux, plus forts, les idolâtres, les Juifs et les Chrétiens, lui ont livré des assauts formidables. Mais avec l'Islam, la vérité est apparue comme un astre brillant. Ses rayons ont pénétré dans les coins les plus obscurs du cerveau humain. De toutes les nations, de tous les pays, les hommes convaincus accouraient en groupes, pour embrasser sa doctrine. Débarrassés des superstitions obscurcissant leur intelligence, délivrés du joug de leurs chefs et de leurs églises, retrouvant leur indépendance intellectuelle, ils ont travaillé à l'émancipation de leurs frères, ils ont puisé aux sources éternelles de la Vérité. Un magnifique essor a porté les hommes à savoir, à observer, à expérimenter. Héritiers de la civilisation grecque et romaine, ils ont enrichi ce précieux patrimoine par le fruit de plusieurs siècles de labeur, couronné par d'importantes découvertes.

«Voilà ce qu'a produit l'Islamisme.

«Deux siècles ont suffi aux Musulmans pour apprendre

toutes les branches du savoir humain, pour corriger les «systèmes» grecs en astronomie, poser de nouvelles règles en mathématiques, élever des observatoires partout où ils allaient, ajouter des connaissances nouvelles à la physique, à la chimie, à la médecine, etc.

«Les savants orientalistes d'Europe le savent; il y a longtemps qu'ils ont rendu justice à l'Islam. L'un d'eux n'a-t-il pas dit : «Aussitôt après la mort de leur Prophète, les Musulmans ont commencé à cultiver les sciences, alors que le Christianisme après seize siècles n'avait pas produit encore un astronome».

«M. Hanotaux s'imagine que l'Islam a rompu tout lien entre Dieu et la créature humaine. Mais cela n'est pas vrai du tout. Jamais une religion n'a mieux uni l'homme à son créateur, et à tel point que l'Islam n'admet l'intervention d'aucun intermédiaire entre Dieu et les hommes. L'homme peut s'élever jusqu'à Dieu, il peut se perfectionner et se développer à son aise; mais il ne deviendra pas Dieu pour cela.....

«...Nos Musulmans d'aujourd'hui, je l'avoue ne sont pas des Musulmans. Ils sont aussi superstitieux et aussi idolâtres que possible. Je ne veux pas indiquer les causes de cette transformation. Les Musulmans d'aujourd'hui qui par faiblesse ont imité les autres et n'ont pas su se préserver de la contagion, n'ont que ce qu'ils méritent. .»

C'est donc à l'Islam primitif que le Cheikh Abdou voulait ramener les Musulmans. Il souhaitait leur voir une confiance absolue dans les fondements mêmes de leur religion, et par une purification de leur croyance, il désirait bannir pour eux toute possibilité d'errements. Car une fois que les croyances sont libérées de tous les préjugés qui s'y sont greffés, les actions humaines s'assainissent, sont moins sujettes aux désordres et aux troubles, les conditions sociales s'améliorent, et les consciences s'éclairent de plus de vérité. C'est

là, disait le Cheikh, la seule voie à suivre pour quiconque veut réformer la société musulmane.

Car vouloir la réformer par la morale ou par quelque autre principe de sagesse dénué de l'inspiration religieuse, mettrait le réformateur dans l'obligation de construire un nouvel édifice dont tous les matériaux lui feraient défaut et pour lequel il ne trouverait pas d'ouvriers.

«Mais puisque la religion existante garantit l'adoucissement des mœurs et la pratique des vertus, qu'elle assure le bonheur à ceux qui le recherchent par des voies accessibles, puisque ses partisans ont mis en elle leur confiance, et qu'elle est là à leur portée, le fait de les guider et de les ramener à ses premiers principes, constitue une tâche moins difficile que celle de leur offrir une autre croyance dont ils ne possèdent aucune notion. A quoi bon tenter de la remplacer ? »

On voit par là que le Cheikh était convaincu que les Musulmans avaient introduit dans leurs dogmes religieux des éléments étrangers et qu'ils comprenaient mal leurs prescriptions religieuses.

Son appel à la réforme comportait donc la nécessité de purifier la croyance et d'entendre les prescriptions religieuses telles qu'elles doivent être entendues.

Pour ces fins, il s'était livré à l'étude et à l'enseignement de la science dite *El Tawhid* (la théodicée ou l'étude de l'unité de Dieu) dont il s'inspira dans divers ouvrages. Pour les mêmes fins aussi il traita de l'exégèse du Koran dans des cours publics et dans la publication de commentaires.

Il estimait que les meilleures dispositions à prendre pour orienter les Musulmans vers un haut idéal seraient de restituer aux règles et aux principes de la religion leur pureté première.

Voici à ce propos, ce que nous relevons dans son livre *Le rôle respectif de l'Islam et du Christianisme dans la Science*

et la Civilisation.

«La religion est partout la religion de Dieu. Elle est une pour toutes les postérités : pour les ascendants comme pour les descendants. Seules se transforment ses formes extérieures. Quant à son esprit, quant à sa vérité dite et redite par les prophètes et les apôtres, ils demeurent immuables et se résument dans cette formule première et dogmatique : croyance en un Dieu unique, dévotion fervente à Son Etre Suprême ; coopération de tous les fidèles pour faire le bien et pour éviter le mal.»

La pensée du Cheikh Mohamed Abdou dans son appel à la réforme est dominée par trois points de vue que nous allons traiter dans l'ordre suivant :

a) *Affranchir l'esprit musulman du joug de l'imitation.*

Dans son ouvrage ci-haut cité, le Cheikh écrit :

«Le premier fondement sur lequel repose l'Islam est la critique rationnelle. Dans l'Islam cette critique a pour apôtre la vraie foi.

«Les Musulmans sont tellement imbus de ce principe que quelques Sunnites sont allés jusqu'à opiner que celui-là est sauvé qui ayant déployé dans sa vie tous ses efforts pour atteindre à la vérité et n'y étant pas parvenu, meurt en chercheur que le doute n'a pas déçu».

Donnant plus de clarté et d'ampleur à ce point de vue, il dit ailleurs, dans son commentaire des Versets de la Sûrate *Wal Asri*, «que la foi n'est pas ce qu'on appelle couramment la croyance ; ce n'est pas croire que de croire passivement et sans le contrôle de la raison et de la conscience auxquelles doit être assujettie toute croyance, fut-elle de pure tradition. Avoir la foi, c'est croire sciemment avec une conscience sans trouble et une volontaire et complète soumission aux dogmes de sa croyance.

«Sinon, que peut être la qualité de cette foi que les

hommes se transmettent par la tradition sans saisir son esprit et sa portée, se contentant de prononcer les paroles saintes et de prendre la défense de leur religion avec une sorte d'enthousiasme et de ferveur sans action ?

«Ainsi en est-il pour toutes les autres fois, qu'elles soient celles du Juif ou du Chrétien.

«Une semblable croyance ne peut certes être agréable au Seigneur».

Le Cheikh Mohamed Abdou conclut donc qu'il n'y a point de salut possible en dehors d'une foi basée sur la raison pure et la conviction, établie et consolidée par des preuves à l'appui. Cette conviction ne saurait se former sans un esprit critique, librement exercé dans tous les domaines, jusqu'à ce qu'il atteigne le but qu'il recherchait. C'est ainsi que Dieu l'a prescrit dans son Livre, dont les commandements s'adressent à la fois à la pensée, à la raison et à la science sans restrictions ni réserves.

b) *Considérer la religion comme une alliée de la raison et comme une protectrice et une amie de la science.*

Le Cheikh estime que la fonction de la religion diffère de celle de la science ; qu'il n'y a donc, par suite de cette différence même, aucun motif de choc entre elles et qu'elles sont toutes les deux également indispensables à l'humanité.

En expliquant, dans son traité qu'il a consacré à la science dite *Tawhid* (Théodicée), en quoi consistait la mission des prophètes, envisagée comme un des besoins de l'humanité il dit «qu'elle consiste en un besoin spirituel et qu'elle est purifiée de toute passion et de tout égarement par la ferme volonté de donner à l'âme en ce monde et en l'autre le bonheur qu'elle recherche obstinément».

Quant au choix des moyens qui nous permettent d'acquérir l'habileté nécessaire pour nous approprier les richesses de ce monde, quant à l'orgueil des esprits passionnés qui pro-

fitent du concours de la science pour devenir maîtres des biens de la terre, cela n'a de rapport avec les missions prophétiques qu'en tant qu'elles apportent aux destinées humaines des leçons de sagesse et de vertu... Mais ce dont on ne peut douter, ce qui est bien établi, c'est que la raison abandonnée à elle-même, sans aucun guide spirituel ne peut conduire les nations à la paix, tout comme les animaux qui ne peuvent percevoir par la vue seule les êtres qui tombent sous leur sens et sont aussi contraints de faire usage de leur ouïe... La religion est pour l'homme un sens qui lui permet de déterminer en général quels sont, entre tous les moyens qui conduisent au bonheur ceux qui seraient propices ou contraires à la raison».

Par la distinction que le Cheikh a eu soin d'établir entre le but de la religion et celui de la science, il a éliminé entre eux toute cause d'antagonisme sans toutefois diminuer la valeur de l'une ou de l'autre.

Il ne s'est pas contenté de marquer seulement cette distinction. Il a délimité aussi les bienfaits de la science et le rôle qu'elle doit jouer dans la destinée de l'homme. Dans ce même traité sur le *Tawhid*, il lui accorde la première place au détriment des pratiques superstitieuses : «En tout cas, dit-il, on ne peut admettre que la religion s'élève comme une barrière entre l'âme et les facultés intelligentes qui peuvent l'amener à la connaissance des vérités dans la limite assignée à leur pouvoir spéculatif. La religion doit être un facteur qui enrichit le patrimoine intellectuel tout en respectant le pouvoir divin».

Le troisième point des principes du grand réformateur joue un rôle plus capital et a une plus grande portée car il se rattache aux fondements sacrés de la religion et à la manière de les concevoir ; car aussi, sur ce point, la doctrine et les tendances du Cheikh concernant la réforme religieuse y sont exposées avec plus d'évidence et de relief qu'ailleurs.

c) *Accepter la religion telle que l'entendaient les premiers Musulmans avant la scission et remonter aux sources dans lesquelles elle puisa ses enseignements.*

La religion musulmane, si l'on s'en tient à la définition qu'en a donnée le Cheikh dans son traité sur le *Tawhid* est la religion apportée par Mohamed, notre Prophète, (béni soit-il) retenue par ses compagnons et leurs contemporains et pratiquée par ceux-là pendant un certain laps de temps sans que s'y soient introduits des divergences, des interprétations erronées et des schismes.

Le Cheikh estime par là que l'Islam est constitué par les lois du Prophète en leur simplicité première et dont l'origine ne saurait être mise en doute. Il étend cette même considération à toutes les autres religions. Dans son livre : *L'Islam et la Chrétienté dans leurs rapports avec la Civilisation et la Science* il dit : «Pour pouvoir porter un jugement favorable ou défavorable sur une religion, quelque soit la thèse qu'on avance, il faut étudier cette religion à son époque primitive quand elle possédait encore toute sa pureté et qu'elle n'était pas divisée par des schismes... Si l'on veut faire prévaloir à l'appui de l'un quelconque de ses principes un texte ou un fait attribué aux adeptes de cette religion, on doit s'en tenir à priori aux affirmations et aux actes des adeptes les plus proches de la période où cette religion s'est formée et où ses premiers initiés reçurent directement les enseignements de son fondateur lui-même».

Or les sources pures de la religion musulmane sont les textes rapportés à l'unanimité et qui ne laissent aucun doute sur leur authenticité, c'est à dire le Livre Saint et une partie de la Sunnah (tradition du Prophète) selon la définition du Cheikh Abdou dans son traité *El Tawhid*. Et comme nous ne possédons de la Sunnah que fort peu de textes définitifs le Cheikh Abdou déclare dans son commentaire des versets de la surate *El-Fatiha* que le Koran doit être considéré

comme le point de départ d'où doivent découler toutes les doctrines religieuses de l'Islam.

Le Cheikh apporta aux derniers jours de sa vie un zèle si fervent et un soin si jaloux à commenter le Koran, qu'il y dépensa presque toute l'énergie qu'il se proposait de consacrer à la réforme religieuse. Ce qu'il faut admirer dans son exégèse koranique, c'est la sûreté de sa méthode d'investigation et sa subtile interprétation des versets : méthode et interprétation inspirées des conceptions les plus modernes et appropriées aux besoins de l'époque.

Dans tous ses ouvrages le Cheikh a largement mis à contribution les nouvelles méthodes de recherche et de dialectique. L'explication qu'il a donnée par exemple de la Sourate *El Maoun* synthétise bien son esprit. «S'engager à donner le pain aux pauvres c'est inviter les hommes à faire la charité. Celui qui n'engage pas autrui à donner le pain au pauvre vaut bien celui qui ne donne pas son argent au misérable ; le pauvre n'est pas celui qui vous demande avec insistance et qui peut gagner son pain quotidien ; celui-là est l'imposeur dont il est permis de se détourner et qu'on peut punir en le privant de ce qu'il demande ; mais le Livre Saint ne nous a prescrit ce commandement que pour nous prévenir qu'au cas où nous ne pouvons secourir le pauvre qui se trouve réellement dans le besoin et à qui nous ne pouvons faire la charité, nous devons engager les autres à lui venir en aide..... C'est un ordre formel dicté aux vrais croyants, de secourir les pauvres, même en sollicitant l'assistance de ceux qui sont en mesure de leur venir en aide. N'est-ce pas là le beau rôle joué par les sociétés de bienfaisance, conformément au principe consacré par le Livre Saint?»

Tels sont les principes du Cheikh Mohamed Abdou sur la réforme religieuse. Il leur avait voué une pieuse ferveur et les soutint avec ardeur et compétence malgré les dures épreuves qu'il dut subir en suivant cette voie.

Son œuvre est un noble appel par son idéalisme et par les sacrifices qu'il s'était imposés afin d'assurer le triomphe de ses principes.

CHEIKH MOUSTAFA ABDEL RAZEK

(Traduit de l'arabe par la Rédaction des «Messages d'Orient»)

L'ISLAM S'EST RÉPANDU AVEC UNE RAPIDITÉ SANS PAREILLE DANS L'HISTOIRE

La victoire de l'islam sur les diverses idolâtries qui existaient en Arabie, son triomphe sur les vices et les crimes qui y régnaient, la façon avec laquelle il ramena ses habitants sur le bon chemin, démontrèrent à ceux qui lisaient les Livres Saints antérieurement révélés qu'il réalisait la promesse faite par Dieu à Ses prophètes Abraham et Ismaël ; qu'il représentait la nouvelle religion annoncée par tous les prophètes qui leur avaient succédé. Les gens justes parmi ces lecteurs ne trouvèrent plus moyen de lui rester hostiles ; ils embrassèrent l'islam avec joie, en renonçant même à la situation privilégiée qu'ils occupaient parmi les leurs, pour vivre dans les épreuves. Ces conversions jetèrent le doute dans le cœur de leurs anciens disciples et obligea ceux-ci à étudier de près la nouvelle religion ; ils y trouvèrent de la douceur, de la bienveillance, le souci du bien général, la tendance aux réalisations pratiques ; et non pas un dogme dont s'effarouche la raison, qui est le soutien de la vraie foi, ni un culte dont l'exercice affaiblit la nature humaine, qui est le véritable juge de ce qui est utile aux hommes et conforme à leur intérêt. Ils virent que l'islam élève l'âme par le sentiment du Divin au point de l'emporter presque au-delà de ce bas monde, et la mener dans le royaume des cieux.

qu'il l'appelle à vivifier ce sentiment par les cinq prières journalières ; et qu'en même temps il n'interdit pas aux hommes de jouir des biens terrestres, qu'il n'impose ni la mortification du corps, ni l'ascétisme dont l'exercice accable l'homme. Que cette religion annonce que Dieu sera content et récompensera également l'homme qui sacrifie à toutes les exigences de la vie matérielle, s'il le fait dans de bonnes intentions et avec une conscience pure ; et même s'il se laisse entraîner par la passion ou s'il succombe à un mauvais sentiment, le pardon de Dieu attend celui qui revient à Lui et se repent sincèrement. En lisant le Koran, la simplicité de cette religion les frappa ; ils contemplèrent la vie des gens pieux qui la leur apportaient, et la différence leur apparut entre les choses impossibles à comprendre et celles que l'on saisit avec un simple coup d'œil ; ils allèrent donc vers elle allégés du poids qui les oppressait ⁽¹⁾.

Les peuples étaient à la recherche d'une religion s'accordant avec la raison et elle leur arrivait ; ils aspiraient après la justice dans la foi et elle se réalisait. Qu'est-ce qui pouvait, dans ces conditions, les retenir de lutter d'empressement pour embrasser cette religion et d'accourir vers la réalisation de leurs désirs ? Les peuples gémissaient sous les privilèges de toutes sortes qui élevaient, sans raison, certaines classes au-dessus des autres, et devant lesquels les intérêts du peuple n'étaient d'aucun poids aussitôt que ces intérêts s'opposaient aux passions des dirigeants ; et voici qu'apparaissait une religion qui délimitait les droits de chacun, qui établissait l'égalité entre toutes les classes en prescrivant le respect des personnes, des convictions, de l'honneur et des biens ; qui rendait possible un fait comme celui que nous

⁽¹⁾ C'est-à-dire l'opposition entre les mystères des autres religions, difficiles à saisir ; et les vérités rationnelles prêchées par l'Islam qui sont accessibles à tous.

rapporte l'histoire : Une pauvre femme non musulmane refusa à un prince puissant, maître absolu d'un grand pays, de lui vendre sa maisonnette pour n'importe quel prix ; or ce prince ne désirait même pas cette maisonnette pour son propre usage, mais pour élargir une mosquée ; et lorsqu'il voulut s'en emparer de force tout en donnant à la femme le double du prix qu'il lui avait proposé, celle-ci adressa une plainte au khalife lequel ordonna de lui rendre la maison et infligea un blâme au prince. Une religion dont la justice permettait aux Juifs de citer devant les tribunaux même les personnages les plus puissants, comme cela arriva à Aly ben Abi Taleb (1), et nous savons quel important personnage c'était ; malgré cela un Juif l'obligea à se tenir debout devant le cadî afin que celui-ci se prononçât entre eux deux. Voilà ce qui fit aimer l'Islam même par ceux qui lui avaient été hostiles, et changea leurs sentiments au point d'en faire des apôtres et des saints de la nouvelle religion.

L'esprit de l'Islam régna de tout temps sur les Musulmans ; il était dans leur nature de témoigner de la sympathie à leurs voisins non musulmans, de ne pas nourrir dans leur cœur de l'animosité contre ceux qui différaient d'opinion avec eux, tant que ceux-ci n'essayaient pas de les opprimer. C'est de leurs agresseurs qu'ils apprirent la haine et celle-ci n'était pour eux qu'un sentiment passager, vite apaisé ; lorsque les causes du trouble disparaissaient, les sentiments de bienveillance et d'affabilité auxquels ils étaient habitués renaissaient dans leur cœur. Malgré le large accueil fait aux étrangers, et même malgré la négligence des Musulmans envers leur propre religion, l'abandon dans lequel ils la laissèrent à certains moments, les efforts que déployèrent beaucoup d'entre eux à la saper (sachant ou ne sachant pas ce qu'ils faisaient), la propagation de l'Islam ne connut pas de limites, surtout en

(1) Quatrième khalife, gendre du Prophète.

Chine et en Afrique. Il ne se passa pas beaucoup de temps qu'on vit des foules nombreuses, appartenant aux différentes religions, adopter ses dogmes en toute connaissance de cause et sans qu'il y eut une épée derrière lui ni un prédicateur le précédant ; mais simplement parce qu'ils avaient réfléchi un peu sur les préceptes qu'il contenait.

Par là nous voyons que la rapidité avec laquelle s'est répandue la religion musulmane, et l'empressement que mirent les gens de toutes les religions à se convertir à elle, sont dûs à la clarté de ses dogmes, à la facilité de ses préceptes et à l'équité de ses lois. Car si d'une façon générale la nature humaine exige une religion, elle demande à cette religion ce qui est le plus conforme à ses intérêts, le plus près de son cœur et de ses sentiments, ce qui lui donne le plus de sécurité dans ce monde et dans l'autre. Une religion qui remplit ces conditions se fraie un chemin jusqu'aux cœurs, et pénètre les esprits, sans avoir besoin de recourir à des propagandistes qui dépensent beaucoup d'argent et de temps, qui multiplient les artifices et tendent les embûches afin de capter les âmes. Tel était le cas de l'Islam dans sa simplicité première et dans la pureté dans laquelle Dieu l'avait fait naître ; et dans beaucoup de contrées il n'a cessé de se maintenir dans cette pureté jusqu'à ce jour.

Celui qui ne comprend pas ce que nous venons de dire, ou qui ne veut pas le comprendre, répondra que l'Islam ne s'est répandu dans le monde avec cette rapidité que par la violence, que les Musulmans ont conquis bon nombre de pays le Koran dans une main et l'épée dans l'autre ; qu'ils présentaient le Koran aux vaincus et si ceux-ci ne voulaient pas l'accepter l'épée avait vite fait de les retrancher du nombre des vivants. «Par ta gloire (ô Dieu) ceci est une grande calomnie» (Kor. ch. 24 v. 15). Ce que nous avons dit de la manière dont les Musulmans traitaient les gens qui acceptaient leur domination est confirmé par l'unanimité des renseignements histo-

riques, de sorte qu'il ne peut y avoir de doute dans l'ensemble, bien qu'il y ait quelques divergences quant aux détails. Les Musulmans ne tirèrent leurs épées que pour se défendre contre leurs ennemis et repousser les agressions ; plus tard, les conquêtes devinrent une nécessité politique ; et les liens que ces conquêtes créèrent entre les Musulmans et les autres peuples se bornaient à des relations de voisinage et de protection. Par ce voisinage se répandit la connaissance de l'Islam, mais c'est le besoin qu'éprouvaient les hommes de réformer leur morale et leur conduite qui les incita à l'embrasser. (1)

On dit que l'épée a été un moyen de propagande ; mais nous savons que, bien avant l'Islam, les épées avaient tranché un grand nombre de têtes pour amener les conversions ; que, là où elles se heurtaient à des refus, elles menaçèrent de détruire des peuples entiers, et de les effacer de la surface de la terre ; les propagateurs avaient des armées nombreuses, des armes abondantes et leur force était à son apogée. Ce mouvement commença trois siècles avant l'Islam et se prolongea, dans toute sa violence, sept siècles après son apparition et peut-être même plus. Or, dans ces dix siècles entiers, la violence n'apporta pas aux différentes religions de l'humanité ce que l'Islam gagna en moins d'un siècle ; et l'épée n'agissait pas seule mais elle n'avancait pas d'un pas sans avoir derrière elle

(1) L'auteur veut dire par là que certains souverains musulmans entreprirent des campagnes poussés par un désir de conquête, mais ce désir leur était venu à la suite de considérations politiques et n'était pas du tout un fruit du sentiment religieux.

L'opinion que l'Islam se propagea de façon pacifique et que son expansion est due surtout aux qualités morales de son enseignement est partagée par beaucoup d'historiens musulmans ; c'est également l'opinion d'un des plus grands orientalistes anglais, qui a étudié tout spécialement la propagation de l'Islam. T.W. Arnold : *The Preaching of Islam*, chap 1^{er}, voir aussi introd. p. LXXX.

des prédicateurs qui racontaient ce qu'ils voulaient sous sa protection ; et à cela s'ajoutait le zèle qui débordait les cœurs, l'éloquence qui s'épanchait sur les langues, l'argent qui circonvenait la volonté des faibles. Certes dans ceci il y a un signe évident pour ceux qui ont la vraie foi.

Combien est grande la sagesse de Dieu qui se manifesta par l'Islam. Il fut un fleuve de vie surgissant dans les déserts de l'Arabie, dans le pays le plus éloigné de la civilisation ; ce fleuve déborda, il se répandit sur ces déserts et unit les espaces qu'il avait recouvert de ses flots, il les vivifia d'une vie nationale et religieuse ; il finit par submerger les pays dont la gloire montait jusqu'aux cieux et dont les sciences et les arts s'étaient élevés au-dessus de l'humanité tout entière ; en poursuivant leur courant, ses flots ébranlèrent les rocs qui emprisonnaient les esprits, ils les brisèrent et en firent sortir le secret de la vie. On dit que l'Islam était animé d'un esprit de combat, nous répondrons : la loi de Dieu veut que dans ce monde la lutte ne cesse jamais entre la vérité et l'erreur, entre la bonne voie et l'égarément, jusqu'à ce que Dieu prononce son jugement entre eux. Lorsque Dieu envoie sa rosée sur une terre stérile, pour la vivifier, l'abreuver et augmenter sa fertilité, est-ce que la valeur de cette eau est diminuée par le fait d'avoir franchi une digue ou détruit une maison qu'elle a rencontrée sur son chemin ⁽¹⁾ ?

L'Islam répandit ses rayons sur les pays dans lesquels pénétrèrent ses adeptes et, pour trouver le chemin qui menait vers lui, les habitants de ces pays n'avaient qu'à entendre la parole de Dieu et la comprendre. A certaines époques les Musulmans étaient occupés par des querelles intestines, à d'autres ils s'éloignaient du chemin de la religion, alors celle-ci se trouva comme le chef abandonné par ses troupes et qui

(1) Justification plutôt faible de certaines violences commises par les Musulmans, et que l'auteur ne peut nier.

a failli reculer. «Mais Dieu mène son œuvre à bonne fin». (Kor. ch. 65. v. 3) Un peuple d'origine tartare, conduit par Genguis Khan, fondit sur les pays musulmans qu'il ravagea ; car c'étaient des idolâtres venus uniquement pour vaincre, piller et dévaster ; mais il se passa peu de temps et ses descendants adoptèrent l'Islam pour religion, et le portèrent à leur peuple. Il leur arriva ce qui était arrivé à d'autres peuples avant eux ; ils étaient venus faire le malheur des Musulmans et ils leur apportèrent le bonheur.

L'Occident entreprit contre l'Orient une campagne ⁽¹⁾ et il n'y eut pas un roi, ni un peuple, qui n'y participât ; les luttes entre Occidentaux et Orientaux durèrent plus de deux cents ans ; les Occidentaux déployèrent en faveur de la religion un zèle et un dévouement comme jamais ils ne l'avaient fait auparavant, ils réunirent autant d'armées et de munitions que leurs forces le leur permettaient, ils partirent pour les pays musulmans et l'esprit religieux les animait ; ils conquièrent un grand nombre d'états musulmans. Et cependant ces guerres dévastatrices finirent par leur retraite. Pourquoi étaient-ils venus et avec quels résultats s'en retournèrent-ils ?

Les chefs religieux de l'Occident avaient réussi à exciter leurs peuples, leur but était d'anéantir ceux des habitants de l'Orient dont ils voulaient la perte, ou d'étendre leur pouvoir sur les États musulmans qu'ils croyaient avoir le droit de dominer. Les rois et les princes, les riches et les nobles, vinrent en foules nombreuses et les gens des classes inférieures qui étaient sous leurs ordres se comptaient par millions. Or beaucoup de ces derniers se fixèrent dans les pays musulmans ; il y eut des trêves, et pendant ces trêves le feu de la colère s'apaisa ; les esprits revinrent au calme, observant l'état de ceux qui les entouraient, écoutant leurs opinions, s'imprégnant de ce qu'ils voyaient et entendaient. Et il

(1) Les Croisades.

devint clair pour les Occidentaux que les exagérations par lesquelles on avait excité leurs esprits et soulevé leur indignation ne soutenaient pas l'examen de la vérité. Plus tard ils trouvèrent que cette religion alliait la liberté, la justice, la science et l'art à une foi parfaite ; ils reconnurent que la liberté de penser et l'essor de la science étaient les auxiliaires de la foi et non pas ses adversaires. Plus tard encore ils recueillirent dans le domaine des lettres et des arts musulmans les fruits que Dieu leur permit de cueillir et les rapportèrent chez eux, heureux des conquêtes morales que ces luttes leur avaient rapportées. A cela s'ajouta ce que les voyageurs des différentes contrées, venus en Andalousie, acquirent par la fréquentation des philosophes et des lettrés de ce pays ; ces voyageurs retournèrent chez eux pour faire goûter à leur peuple les douceurs qu'ils avaient acquises. Depuis ce temps, les idées s'échangèrent, le désir de s'instruire augmenta chez les Occidentaux, le souci de briser les chaînes de la tradition s'éveilla en eux, ils résolurent de limiter le pouvoir des chefs spirituels et de les arrêter chaque fois qu'ils dépassaient les commandements de la religion ou qu'ils en corrompaient le sens. Et il se passa peu de temps depuis ce moment qu'apparut parmi eux une école ⁽¹⁾ demandant la réforme de la religion et son retour à sa simplicité primitive ; cette école arriva dans sa réforme à un point qui ne s'éloigne que peu de l'Islam ; et mêmes certaines sectes, qui en sont issues, sont parvenues à une croyance qui concorde avec celle de l'Islam, sauf en ce qui concerne la reconnaissance de la mission de Mohammed ; ce qu'elles professent ne diffère de l'Islam que par le nom, et les rites, mais non pas par l'esprit.

Puis les peuples de l'Europe se mirent à se libérer de leurs chaînes, et à améliorer leur sort, jusqu'à ce qu'ils orga-

(1) C'est-à-dire le Protestantisme qui est, d'après le Cheikh Abdou, très voisin de l'Islam.

nisèrent leur vie d'une façon analogue aux préceptes de l'Islam; sans se rendre compte cependant de qui était leur vrai guide qui les avait mis sur la bonne voie. Ainsi furent établis les principes de la civilisation moderne dont s'enorgueillissent les générations nouvelles lorsqu'elles se comparent à celles qui ont disparu. Cette influence de l'Islam est comparable à l'ondée qui tombe sur une terre féconde: celle-ci tressaille, se charge de parfums et se couvre de plantes de toutes les belles espèces. Des peuples étaient venus pour détruire, au lieu de cela ils s'intruisirent et ils retournèrent chez eux pour faire partager aux leurs ce qu'ils venaient d'apprendre; les chefs pensèrent qu'ils pourraient, en excitant leur peuple, assouvir leur haine contre l'Islam et raffermir les bases de leur propre puissance; mais leur vrai état apparut et leur puissance s'effondra. Ce que nous venons de dire sur le rôle de l'Islam, et que connaissent tous ceux qui ont réfléchi sur cette question, est admis par beaucoup d'esprits cultivés en Occident; ceux-ci lui rendent justice et reconnaissent qu'il a été le plus grand parmi les maîtres qui les ont amenés à leur état actuel. «Le résultat final de toute chose est entre les mains de Dieu» (Kor. ch. 22, v. 42).

CHEIKH MOHAMED ABDOU

(Rissalat-al-Tawhid)

(Traduit par B. Michel et le Cheikh Mustafa Abdel Razek)

L'ISLAM ET LES PRINCIPES DU GOUVERNEMENT

LIVRE II.

CHAPITRE III

Mission et non gouvernement, Religion et non état.

Mohammad était un prophète et non pas un roi. — L'autorité prophétique et l'autorité d'un roi. — La pureté et la perfection des prophètes. — Celles qui caractérisent Mohammad. — Ce que l'on entend par royauté et par gouvernement. — Le Ko-ran rejette l'affirmation d'après laquelle le Prophète était roi. — La tradition prophétique la rejette aussi. — La nature même de la religion musulmane est contraire à cette affirmation. — Interprétation de quelques aspects de l'Islam dans leurs analogies avec la constitution d'un état. — Conclusions.

1.— Ceux qui ont voulu soutenir que le Prophète tout en étant chargé d'une mission d'ordre religieux, aurait cherché à fonder un état politique, sont tombés dans des contradictions sans nombre et n'ont jamais été capables de venir à bout d'une tâche aussi épineuse et ardue.

Il ne nous reste donc qu'une seule voie à suivre. J'espère que vous pourrez vous y engager sans crainte des obstacles ou des dangers, et sans vous y égarer. Cette voie vous conduit à une évidence : Mohammad ne fut que prophète. Il vint sur terre dans le seul but de propager la religion. Il ne chercha

pas à fonder un royaume, ni à former un état, soit dans le sens politique de ce mot, soit sous une forme déguisée, car il n'était ni roi, ni fondateur de royaume, mais simplement prophète.

Ces reflexions ne seront peut-être pas agréables à l'oreille d'un Musulman; elles sont néanmoins le résultat d'études approfondies et complètes de la question.

2.— Avant d'entrer en matière, nous croyons utile de mettre le lecteur en garde contre une erreur dans laquelle il pourrait aisément tomber. Il est à noter que la nature même d'une mission prophétique implique un prestige qui confère un certain pouvoir à celui qui en est investi. Mais ce pouvoir n'a aucune corrélation avec celui que détiennent les rois, ni avec l'emprise qu'ils exercent sur leurs sujets. Il est donc essentiel que nous ne confondions point la nature de ces deux pouvoirs et que nous tenions compte qu'ils sont nettement distincts et que même ils s'opposent presque l'un à l'autre.

On sait que l'influence de Moïse et de Jésus sur leur peuple ne présentait pas le caractère d'une autorité royale. Il en fut de même pour tous les Envoyés.

3.— Une réelle mission religieuse exige de celui qui en est investi une certaine pureté physique. Il importe que sa constitution soit sans défaut, que ses perceptions soient développées et sûres, qu'aucune tare ne dépare sa personne. Il doit posséder — parce qu'il est le chef — un certain rayonnement qui en impose à ses fidèles, leur inspire du respect et cette sympathie qui incite à la dévotion et à l'amour. Il doit pour toutes ces raisons et parce qu'il est en rapport avec le Très-Haut, porter le sceau d'une perfection spirituelle.

La mission prophétique confère au Prophète dans ses relations avec son entourage une position sociale tout à fait spéciale. On rapporte à ce sujet ce *hadiss*: ⁽¹⁾ «Dieu n'octroie

⁽¹⁾ Tradition orale du Prophète.

la prophétie qu'à celui qui est honoré au milieu des siens et qui bénéficie de leur protection . . . La mission prophétique doit enfin être accompagnée d'une certaine puissance afin que celui qui la détient puisse faire exécuter ses ordres et que son appel soit écouté, car le Seigneur n'envoie pas vainement un prophète. Il ne le charge d'une mission que pour qu'elle soit accomplie et pour que sa religion se fortifie ici-bas mêlée à l'ensemble de Ses autres vérités . . . Nous n'avons envoyé des prophètes que pour qu'il leur soit fait obéissance avec l'aide du Très-Haut . . . Sans doute, il ne jette pas un appel à la vérité pour qu'il soit repoussé, Il n'envoie point de prophète pour que vaincu il s'en retourne . . . On a ri des Envoyés de Dieu avant que tu n'arrives. Allah a puni ceux qui ont agi de la sorte. Dis-leur : marchez sur la terre et voyez quel a été le sort de ceux qui ont démenti le Prophète. Dieu veut que la vérité soit établie par ses paroles et que les incroyants soient exterminés. Il veut le règne de la vérité et que l'erreur disparaisse en dépit des mécréants . . . Notre parole a promis aux serviteurs que nous avons envoyés qu'ils seront victorieux et que nos soldats vaincront . . . Nous prêterons main forte à nos Envoyés et à ceux qui croient en nous en cette vie et au jour du témoignage . . . Quand les excuses des injustes ne leur serviront en aucune manière ils appartiendront à la malédiction et au séjour de l'horreur». (1)

La dignité du prophète confère à son titulaire un pouvoir plus étendu que celui d'un souverain sur son peuple ou d'un père sur ses enfants. Si donc le prophète assume la direction des affaires de son peuple comme un roi, il a cependant une toute autre fonction et que nul ne peut partager avec lui : il a mission d'être en étroite harmonie avec l'âme de ses fidèles, de jeter la lumière dans l'obscur domaine de leurs êtres, de

(1) Le Koran.

pénétrer tous leurs sentiments, de démêler et de peser ce qu'ils contiennent d'amour et de haine, de pur et d'impur. Il doit scruter et observer les sources d'où naissent la pensée, les tentations, et les intentions, les caractéristiques qui forment le tempérament de chacun d'eux. Sa perspicacité doit s'exercer et sur les formes passagères de la vie et sur la vie intérieure, dans le but de resserrer les liens qui unissent les uns aux autres associés et alliés, serviteurs et Seigneur, fils et pères et les liens aussi qui sont plus profonds encore et qui unissent l'épouse à l'époux. Les apparences et les réalités plus secrètes qui gisent au fond de l'âme, il doit en être le maître. Il doit aussi régler les affaires spirituelles et corporelles ainsi que les rapports qui existent entre les hommes et le ciel, car c'est de sa compétence que relèvent les affaires de ce monde et celles de l'au-delà.

La mission prophétique accorde donc comme on l'a vu, le droit d'entrer en contact avec tout être pour le comprendre et le guider, et de pénétrer aussi tous ses sentiments.

4.—Il est à relever, en outre, que la mission de Mohammad a des particularités qui ont fait défaut à d'autres prophètes. En effet, Mohammad propagea une croyance à laquelle Allah avait désiré qu'il appelât tous les hommes. Allah l'avait autorisé donc à la transmettre en son intégralité et à prendre l'initiative de l'établir jusqu'à ce que l'œuvre fût accomplie car cette religion qui appartient au Seigneur ne devait point être souillée par l'intrigue. Afin de le mettre à même d'accomplir cette mission, il lui fut accordé de posséder la plus haute perfection spirituelle et une force d'idéalisme égale à celle de tous les autres Envoyés. L'appui divin ne lui fut accordé que parce que la Cause qu'il servit est grande et universelle. C'est ainsi qu'Allah dit au Prophète : «Le bienfait qui t'est accordé est grand. Tu es sous la garde de nos yeux.» Et dans le *hadiss* on rencontre ces paroles : «Allah ne l'aban-

donnera jamais... Je suis pour mon Dieu le plus cher des fils d'Adam, sans en tirer aucune vanité».

C'est pour cela que par sa mission même le prestige du Prophète était universel, ses ordres reconnus par tous les Musulmans et son pouvoir illimité. Aucune des conditions requises pour le maintien de ce pouvoir ne lui firent défaut, car toutes les formes de la puissance étaient incluses en son autorité.

S'il est possible que l'influence des prophètes sur leurs disciples fut souvent inégale, il est certain que celle que Mo-hammad exerça sur son peuple fut plus grande que celle d'aucun autre. Il réunissait en lui la force de la prophétie, la flamme qui le soulevait dans sa mission, et l'exaltation qui vibrait dans un message dont Dieu avait assuré le triomphe sur l'erreur et dont Il avait assumé la protection sur terre. Dieu n'accorde ce privilège qu'à ceux qui reçoivent la révélation divine des anges. C'est une force sacrée qui n'est réservée qu'aux seuls Envoyés du Très-Haut. Cette force intérieure ne ressemble nullement à celle qui soutient le pouvoir des rois et ne peut lui être comparée, car elle a pour point de départ l'espoir en la Divinité et la croyance en la religion, et non pas les avantages qu'on tire de la royauté. Un prophète a essentiellement un enseignement religieux à donner et l'autorité qu'il détient n'est pas celle d'un souverain.

Nous sommes contraints encore une fois de mettre le lecteur en garde contre une confusion possible et nous lui rappelons qu'il n'existe aucune similitude entre la tutelle que remplit le prophète en tant qu'Envoyé de Dieu et celle qu'exercent les rois et les princes sur leurs sujets. Celle du prophète est toute spirituelle. Elle puise sa force au tréfonds de la foi et inspire une obéissance totale à laquelle le corps même se plie, tandis que celle du souverain est toute matérielle et discipline le corps sans s'occuper de l'âme. La première est la voie conseillée par le Seigneur, la seconde porte

sur l'organisation de la vie d'un peuple. L'une s'appuie sur la religion, l'autre sur les biens de ce monde. L'une appartient à Dieu, l'autre aux hommes. La première constitue un prestige religieux, et la seconde un prestige politique. Or rien n'est plus éloigné de la politique que la religion.

5.— Nous attirons l'attention du lecteur sur un autre point non moins important. Certains synonymes ne sont souvent pas employés pour tels et certains mots répondent parfois à des significations erronnées. De là naissent les controverses et les disputes. Parmi ces synonymes nous pouvons citer d'une part : roi, sultan, gouverneur, émir, prince et khalife ; d'autre part : puissance, état, royaume, gouvernement et khalifat. Quand nous posons la question suivante : oui ou non le prophète était-il roi ? ce que nous cherchons à savoir c'est s'il possédait une qualité autre que celle de la prophétie, et dont il se serait servi pour fonder ou projeter de fonder une unité politique. Le roi, tel que nous l'entendons dans cette étude — et vous pouvez indifféremment l'appeler khalife, sultan ou émir—est celui qui gouverne un peuple ayant une unité politique. Nous donnons aux mots : *houkouma*, *dewla*, *saltana* et *mamlaka* le sens que les hommes versés dans les sciences politiques donnent aux mots gouvernement, état, sultanat et royaume. Nous avons la ferme conviction que l'Islam est une unité religieuse, que les Musulmans forment un groupe homogène, et que le Prophète Mohammad exhorta les hommes à coopérer avec lui à cette unité qu'il paracheva avant sa mort. Lui-même s'était mis à la tête de cette unité religieuse en qualité de chef unique, car il en était le seul organisateur et le maître absolu. Ses ordres ne furent pas l'objet de vaines discussions et à ses paroles on n'opposa point de contredit. Pour que s'édifie cette unité, Mohammad lutta par la parole et par les armes si bien qu'Allah lui accorda la victoire, l'appuya de Son omnipotence et le fit protéger par Ses anges. C'est ainsi qu'il accomplit sa mission

et vint au bout de la tâche qui lui avait été dévolue.

Le prestige qu'eut le Prophète sur son peuple n'a pas d'égal dans l'histoire: «Le Prophète est plus proche des Croyants qu'ils ne le sont eux-mêmes... Il n'est pas donné aux fidèles de suivre une voie de leur propre choix si Allah et son Prophète leur en indiquent une autre. Quiconque désobéit à Allah et à son Envoyé est dans l'égarement.»

Celui qui s'obstine à considérer cette unité religieuse comme un état et le pouvoir purement prophétique de Mohammad comme une royauté ou khalifat et qui accorde au Prophète le titre de roi ou de khalife est sans doute libre dans sa pensée. Les mots ne méritent pas qu'on s'y attarde. Seule importe la signification que nous leur avons donnée.

L'essentiel est d'établir si l'ascendant du Prophète sur son peuple a pour point de départ la mission dont il était chargé ou bien la royauté qu'on lui conférait. Les diverses caractéristiques de sa puissance sont-elles de celles dont se sert un homme d'état ou bien ne sont-elles que les attributs d'un pouvoir purement religieux? L'unité dont le Prophète fut le promoteur, était-elle l'unité d'un gouvernement temporel ou ne formait-elle qu'une unité religieuse n'ayant aucune visée politique? Enfin Mohammad fut-il uniquement prophète, ou prophète et roi conjointement?

6.— Le Koran nous donne clairement la réponse à ces questions: les versets sont tous d'accord pour affirmer que son œuvre spirituelle ne dépasse pas la limite de la prédication et qu'elle est exempte de tout esprit d'autorité: «Celui qui prête obéissance au Prophète, obéit à Dieu. Quant à ceux qui se détournent de toi, nous ne t'avons pas envoyé pour être leur gardien... Ton peuple accuse le Koran d'être mensonger. Dis-leur: Je ne suis pas chargé de vos affaires, chaque châtiment arrive à son heure, et certes vous l'apprendrez... Suis ce qui t'a été révélé par ton Seigneur. Il n'y a point d'autre Dieu que Lui et détourne toi des idolâtres.

Si Dieu l'avait voulu, ils ne l'auraient pas été. Nous ne t'avons pas chargé d'être leur gardien, ni de veiller à leurs intérêts... Si Dieu l'avait voulu, tous les hommes de la terre seraient croyants. Veux-tu contraindre les hommes à le devenir?... Dis: ô hommes, la vérité vous est venue de la part de votre Seigneur; quiconque prend le droit chemin, le prend pour son bien; quiconque s'égare, s'égare au détriment de son âme. Je ne suis pas fondé de pouvoir... Nous ne t'avons pas envoyé pour être leur patron... As-tu vu celui qui a pris sa passion pour son Dieu? Seras-tu son chef?... Nous t'avons envoyé ce Livre pour les hommes en toute vérité. Celui qui suit le droit chemin, le fait pour son avantage. Quiconque s'égare, s'égare à son détriment. Tu n'es pas chargé de leur cause... S'ils se détournent, tu n'es pas leur gardien. Tu n'es chargé que de porter le message... C'est Nous qui le mieux savons ce qu'ils disent; et toi, tu n'es pas leur chef redoutable. Mets en garde par le Koran, celui qui craint l'avertissement... Rappelle-toi, car c'est ta mission et tu n'es pas leur chef. Quant à ceux qui se détournent d'Allah et le renient, Il les condamne aux plus grands tourments». (1)

Le Koran proscrit donc nettement au Prophète de tenir le rôle de protecteur des fidèles d'être leur fondé de pouvoir, leur chef redoutable ou d'exercer une autorité quelconque. Il ne lui reconnaît pas non plus le droit de les contraindre à se rallier à sa croyance. Il est donc incontestable que celui qui ne protège pas et qui n'exerce aucune autorité, ne peut être reconnu roi, car l'autorité, la force, et un certain pouvoir au moins, doivent être l'apanage d'une royauté. Allah a dit: «Mohammad n'est le père de personne parmi les hommes. Il est l'Envoyé d'Allah et l'ultime des Prophètes et Allah sait tout». Ainsi le Koran nous

(1) Le Koran.

apprend que Mohammad n'avait d'autre droit sur son peuple que celui que lui conférait sa mission. S'il eut été souverain, il eut joui des faveurs et des droits acquis par sa souveraineté, faveurs et droits différents de ceux dont jouit celui qui est chargé d'une mission prophétique. «Dis : Je n'ai pouvoir de me procurer ce qui m'est utile ou d'éloigner de moi ce qui m'est nuisible qu'autant qu'Allah le veut. Si je connaissais les choses cachées, je me procurerais beaucoup de richesses et je ne serais atteint par aucun malheur. Je ne suis qu'un homme chargé d'avertir et d'annoncer des promesses au peuple des croyants... Se peut-il que tu laisses une partie de ce qui t'a été révélé et que ton cœur soit dans l'angoisse, de peur qu'ils ne disent : A moins qu'un trésor ne lui soit envoyé d'en haut ou qu'un ange ne l'accompagne, nous ne le croirons pas. Toi, tu n'es qu'un avertisseur. Dieu seul gère tout... Tu es un avertisseur et chaque peuple a celui qui le dirige... Dis : je ne suis qu'un homme comme vous, mais il m'a été révélé qu'il n'y a qu'un Dieu... Quiconque espère paraître un jour devant le Seigneur doit pratiquer le bien et n'associer aucune autre créature dans l'adoration due au Seigneur... Dis : ô hommes, je ne suis qu'un avertisseur... La révélation que je reçois fait de moi un avertisseur clairvoyant... Dis : je ne suis qu'un homme comme vous et qui est inspiré. Mais j'ai reçu la révélation qu'il n'y a qu'un seul Dieu».

Le Koran est donc bien clair sur ce point : Mohammad n'a été qu'un Envoyé. Il est tout aussi clair que son œuvre n'est autre que la transmission aux hommes de la révélation divine. Il n'a été chargé que de cela. Il ne pouvait donc user de son autorité pour imposer sa religion. «Si vous vous détournez, sachez que notre Envoyé n'est chargé que de vous avertir clairement... L'Envoyé n'est chargé que d'avertir. Allah sait ce que vous montrez et ce que vous dissimulez... Ne comprendront-ils pas que leur compagnon

n'est pas un démoniaque, mais qu'il n'est qu'un homme qui avertit clairement?... Les hommes s'étonnent-ils de ce que nous avons accordé la révélation à un homme pris parmi eux, en lui disant : «Avertis les hommes et annonce à ceux qui croient, qu'ils ont auprès de Dieu la préséance? Soit que nous te fassions voir l'accomplissement d'une partie de nos menaces, soit que nous t'appelions à nous avant ce terme, ta mission est de prêcher, et à nous appartient de demander un compte... Les prophètes ont-ils une autre mission que celle d'avertir ouvertement?... Nous ne t'avons envoyé ce Livre que pour que tu élucides le sujet de leurs controverses, et afin qu'il serve de guide pour ceux qui croient, et qu'il soit une preuve de notre miséricorde envers eux... S'ils se détournent de toi, tu n'es chargé que de leur prêcher... Nous ne t'avons envoyé que comme prédicateur et avertisseur... Nous avons rendu le Koran facile en te le donnant dans ta langue afin que par lui tu annonces les belles promesses aux pieux et avertisses les querelleurs... O Taha (Le Prophète) nous ne t'avons pas envoyé le Koran pour te rendre malheureux. Mais comme admonition pour celui qui craint... L'Envoyé n'est chargé que de la prédication ouverte... Nous ne t'avons envoyé que pour prédire et avertir... J'ai reçu ordre d'adorer le Seigneur de cette contrée, ce Dieu qui l'a sanctifiée et à qui tout appartient. J'ai reçu ordre d'être résigné à sa volonté. De réciter le Koran aux hommes. Quiconque se dirigera dans le droit chemin, le fera pour son propre bien; s'il y en a qui restent dans l'égarément dis-leur : Je ne suis chargé que d'avertir... S'ils te traitent, de menteur, les peuples qui ont vécu avant vous, ont agi de la même manière. L'apôtre n'est tenu qu'à la prédication ouverte... O Prophète nous ne t'avons envoyé que pour avertir, pour annoncer, pour appeler les hommes à Dieu et être le flambeau qui les éclaire... Nous t'avons envoyé vers tous les hommes sans exception pour annoncer

et menacer à la fois. Mais la plupart des hommes ne le savent pas... Votre compagnon n'est pas démoniaque. Il n'est que votre avertisseur qui précède le châtimeut sévère... Tu n'es qu'un avertisseur. Nous t'avons envoyé avec la vérité chargé d'annoncer et d'avertir. Il n'y a pas une seule nation où il n'y ait eu d'avertisseur. Nous ne sommes chargés que de la prédication ouverte... Dis : je ne suis qu'un avertisseur ; il n'y a d'autre dieu que Dieu, l'Unique, le Tout-Puissant. Dis : je ne suis pas une exception parmi les Envoyés d'Allah et je ne sais pas ce qu'il fera de moi, ni ce qu'il fera de vous. Je ne fais que suivre ce qui m'a été révélé, je ne suis chargé que d'avertir ouvertement... Nous t'avons envoyé comme prédicateur et comme avertisseur... Obéissez à Allah obéissez à Son Envoyé. Si vous vous détournez, notre Envoyé n'est chargé que de la prédication ouverte... Dis : la science est chez Allah, je ne suis qu'un avertisseur... Dis : j'invoque le Seigneur et je ne lui associe qui que ce soit. Dis : je ne dispose à votre égard ni d'aucun mal, ni d'aucun bien. Dis : personne ne saurait me protéger contre Allah. En dehors d'Allah, je ne trouverai point de refuge. Je n'ai point d'autre pouvoir que celui de vous prêcher ce qui vient d'Allah et de vous porter Ses messages». (1)

7. — Si après le Livre nous consultons la tradition prophétique, nous y trouvons des preuves et des témoignages plus convaincants et plus explicites encore à l'appui de la thèse que nous soutenons. L'auteur de la biographie du Prophète (2) rapporte qu'un homme étant allé un jour rendre visite à Mohammad se mit à trembler de tout son corps lorsqu'il se trouva en sa présence, tant le rayonnement du visage de l'Envoyé l'avait ébloui. Mohammad, ce voyant, lui dit : «Prends-toi et sois calme. Je ne suis pas un

(1) Le Koran.

(2) El Syra-El-Nabawia.

roi, ni un tout-puissant. Je suis fils d'une femme de Koreiche de la Mecque et qui se nourrissait de viande sèche».

Le *Hadiss* nous apprend d'autre part qu'invité par la bouche d'Azrafel à choisir entre le titre de roi et celui de prophète tout en demeurant serviteur de Dieu, Mohammad regarda l'ange Gabriel comme s'il lui demandait conseil, et que celui-ci fixa la terre pour lui désigner la voie de l'humilité. Une autre version rapporte que l'ange Gabriel lui conseilla l'humilité et que Mohammad répondit : «Prophète et serviteur».

Cela prouve donc que le Prophète avait écarté de sa vie toute velléité à la royauté et que sa pensée ne s'y était jamais complue.

Aussi bien dans le Koran que dans le *Hadiss*, vous ne trouverez aucun passage, fut-il clair ou obscur, dont l'interprétation puisse donner raison à ceux qui soutiennent que l'Islam possède un caractère politique. Ces livres sont à votre portée et constituent les sources pures dont s'inspire la religion. Vous y chercherez en vain quelque preuve ou quelque semblant de preuve donnant raison à ceux qui combattent notre point de vue. Tout au plus pourriez-vous en dégager des hypothèses sans portée, car les hypothèses n'ont aucun rapport avec la vérité.

8. — L'Islam est un appel pour que les hommes tournent leurs âmes vers le Seigneur. Il est un enseignement qui a pour but d'élever l'humanité vers plus de félicité et vers plus d'idéal. L'Islam forme une unité religieuse de conception universaliste par laquelle Dieu a voulu unir ses créatures. C'est un Message de Sainteté et de Pureté envoyé à tous les hommes, aux blancs comme aux noirs, pour qu'ils fraternisent au nom du Seigneur et pour qu'ils ne forment qu'un seul peuple n'adorant qu'une seule Divinité. C'est aussi un Message de spiritualité donné au monde pour sa rédemption, pour que soient siennes la pureté et la joie et pour

que s'y institue une seule communauté religieuse. Un appel fait à l'humanité pour une fraternité religieuse est bien fondé, car la nature humaine se prête à sa réalisation.

Dieu promet que cet appel et ce Message se réaliseront pleinement : «Ne doute pas de la promesse d'Allah... Allah a promis à ceux qui auront cru et fait le bien, de les constituer héritiers sur la terre tout comme ceux qui vous ont précédé. Il leur a promis d'établir fermement cette religion qu'il lui a plu de leur donner, et de changer leur inquiétude en sécurité. Ils m'adoreront et m'associeront dans leur culte. Ceux qui après ces avertissements demeureraient infidèles seraient impies. C'est Lui qui a envoyé Son apôtre muni de la direction et de la véritable religion, pour l'élever au-dessus de toutes les religions. Le témoignage de Dieu suffit... Et qui est plus impie que celui qui forge un mensonge sur le compte d'Allah, pendant qu'on l'appelle à l'Islam ? Allah ne dirige pas les méchants. Ils voudraient de leur souffle éteindre la lumière d'Allah, tandis qu'Allah ajoute à Sa propre lumière, dussent les infidèles en être dépités. C'est Lui qui a envoyé Son apôtre muni de la direction et de la vraie religion pour l'élever au-dessus de toutes les autres dussent les idolâtres en concevoir du dépit». (1)

Il est logique que l'humanité communie en une seule religion sur laquelle reposerait son unité, mais il est contraire à la nature même de l'homme et à la volonté de Dieu qu'un seul état puisse être maître de cette unité et qu'il l'assujettisse à une puissance politique.

Cependant le but que Dieu a assigné à l'esprit humain est de se développer et de s'épanouir ici-bas. Il a laissé les hommes libres de choisir les moyens par lesquels ils atteindront ces fins selon les rythmes de leur intelligence, de leurs connaissances, de leurs penchants, de leurs intérêts et de

(1) Le Koran.

leurs passions. La Sagesse Divine en cette détermination est suprême. Elle a voulu que les hommes fussent divisés entre eux : « Si Allah avait voulu, Il n'aurait fait de tous les hommes qu'un seul peuple. Mais ils ne cesseront de différer entre eux, sauf ceux à qui Il accorda sa miséricorde et qui furent créés dans le but de s'unir ». Et cette division Il la désira, afin que s'établissent entre les hommes l'émulation et la concurrence qui font la vie prospère et florissante. « Si Allah n'avait pas poussé les hommes les uns contre les autres, la terre serait corrompue. Mais Allah est le bienfaiteur du monde ». (1)

C'est pour atteindre un but temporel que Dieu créa, dans le temps et la matière, les hommes désunis, et que la vie depuis sa manifestation fut, en sa diversité et en son écoulement, pleine de désirs, de desseins et de contradictions. Et dans ce monde temporel le Livre fut envoyé, afin de réaliser son propre destin, et pour que la volonté du Très-Haut soit accomplie. Sur le destin terrestre, sur les choses temporelles, le Prophète se refusa toujours d'avoir une opinion : « Vous connaissez mieux que quiconque vos affaires terrestres. » (2) Le monde en sa misère est trop petit devant Dieu pour qu'Il en confie le gouvernement à une puissance autre que la raison dont Il nous a dotés, que les sentiments et les passions qu'Il a mis dans nos cœurs. Ce monde est trop petit auprès de l'immensité de Dieu pour qu'Il désigne un Envoyé chargé de le gouverner. Il est trop petit aux yeux mêmes des prophètes pour qu'ils se préoccupent de l'administrer et de le régler.

9. — Certains faits de la vie du Prophète, comme ceux par exemple ayant trait à des actes de gouvernement ou bien d'autres encore, qui pourraient faire supposer une intention de fonder un état ou un royaume, ne doivent pas vous jeter

(1) Le Koran.

(2) id.

dans la perplexité. Car il est aisé de se convaincre en pénétrant l'esprit des choses que ce ne furent en réalité que des moyens dont se servit le Prophète pour établir sa religion et accomplir sa mission.

Il n'est pas étrange non plus que l'un de ces moyens ait été la guerre sainte. Ce moyen, il est vrai, semble inhumain. Mais qui sait ? peut-être la violence est-elle nécessaire dans certaines circonstances à la réalisation de l'idéal pur. Qui sait si la ruine n'est pas quelquefois une des conditions indispensables pour édifier des demeures durables. «Ils ont dit avoir triomphé maintes et maintes fois. Nous leur avons répondu que c'était là la loi d'Allah pour sa création. La lutte entre la vérité et l'erreur, entre la sagesse et l'ignorance se perpétuera ici-bas jusqu'à ce que le Seigneur prononce son jugement... Allah envoie la pluie sur une terre inculte, pour la vivifier, la fertiliser et en apaiser la sécheresse. Ses vertus sont-elles diminuées si en tombant elle rencontre un un obstacle et passe outre, ou une haute demeure et la jette bas ?» (1).

Ils on dit : Tu as conquis

et les Envoyés de Dieu ne sont pas venus pour tuer ni verser du sang.

Ignorance, erreur et sophisme :

tu as conquis par l'épée après avoir conquis par la plume.

Quand les hommes valeureux sont venus à toi d'un seul élan, l'épée se chargea de conduire les ignorants et la populace.

Car la violence, si tu lui opposes la douceur, aura raison de toi et si tu lui opposes la violence elle disparaîtra.

Tu leur a enseigné tout ce qu'ils ignoraient, même la bataille et sa sagesse.» (2).

(1) Cheikh Mohamed Abdou.

(2) Extrait d'un poème du poète Egyptien Ahmed Chawky Bey.

Cela nous prouve que le Koran n'est pas seul à ne pas nous permettre de conclure que le Prophète, en dehors de sa mission, ait voulu fonder un état politique. La tradition prophétique n'est pas seule non plus à s'opposer à une croyance semblable, mais aussi tout ce que nous pouvons saisir de la raison d'être, de l'esprit et de la nature même de la mission de Mohammad.

L'ascendant du Prophète sur ses fidèles lui était conféré par sa mission et n'était nullement entaché d'une quelconque autorité civile ; non, il n'était pas le chef d'un gouvernement ou d'un état, et il ne possédait point les passions politiques ni même les désirs qui agitent les princes et les rois.

Vous avez peut-être ainsi obtenu à présent les éclaircissements que vous étiez venus puiser dans cet ouvrage. Peut-être avez-vous pu vous assurer que du vivant du Prophète les diverses institutions d'un gouvernement, telles que nous les concevons aujourd'hui, avec leurs fonctionnaires, leurs magistrats, leurs administrations et les passions politiques qui y sont mêlées, n'existaient pas.

Le doute a peut-être laissé place en vous à la lumière, et l'angoisse de l'incertitude a aussi peut-être cédé le pas à la quiétude.

LIVRE III.

CHAPITRE I

Le Khalifat dans l'islam et son histoire

L'islam n'est pas une religion exclusivement destinée aux Arabes. — La nationalité arabe et la religion. — Union religieuse des Arabes en dépit de leurs divisions politiques. — Les Institutions de l'islam sont des institutions religieuses et non pas politiques. — Divergences politiques très peu marquées entre les Arabes. — L'époque du Prophète. — Le Prophète n'a pas désigné de Khalife pour lui succéder après sa mort, — La doctrine des Chiha exposée à propos du Khalifat de Aly. — Considérations sur le Khalifat d'Abou Bakr.

1. — L'islam, comme vous l'avez constaté, est un appel de haute spiritualité. Allah l'a étendu aussi bien aux Orientaux qu'aux Occidentaux, aux Arabes comme aux étrangers, aux riches comme aux pauvres, aux hommes de science comme aux ignorants, afin que l'humanité devienne meilleure. Il a voulu lier ainsi les uns aux autres tous les hommes de la terre en une unité religieuse. L'islam n'est pas un appel destiné aux seuls Arabes, il ne prétend pas créer une unité politique des peuples arabes, ni ne veut être une religion essentiellement arabe. L'islam ne reconnaît pas la prééminence d'une nation sur une autre, d'une langue sur une autre, d'une génération sur une autre que par la vertu de l'esprit et de la foi. Et cela quoique le Livre eût été «envoyé d'en haut» en langue arabe pure, et quoique le Prophète lui-même d'origine arabe eût toute sa vie manifesté un profond amour bien compréhensible d'ailleurs, pour sa propre race dont il fit souvent l'éloge.

2. — Afin de permettre à l'islam de se manifester et de se révéler comme étant la vérité la plus vivante d'entre les vérités, il fut jugé indispensable de transmettre ses préceptes aux hommes par l'entremise d'un Elu.

Allah voulut choisir Son Envoyé parmi les tribus arabes plutôt qu'ailleurs ; il voulut le choisir parmi les fils d'Ismael de Koreiche, les fils de Kenana et les fils de Hachim, et son choix se porta sur Mohammad fils d'Abdoullah.

Allah montra en cela une sagesse suprême qu'il nous est loisible de reconnaître ou de méconnaître.

«Ton Seigneur crée ce qu'il Lui plaît et Il agit en toute liberté mais les mécréants n'ont point la liberté du choix. Sa gloire Le place au dessus des êtres qui L'entourent. Ton Seigneur pénètre ce que leurs cœurs recèlent et ce qu'ils expriment par la parole». (1)

Livre arabe et Envoyé arabe. Il est donc naturel que l'appel à l'islam se soit fait entendre parmi les Arabes avant que les autres peuples en aient pris connaissance ; naturel aussi que ces Arabes aient été les premiers à avoir subi son influence et avoir suivi la voie que le Prophète s'est efforcé de leur indiquer.

Le Prophète commença sa prédication parmi ceux des siens qui lui étaient le plus proches. Ce n'est qu'ensuite qu'il étendit sa mission aux tribus avoisinantes. Il ne cessa, avec l'aide du Seigneur, de les exhorter à la religion de l'islam, jusqu'à ce qu'elles s'y furent converties. Ainsi furent formés les premiers pionniers de cette unité religieuse.

3. — En ce temps là l'Arabie était habitée par des peuplades et des tribus qui parlaient chacune son propre idiome. Elles formaient divers groupes politiques, dont les uns étaient soumis aux Romains et les autres indépendants. Ces groupes étaient ainsi nécessairement séparés les uns des autres par

(1) le Koran.

les institutions de leur gouvernement, leurs principes administratifs, leurs mœurs, leurs coutumes et la plupart des conditions de leur vie économique.

Tous ces peuples si divers se rangèrent pourtant sous la bannière du Prophète pour répondre à l'appel de l'Islam, et devinrent ainsi frères par la volonté d'Allah. Unis par les liens d'une même croyance, ils devinrent une seule nation, ayant pour chef unique Mohammad. Cette unité arabe qui prit corps à l'époque du Prophète n'avait aucun caractère politique et ne présentait aucune des caractéristiques d'un état ou d'un gouvernement; elle était nettement d'essence religieuse, s'appuyant sur les principes de la religion et de la foi et non sur ceux qui constituent essentiellement la base d'un état ou l'autorité d'un roi.

4.— La vie du Prophète le prouve d'ailleurs abondamment. Il ne nous est jamais parvenu qu'il ait pris part à la vie politique de ces diverses tribus. Il n'a jamais apporté la moindre modification à leurs lois gouvernementales, à leurs méthodes administratives et juridiques, et n'a en aucune façon essayé de s'immiscer dans leurs affaires intérieures. Il n'a jamais voulu s'occuper non plus des relations sociales et économiques qu'elles entretenaient entre elles. L'histoire ne nous rapporte pas qu'il ait jamais révoqué un gouverneur, nommé un juge, établi des lois régissant leur police, leur commerce, leur agriculture ou leur industrie. Il leur avait abandonné toutes ces préoccupations en leur disant : «Vous les connaissez mieux que tout autre». Chaque tribu jouissait de son unité civile et politique. Elle vivait dans l'ordre ou l'anarchie, mais cela n'influaient en rien sur ses rapports avec ses voisins, car le seul lien qui les unissait était celui qui les unissait à l'Islam, à ses principes et à sa morale.

On objectera peut-être que le Prophète transmet au peuple arabe ainsi qu'aux autres peuples, de nombreux principes, des coutumes et des règlements ayant trait dans une

large mesure à tous les aspects de la vie d'une nation. Il promulgua des lois relatives aux crimes et aux délits, à l'armée, à la guerre sainte, à la vente, à l'emprunt, aux contrats, à la morale, à la politesse, à la façon de se tenir assis ou à celle de marcher ou de parler. Or il est vrai qu'il parvint par toutes ces nombreuses institutions, à établir l'unité des tribus arabes, à coordonner leurs intérêts, leurs us et coutumes ainsi que leur organisation civile. Il créa ainsi par la force des choses une unité politique arabe, il forma un peuple, dont le Prophète était le chef reconnu. Mais vous vous rendrez facilement compte par une attentive observation des faits que tout ce que l'Islam a promulgué et que tout ce que le Prophète a édicté n'a aucune ressemblance petite ou grande avec les institutions d'un gouvernement politique ou d'un état. Comparées à celles dont ne peut se passer un état moderne elles n'en forment qu'une infime partie.

Les dogmes, la juridiction et la spiritualité établis par l'Islam n'ont d'autres buts que les rapports avec Dieu et ne visent qu'à guider et à éclairer la conscience religieuse des hommes. Si la valeur et la portée de ces facteurs nous apparaissent clairement ou non, et si nous en retirons ou non un profit, cela importe peu. La loi divine ne s'en préoccupe pas et le Prophète non plus.

Tout en étant unis par la loi islamique, les Arabes à cette époque étaient non seulement séparés politiquement, mais différaient parfois profondément dans les divers aspects de leur vie sociale. Ils formaient en quelque sorte plusieurs petits états, dans la mesure toutefois où leur mode de vivre, en ce temps-là, se prêtait à une organisation susceptible de porter le nom d'état ou de gouvernement.

Telle était la situation des Arabes lorsque le Prophète fut rappelé par le Très-Haut : une unité religieuse reliant plusieurs états totalement distincts les uns des autres. Cela ne peut être mis en doute, quoique la nature de la division

entre les Arabes ait pu souvent être faussée par des historiens trop zélés.

5.—Nous craignons en effet que cette division qui existait entre les peuples arabes ne nous ait été présentée sous une forme trop complaisante pour être véridique. L'histoire est tissée de grandes erreurs. Que de fois ne s'est-elle pas trompée et que de fois n'a-t-elle pas égaré celui qui est venu à elle pour connaître la vérité.

Le désaccord et la haine qui opposaient les Arabes les uns aux autres, le temps, il est vrai, les a bien apaisés grâce à la solidarité que l'Islam a réalisée et grâce à son unité religieuse, de sorte qu'aujourd'hui ils sont considérablement atténués. «Et souvenez-vous de la sollicitude de Dieu, lorsque d'ennemis que vous fûtes il unit vos cœurs et que par la vertu de sa grâce vous devintes tous un peuple de frères. Vous étiez au bord de l'abîme de feu et il vous en a retirés».⁽¹⁾

Les Arabes en dépit de cette unité religieuse demeurèrent isolés les uns des autres sous forme de petits états. Cela n'a rien qui puisse surprendre. S'il est possible d'atténuer certaines violences et d'exercer quelque pression sur certains événements contemporains, il est par contre difficile de changer tout le cours de la vie d'un peuple.

Dès que le Prophète eut rejoint le Très-Haut, les raisons qui constituaient la source de cette désunion entre les Arabes se précisèrent encore davantage et chaque tribu prit nettement conscience de sa personnalité et de son existence indépendante de celle des autres tribus.

L'unité arabe se trouva ainsi en péril. «La plupart des Arabes devinrent renégats à l'exception des habitants de Médine, de la Mecque et du Taïf, car là la mécréance ne s'est point introduite». ⁽²⁾

(1) Le Koran.

(2) Abou El-Féda.

6. — Comme nous l'avons fait ressortir plus haut, les Arabes formaient une unité islamique et non une unité politique. Le Prophète puisait tout son prestige dans la force de sa religion et non dans celle d'une autorité civile. Les Arabes avaient fait soumission à Mohammad non en tant que représentant d'un état ou d'un gouvernement, mais parce qu'il leur apportait une croyance et une foi. Ils vinrent à lui d'un élan spontané et sincère, animés d'un grand amour pour Allah. Ils reçurent ainsi par la présence du Prophète les reflets de Son inspiration, les parfums du ciel et ils apprirent ce qu'Allah leur ordonnait et ce qu'Il leur interdisait. «Les rendre purs et les instruire par le Livre et la Sagesse». (1) L'ascendant dont jouissait Mohammad fils d'Abdoullah, fils d'Abdel Mantaleb, le Hachimite, le Koreichite, ne lui était accordé ni par sa naissance, ni par qui que ce soit, mais uniquement en raison de sa mission et en sa qualité d'Envoyé d'Allah. Les paroles qu'il prononçait n'étaient pas les siennes, mais celles d'Allah rapportées par Ses Anges et qu'il transmettait en toute vérité.

Quand le Prophète eut rejoint le Très-Haut, nul n'eut le droit de le remplacer. Car il était *l'ultime des Prophètes*. La mission d'un prophète ne peut être transmise comme une succession, ni conférée par don ou par mandat.

7. — Le Prophète mourut sans avoir désigné son successeur et sans même avoir fait la moindre allusion à qui que ce fut pour le remplacer auprès de son peuple.

A Dieu ne plaise ! Le Prophète n'a jamais fait allusion à un état musulman ou à un état arabe.

Ils n'est retourné auprès du Très-Haut qu'après avoir accompli la mission dont Allah l'avait investi et après avoir commenté à son peuple avec clarté et netteté toutes les lois de la religion. Si vraiment il avait été chargé aussi

(1) Le Koran.

de fonder un état, comment aurait-il laissé cette question dans l'ombre, question qui jeta les Musulmans dans la perplexité le plus grande et qui les amena à s'entretuer? Comment expliquer qu'il n'ait pas mentionné le nom de celui qui aurait dû assurer après lui le gouvernement de l'état alors que c'est là pourtant la chose essentielle qu'ont toujours prévu dans le passé aussi bien que dans les temps modernes tout les fondateurs d'états? Pourquoi Mohammad n'aurait-il pas laissé aux Musulmans quelque lumière afin de dissiper leurs doutes, et pourquoi les aurait-il précipités ainsi dans cette confusion qui faillit les pousser à se s'entre-déchirer, avant même que son cadavre, au milieu d'eux, n'eut obtenu les soins mortuaires?

8.— Les *Chiha* s'accordent tous à dire que le Prophète avait nommé Aly pour lui succéder comme Khalife des Musulmans. Nous ne discuterons pas cette assertion, car cette considération ne possède aucune base historique et ne mérite par conséquent aucun crédit.

Ibn Khaldoun dit : «Les textes dont ils se servent et qu'ils interprètent d'après leur propre doctrine sont inconnus des commentateurs de la tradition du Prophète, quoique ces savants soient considérés comme les «transmetteurs» de la religion. Ces textes, pour la plupart, sont sortis entièrement de leur imagination, ou bien sont de provenance suspecte. Quelques-uns d'entre eux d'ailleurs n'ont aucun rapport avec l'interprétation erronée qu'ils en font».

9.— L'Imam Ibn Hazim el Sagiri se range à l'opinion d'une secte qui affirme que le Prophète désigna Abou Bakr pour être son successeur, et que les partisans de ce dernier s'entendirent pour lui accorder le titre de Khalife. Au point de vue étymologique, dit-il, le mot Khalife signifie : celui qui a été désigné par quelqu'un pour lui succéder et non pas celui qui succède à quelqu'un sans avoir été nommé par ce dernier ; on ne peut donner à ce titre aucune autre signifi-

cation. L'Imam précité s'est longuement étendu sur cette question.

Nous ne pouvons admettre ce point de vue. Les livres de linguistique ne justifient pas cette considération. D'autre part nous n'ignorons pas que les historiens sont unanimes à relater dans leurs écrits que les compagnons du Prophète n'étaient pas d'accord sur l'élection d'Abou Bakr si bien que certains d'entre eux refusèrent de lui accorder leur voix. Nous citons à ce propos ce que Omar Ibn el Khatab leur dit après avoir démenti les paroles qu'il avait prononcées à la mort du Prophète ⁽¹⁾: «O hommes ! je vous ai tenu hier des propos qui n'exprimaient pas les sentiments de mon cœur. Je ne les ai pas trouvés dans le Livre d'Allah et ils ne me furent pas communiqués par l'Envoyé. Mais je croyais que le Prophète allait diriger nos affaires jusqu'au bout. Allah a laissé entre vos mains le Livre par lequel il a montré la voie au Prophète ; et il vous a rassemblés autour du meilleur parmi vous, un compagnon de l'Envoyé, le second qui lui tenait société dans la caverne au moment de l'Emigration. Levez-vous et votez».

Nous avons aussi recueilli une foule de faits qui confirment la thèse d'après laquelle le Prophète n'a jamais décidé de la question du Khalifat, qu'en réalité il ne s'en est nullement préoccupé et qu'il n'a laissé aux Musulmans à ce sujet aucun témoignage.

Et lorsque le Prophète rejoignit le Très-Haut, la toute puissance de la religion avait déjà été établie, la miséricorde

⁽¹⁾ Au moment de la mort du Prophète Omar Ibn el Khatab s'était levé et avait dit : «Il y a des fourbes qui prétendent que le Prophète est mort. Il ne l'est pas, je vous le jure. Il est allé à Dieu comme Moïse qu'on avait cru mort pendant les quarante nuits de son absence. Il reviendra et coupera les mains et les pieds à ceux qui prétendent qu'il est mort». (*El-Tabari*).

s'était accomplie et les vérités de l'Islam avaient pris racine auprès des autres vérités. Ce jour-là la mission de Mohammad pris fin et les rapports qui s'étaient établis par son entremise entre le Ciel et la Terre cessèrent.

CHEIKH ALY ABDEL RAZEK

(Traduction par Foulad Yéghen et la Rédaction des «Messages d'Orient»)

COMMENTAIRE. - L'Islam et les Principes du Gouvernement *marque une étape du mouvement de réforme qui n'a cessé depuis le commencement du dix-neuvième siècle de vivifier et de clarifier les forces spirituelles de l'Islam, d'en activer l'évolution et d'en saper les traditions caduques. En effet, le Monde Musulman, comme toutes les sociétés orientales, au contact direct de l'Occident et pour lutter à armes égales contre ses envahisseurs, est entré aujourd'hui dans un cycle de réformes et, sous son apparente immuabilité, est à la veille d'une renaissance. Du Maroc à la Chine, du Turkestan au Congo, les 250.000.000 de Musulmans, ayant retrouvé, par réaction, le véritable esprit de leur race, se recherchent, se reconnaissent et tentent de recréer leur unité. La vieille Université d'Al-Azhar, le foyer d'où le Livre rayonna sur l'Afrique et l'Asie, la citadelle vigilante, gardienne des institutions rigides du passé, voit chaque jour se dresser contre elle ceux qui étaient venus, entre les innombrables colonnes de sa mosquée, se pencher sur sa science millénaire. Cheikh Aly Abdel Razek, qui s'y était nourri pendant quinze ans du suc de la pensée coranique, et qui s'en est affranchi, après avoir été étudiant à l'Université d'Oxford, reprend une à une toutes les valeurs islamiques, les confronte, les juge d'après la méthode critique moderne. Il entend ramener sa religion à sa pureté première, débarassée des préjugés qui l'encombrent, de ses coutumes et de son organisation surannées.*

Avec arguments à l'appui, citant les textes du Koran, les commentateurs et les grands théologiens, il démontre que la mission du Prophète est une mission spirituelle, religieuse et universaliste, qu'il n'a jamais prétendu à la fondation d'un état musulman, ni à l'élection d'un Khalife, que la foi peut parfaitement se concilier avec la raison et la science.

Dès que son ouvrage fut mis en circulation, ouvrage qui peut s'apparenter, dans l'histoire de la Chrétienté, aux écrits de Luther, les ulémas d'Égypte se soulevèrent par masses, protestèrent contre ces pages séditeuses et révolutionnaires, envoyèrent des délégations auprès de S.M. le Roi d'Égypte et exigèrent que tous les exemplaires en fussent brûlés. Le Rectorat d'Al-Azhar déféra le jeune réformateur devant un conseil de discipline (Tribunal d'Inquisition !) et rendit la sentence suivante d'après laquelle le Cheikh était «excommunié», et perdait en même temps son poste de cadî de la Mehkémeh Charei :

«Nous, Recteur d'Al-Azhar et membres de l'Aréopage des Ulémas, décidons à l'unanimité la radiation du Cheikh Aly Abdel Razek, uléma et juge à la Mehkémeh de la ville de Mansourah, du sein de cet aréopage».

Cette sanction prévue par une ancienne loi, entièrement opposée à la Constitution Égyptienne qui proclame la liberté de pensée et ne reconnaît plus l'ingérence des ulémas dans les affaires civiles, provoqua une crise ministérielle et de violentes polémiques de presse.

En dépit de cette sentence et ses répercussions sur la politique du pays, les idées soutenues par le Cheikh Aly Abdel Razek cheminent, gagnent lentement toute une élite qui était déjà préparée à les accepter et entraîneront irrésistiblement un jour la grande masse. Par sa révolte et son ferment de haute spiritualité, ce livre apporte des forces réactives, des coups de barre brusques, une lucidité dure et violente, une argumentation à mailles serrées et nettes qui auront leur poids dans la prochaine élaboration de la conscience orientale. (N D.L R.)

SOUFISME

Le mot Soufisme, en français, est généralement employé pour le mot arabe *Tassawouf*. Cette appellation est supposée dériver étymologiquement de *Safaa* qui signifie pureté ou purification. Les Soufis étaient donc primitivement ceux qui s'appliquaient à se purifier de tout désir et de toute ambition terrestre. Ils s'opposaient ainsi à la tendance générale de l'humanité qui recherche seulement les attraits de la vie. De là le nom de Soufis donné à ce groupe d'élus qui s'étaient écartés de tous les chemins du monde ; car vivant ainsi, ils aspiraient à atteindre la Sagesse Divine et une complète transfiguration de l'âme. D'après le Soufisme, la connaissance Divine ne peut être acquise que par la purification des passions charnelles et qu'en s'élevant à un certain degré de spiritualité. Au lieu d'être l'esclave de la luxure et de la vanité, un Soufi initié est imbu de qualités spirituelles. En cet état, il se trouve tout près de la présence de Dieu, et son bonheur réside dans la contemplation de la Beauté Eternelle et non pas dans les délices de la chair.

D'après une autre interprétation populaire, le mot Soufisme dérive de *Souf* qui en arabe veut dire laine. Soufi signifierait celui qui est vêtu d'une simple mais solide étoffe de laine qui le maintient alerte et en éveil.

Cependant, selon la loi étymologique arabe de transposition ou *taklite*, ni l'une ni l'autre de ces suppositions ne peut être considérée comme entièrement correcte. Les premiers Soufis ignoraient totalement cette appellation. Jamais dans leur vaste littérature ils ne s'en sont servis ni y ont fait allu-

sion, et jamais on n'a trouvé le mot *Tassawouf* dans les écrits des premiers adeptes. Ce n'est que plus tard que ce vocable fut employé pour désigner cette secte spéciale.

Il existe une corrélation frappante entre le mot *Tassawouf* et le mot *Théosophie*. Ce terme, d'origine grecque, se rapporte à l'ancien système de philosophie ou de mysticisme par lequel on parvient à établir des rapports avec Dieu et les Esprits Supérieurs, et à acquérir une sagesse supra-humaine en se pliant à certaines disciplines physiques ou en adoptant un mode de vie spécial. Cette même secte mystique, affirmait pouvoir atteindre la Sagesse Divine grâce à une certaine illumination intérieure. On peut donc dire qu'il existe une ressemblance et un principe commun entre l'ancienne Théosophie et le *Tassawouf* musulman.

Cette idée est aussi renforcée par l'habitude qu'avaient les Arabes d'incorporer dans leur langue des termes ou des appellations étrangères et de les arabiser. J'ai dit que le mot théosophie est dérivé du grec $\Theta\epsilon\omicron\sigma\sigma\phi\acute{\alpha}$ c'est-à-dire connaissance des lois divines, $\Theta\epsilon\acute{o}\varsigma$ étant Dieu et $\Sigma\omicron\phi\acute{\alpha}$ sagesse. Ainsi, théosophie veut dire la science ou le mode d'acquérir la Sagesse Divine, ce qui correspond exactement au sens du mot *Tassawouf*.

Pour arabiser le mot Théosophie on a transformé le préfixe grec *Theo* en *Ta* préfixe arabe et le suffixe *sophie* en *saouf*. Pour rendre en arabe *Théosophisme* et *Théosophiste* la règle exige qu'on supprime les suffixes *iste* ou *isme*. L'idée que *Tassaouf* dérive de *Théosophie* trouve aussi son appui dans l'histoire. Celle-ci nous rapporte que, de tout temps, il y eut des sectes qui se sont consacrées à la contemplation de Dieu dans le but d'acquérir la Sagesse Divine. Ces groupements de sages étaient connus sous le nom de *Théosophistes*. Dans leur évolution spirituelle, ils suivaient les traces de leurs prophètes respectifs et les prenaient pour guides dans leur élan vers la perfection. Ceux qui attei-

gnaient ce but étaient des saints, et il y en existait ainsi à chaque génération. A l'avènement de l'Islam ceux qui suivaient rigoureusement ses prescriptions et son enseignement et qui se consacraient à une pratique dévotionnelle supérieure, furent appelés par les générations qui les suivirent Soufis ou *Moutassawifine*.



Le premier principe du Soufisme ou *Tassawouf* est *Iman* ou la foi, dont les six préceptes sont : la croyance en Allah, Dieu, en Ses Anges, en Ses Ecritures, en Ses Messagers, en l'Au-delà et au jour du jugement dernier, en Sa Providence ou Prédestination. Ces préceptes constituent la vraie foi de tout Musulman. Mais pour un Soufi il ne s'agit pas de réciter des lèvres ces articles de foi ; il doit les garder en son cœur et les pratiquer constamment.

Il y a donc une différence entre un Soufi et un Musulman ordinaire ; alors que pour ce dernier sa foi est plus ou moins *Iman Taklidi* c'est à dire une foi contrefaite, imitée, pour le Soufi elle est *Iman Tahqiqi* ou vraie foi.

Par foi contrefaite ou imitée, on entend celle qu'on hérite de ses aïeux, ou celle qui est enseignée par des éducateurs et des prédicateurs, dans le milieu où l'on vit, sans qu'on sache pourquoi il est essentiel de croire en ces six articles pour sauver son âme.

Grâce à des prières constantes et à des actes de grande dévotion, l'initié atteint *Al Haqiqat*, ou la vérité à laquelle il aspire. Mais souvent, ceux qui ont cherché à suivre le chemin du Soufisme se sont écartés, même après de longues années, du vrai sentier pour entrer dans celui de l'erreur ; d'où la nécessité d'adopter un guide reconnu *Murshid* qui mènera le disciple à son but spirituel.

Le Prophète Mohamed, ainsi que tous les prophètes d'antan, déclara qu'il y a plusieurs moyens d'arriver à la

vraie connaissance de Dieu et à la Sagesse Divine, mais qu'ils conduisent tous au même sentier. Ce sentier, l'unique, n'est autre que celui du *Tassawouf* pour les disciples du Prophète Mohamed, et la Théosophie pour tous les disciples des prophètes qui l'avaient précédé, à condition toutefois qu'ils s'attachent aux doctrines pures et non corrompues.

En d'autres termes, le Soufisme ou *Tassawouf* n'a été qu'une renaissance d'un très ancien système de Théosophie avec des variations caractéristiques, non pas dans son essence, mais dans sa forme et établies suivant les nécessités spirituelles des âges nouveaux.



Le Soufisme a été très souvent mal exposé, mal conçu et mal compris en Occident. La nécessité s'impose donc de présenter les principes et les doctrines véridiques de cette doctrine. L'auteur de cet essai est un vrai Soufi, initié dans cet Ordre par un maître reconnu, un Cheikh Soufi de l'Ecole Soufi Khalwati d'Alexandrie. Sa filiation généalogique Soufi remonte à quarante et une générations distinctes jusqu'à Ali-Ebn-Abou-Talib, cousin du Prophète et premier disciple du Soufisme, consacré Soufi par l'enseignement direct du Prophète lui-même.

Pour se pénétrer de l'esprit du Soufisme, on doit s'adresser à un vrai Soufi, car lui seul peut traiter ce sujet avec vérité et sans parti pris. On pense généralement que le Soufisme est d'origine étrangère, principalement persane ou bouddhiste et que son but et ses enseignements sont souvent contraires au véritable Islamisme dans lequel il n'aurait pénétré que graduellement par un long contact et une action réciproque.

Rien n'est plus éloigné de la vérité. Le Professeur Nicholson établit que les recherches modernes ont « discrédité les opinions généralement répandues qui représentaient le

Soufisme comme une réaction de l'esprit aryen contre une religion sémitique envahissante et comme un produit de la pensée Hindoue ou Persane» (1). Car s'il en était ainsi comment expliquerions-nous le fait avéré que parmi les principaux pionniers du mysticisme musulman nous trouvions des Syriens et des Egyptiens de race arabe? Le Dr. Nicholson très justement observe : «En esprit, le Bouddhisme et le Soufisme sont diamétralement opposés. Le Bouddhiste trouve sa morale en lui-même tandis que le Soufi ne l'acquiert que par l'Amour et la Connaissance de Dieu» (2).

En réalité cette prétendue réaction persane ou aryenne ne concorde pas avec les faits relatifs au Soufisme primitif et de tradition pure. L'élément persan et aryen a joué un très grand rôle dans les sciences purement islamiques, telles que la grammaire arabe, la jurisprudence, les commentaires du Koran etc. Malgré cela les imaginations les plus fantaisistes ne peuvent les rattacher à des influences helléniques ou indo-persanes. Le simple fait qu'un Persan joua ultérieurement un très grand rôle dans le mouvement soufi n'est pas une présomption suffisante pour prouver la filiation persane de ce mouvement, surtout si nous tenons compte que dans son apparence aussi bien que dans son essence, le Soufisme est islamique. Les arguments d'après lesquels le Soufisme serait d'origine hellénique ou égyptienne de même que l'affirmation par laquelle le Soufisme est redevable au Christianisme de quelques unes de ses particularités sont encore moins fondés. D'après les grands maîtres du Soufisme, l'Islamisme est la seule religion de Dieu. Ils soutiennent que la religion de tous les Prophètes a été l'Islamisme ; avec une différence seulement de degrés, les bases étaient toujours les mêmes. Le côté mystique de cette vraie religion consiste en la reconnais-

(1) Cf. Dr. Nicholson's «Mystics of Islam»

(2) Ibid

sance d'un seul vrai Dieu et en la croyance aux Messagers ou Prophètes que dans Sa grande bonté Il a, d'époque en époque, envoyés pour révéler sa volonté à l'humanité. Du point de vue rituel, cette foi trouve sa mise en pratique dans l'observance des lois immuables et éternelles du Bien et du Mal, et aussi dans des préceptes et cérémonies ordonnés par Dieu et adaptés, temporairement, aux différentes caractéristiques de chaque époque.

Ces préceptes et cérémonies ne sont pas essentiels en eux-mêmes, mais ils deviennent strictement obligatoires par les commandements de Dieu qui les prescrit aux hommes afin de les aider à acquérir l'illumination spirituelle. Ils sont donc temporaires et sujets à des altérations de par Sa Volonté et Sa Sagesse. C'est pour cette raison que le mot Islam, qui signifie le complet abandon à la Volonté Divine, est communément employé pour désigner la religion mahométane. Cependant ce mot définit aussi toutes les religions de Dieu depuis le commencement du monde, car toute vraie religion n'est qu'une absolue soumission à la volonté Divine.

Chacun des prophètes a donc été le grand Maître Soufi de son époque respective, le prophète arabe étant le Soufi idéal *Insanoul Kâmel*, le prototype et l'exemple parfait, et l'Islamisme (nous voulons dire le Mahométisme) la véritable expression du Soufisme.

Lorsque l'*Insanoul Kâmel* parut, le monde était plongé dans les ténèbres de la superstition, de l'ignorance et de la vilenie et de tous les peuples les Arabes étaient les plus corrompus. Pourtant, sous la conduite de cette personnalité Divine ils développèrent avec ampleur leurs facultés spirituelles et humaines et quand vint pour lui le temps de quitter le plan terrestre, ils étaient en mesure de continuer son œuvre de régénérescence, et le monde entier fut témoin de changements miraculeux.

Les Arabes ne devinrent pas seulement les plus fidèles

observateurs de la loi Divine, les guides spirituels de l'humanité mais ce furent eux aussi qui lui transmirent les lumières de la connaissance dans le domaine des sciences et des arts.

La première génération des Arabes musulmans accomplit la tâche qui lui était assignée, celle de propager son idéal religieux dans toutes les branches de l'activité humaine. La génération suivante continua l'œuvre commencée pour la transmettre à son tour à ses successeurs. Entre-temps, de nouveaux éléments de races et de nationalités différentes adhérèrent au soufisme, Ces apports étrangers élargirent considérablement le champ de diffusion de l'idéal commun et les possibilités d'action selon les goûts et les tempéraments individuels.

Les peuples de langue arabe et ceux qui l'avaient adoptée pour langue maternelle ne se heurtaient à aucune difficulté linguistique ou traditionnelle. Ils avaient connu le Prophète ou ceux qui l'avaient approché et qui étaient imprégnés de son esprit, ou du moins leurs héritiers directs. Mais aux non-Arabes, la langue, les mœurs, la tradition et la Parole Divine devaient être entièrement expliquées. Car ces étrangers qui à l'origine avaient nié et persécuté le grand Soufi, étaient devenus ses plus fervents disciples, faisant preuve d'une grande sincérité et d'un zèle inégalable. De pair avec les Arabes, ces nouveaux adeptes, particulièrement les Persans, écrivirent des traités sur la grammaire arabe, sur les commentaires du Koran, et sur la jurisprudence islamique, dans leur esprit particulier. Ce ne fut pas une scission, ni une réaction mais ce fut ce que cela devait être : une collaboration.

Un facteur tout puissant, le temps, amena graduellement la dégénérescence du Soufisme. Les historiens soufis rapportent, en effet, qu'avec le temps l'influence spirituelle du grand Soufi commença à décliner. L'expérience nous apprend que ce fait est normal. La poursuite des biens de ce monde

et toutes les conséquences qui en résultèrent prirent une place prépondérante ; le passé se voila sous des formes légendaires et l'espoir d'une renaissance spirituelle se perdit dans un lointain avenir. Bien d'autres causes de dissolution s'ajoutèrent à ce premier facteur. Chaque Soufi se dédia à un sujet particulier, y consacra toute sa vie et le traitant avec trop de passion, en exagéra démesurément l'importance, ce qui est une conséquence naturelle de toute spécialisation.

Tant que le Maître-Soufi fut parmi eux, ils ne tombèrent pas dans ces errements. Il personnifiait l'Unité. Il était, ainsi que ses disciples directs, le parfait divin, exemple de son propre enseignement. Mais il disparut ; et ses compagnons, et tous ceux qui avaient été imbus de l'esprit du Maître, disparurent à leur tour et l'émiettement des forces devint dès lors inévitable.

Les grands Soufis de cette époque, comprenant les avantages et les désavantages de cette position, continuèrent alors l'œuvre spirituelle sur ces nouvelles bases, non pas pour réagir contre l'esprit du Maître, mais pour venir en aide à ceux qui s'aventuraient dans la voie nouvelle afin de les éclairer et de compléter leur tâche.



Les historiens Soufis reviennent avec insistance sur le fait que Mohamed, le Maître Soufi, personnifiait la quintessence de l'humanité, physiquement et spirituellement. Il en était le prototype idéal dans ses multiples aspects. Ils citent des faits prouvant comment Mohammed pouvait mener une vie entièrement détachée des biens du monde tout en y vivant. Il maintenait ses attaches terrestres tant qu'elles ne l'empêchaient pas de poursuivre et d'atteindre son but divin, mais il n'hésitait pas à les rompre dès qu'elles s'interposaient d'une manière quelconque entre Dieu et lui.

D'après ces historiens les seuls buts de la Religion sont

d'établir les véritables rapports entre Dieu et l'homme, et de servir l'humanité. Prières et jeûnes, pèlerinages et sacrifices furent institués non point comme une fin en eux-mêmes mais comme un moyen à une fin. La prière en tant que simple rituel n'est pas une prière. Elle doit conduire à une élévation spirituelle sous peine d'être inefficace. C'est ainsi que lorsque la Parole Divine enjoint la prière, elle en montre aussi le but qui est d'enrayer ou pour le moins de restreindre le mal (les mauvais penchants de d'homme). Si la prière était une fin en elle-même, pourquoi cette même Parole Divine attirerait-elle la malédiction sur certains suppliants? (1).

Il en est de même pour le jeûne. Le verset du Koran qui le recommande établit que son but est de cultiver la piété et la dévotion. De même encore pour le sacrifice : la Parole Divine indique clairement que ce n'est ni la chair ni le sang de la victime qui parvient à Dieu, mais la piété, la pureté et la sincérité du motif qui inspire le sacrifice. C'est, dirait un Soufi, le plus grand des pèlerinages que de se dominer soi-même ; un cœur vaut plus qu'un millier de *Kaabas*. La *Kaaba* fut construite par Abraham fils d'Azar mais le cœur est le chemin qui mène à Dieu. Les historiens Soufis révèlent la raison d'être de chaque partie du rituel islamique mais tout en s'attachant à l'esprit et non à la lettre, les vrais Soufis (vrais est de trop s'ils méritent ce nom de Soufi) observent minutieusement la loi dans ses moindres prescriptions. Cela n'est point une contradiction : la théorie nouvelle du parallélisme psycho-physique témoigne elle-même de l'efficacité des pratiques corporelles, des postures, des répétitions orales de mots etc. qui produisent infailliblement un effet correspondant sur notre mentalité. Ainsi, comme moyens, les pratiques de dévotion sont indis-

(1) Malheur à ceux qui, priant Dieu, sont négligents dans leurs prières (interprétation du Koran C. VII 5.)

pensables au même titre que la nourriture est indispensable au corps pour lui assurer son harmonie et sa force.

Par conséquent, ces grands illuminés spirituels, bien qu'ils aient insisté sur l'esprit de la loi n'ont jamais renoncé à s'y conformer littéralement.

Ce fut, il est vrai, l'observance littérale de la loi qui causa la décadence spirituelle mais cette observance est cependant nécessaire à l'élévation du croyant. Ce dernier est cependant tenu de ne pas perdre de vue l'esprit. Les Soufis se donnèrent pour but de réaliser et de compléter la loi, non pas de l'abolir. Car, disaient-ils, cela les conduirait au libertinage qu'ils abhorrent autant que les formalistes eux-mêmes. Ils s'efforcèrent de tendre à cela en collaborant avec les formalistes et les membres de diverses autres sectes islamiques jusqu'à l'époque où la décadence commença à se faire sentir. Narrant les événements avec fidélité, les chroniqueurs Soufis ne purent passer sous silence les antagonismes qui naquirent plus tard entre eux-mêmes et les formalistes. Mais ceci n'eut lieu que longtemps après, lorsque l'une et l'autre secte se laissèrent aller à développer à l'excès leurs tendances divergentes. Les plus beaux jours du formalisme coïncident avec la meilleure ère du Soufisme et celle-ci comprend une longue période de plusieurs siècles. La fissure se produisit lorsque des schismatiques, que les sages, dans la pureté de leur cœur, ont toujours désapprouvé, commencèrent à exagérer leurs points de vue au discrédit des autres sectes.

De nos jours, l'animosité est remplacée par une tolérance réciproque, bien que parfois des lueurs de l'ancienne rivalité se font jour dans des écrits acrimonieux. «Les Soufis, dit le Professeur Nicholson, au lieu d'être excommuniés sont aujourd'hui solidement établis dans l'Eglise mahométane».



Séduits par les vertus de la religion islamique, et surtout

par sa spiritualité, les Persans embrassèrent cette foi avec enthousiasme. Il est vrai que l'influence qu'ils exercèrent sur l'Islam fut la réaction naturelle d'une civilisation supérieure mais décadente ; ils furent à tort accusés par certains exégètes occidentaux de s'être convertis dans le dessein de briser l'unité de cette religion. S'il en avait été ainsi, on ne s'expliquerait pas que des hommes de descendance ou d'origine persane, tels que l'Imam ⁽¹⁾ Bukhari, l'Imam Moslim de Nisaphour, l'Imam Tirmidhi, le grand juriste Abou Hanifa, l'Imam Abou Youssef, Sibba-Vaih et Abou Aly Tarissi (ces deux derniers grammairiens célèbres) aient joué un rôle si important dans l'histoire et la propagation de l'Islam.

Il est difficile de trouver tant de personnalités célèbres, même parmi les Soufis, qui étaient fiers d'être leurs disciples et qui les révélèrent à l'égal des grands Musulmans Arabes. De plus, certains de ces grands juristes furent en même temps des Soufis éminents, par exemple Abou Hanifa, Shafai et Rabia Bassri. En un mot les Persans excellèrent dans toutes les branches de l'activité humaine pour la plus grande gloire de l'Islam.

L'enseignement du Soufisme, à l'époque primitive de l'Islam, fut d'une portée très limitée. Sa nécessité ne se faisait pas encore sentir. Car les hommes qui mènent une vie droite et loyale et qui suivent les préceptes les plus essentiels de leur religion n'éprouvent pas le besoin de recevoir une instruction formelle.

Les compagnons du Saint Prophète n'éprouvaient nul besoin d'être instruits dans le Soufisme car, bien qu'ignorant totalement ce terme, ils étaient effectivement des Soufis ainsi que nous l'avons établi plus haut. On les désignait comme étant les Compagnons du Prophète de Dieu, les vrais servi-

(1) L'Erudit, celui qui est digne de foi.

teurs du Seigneur, appellations qui leur attiraient les plus grands honneurs.

Les quatre premiers Khalifes, Abou-Bakr, Omar, Osman, Ali et d'autres, s'attachèrent à se purifier en s'astreignant à des dévotions surérogatoires. Ils atteignirent ainsi le plus haut degré de spiritualité. Les deux générations qui les suivirent observèrent ces mêmes pratiques, mais à la longue et graduellement, la lumière spirituelle ayant perdu de son éclat et des adeptes nouveaux ayant été gagnés à l'Islam, la nécessité d'une science précise avec des lois fondamentales, un rituel et un enseignement spécial, se fit sentir. Pour désigner la secte spirituelle qui se constitua ainsi lentement un nom était déjà tout indiqué : Théosophie et Théosophes qui, remanié selon les principes arabes du *Naht* ou science de l'étymologie, devint Tassawouf et Moutassawif ou Soufisme et Soufi.

Quelle que soit l'étymologie du mot Tassawouf, les Soufis ne portent aucun doute sur son sens véritable. Ils estiment que la connaissance des réalités des choses dépasse les bornes de la vision intellectuelle de l'homme. Ainsi, des interrogations telles que : « Que sommes-nous ? Dans quel but sommes-nous venus séjourner sur terre ? En quoi consiste notre vrai bonheur et notre misère ? » demeurent sans réponse. Toute tentative d'y apporter un éclaircissement reste vaine. Aucune recherche scientifique, aucune hypothèse philosophique, aucune spéculation métaphysique, n'a pu résoudre la grande énigme de façon convaincante. Le champ de l'intellect est limité par nos sens physiques, et si, guidés par eux, nous parvenons à nous élever à d'incroyables altitudes, lorsque nous atterrissons en quelque lieu, c'est toujours sur le sol brumeux du doute et de l'obscurité.

La plus sublime envolée de la pensée spéculative peut tout au plus nous amener à affirmer qu'il devrait exister une conscience universelle qui imprègne le monde de phéno-

mènes; mais ce n'est encore qu'une supposition et non pas la connaissance *absolue*. L'abîme entre *il devrait exister* et *il existe* est toujours là, béant et infranchissable. C'est le Soufi qui le comble en passant de la supposition à l'affirmation, élevant ainsi, *il doit exister* : à l'affirmation : *il existe*. Cela se fait, nous dit-il, en des moments *d'illumination, d'intuition, d'inspiration* ou encore de *révélation*; le terme importe peu. L'être humain, cessant d'être balloté par les vagues du doute et de l'incertitude passe de la nuit décevante à la grande lumière du jour, et l'Univers lui est révélé dans toute sa réalité.

Voilà dans son essence la signification du mot *Tasawouf* ou mysticisme Islamique. En toute vérité, il repose sur les enseignements de l'Islam; il est essentiellement Islamique; il est en fait l'expression la plus élevée de l'Islam, l'envolée de l'homme vers les sphères célestes de la Réalité.

Les Soufis éminents qui se sont distingués parmi leurs frères reçoivent le titre de *Réalistes* ou *Ahl Tahqiqe* et parfois de *Arifin Billah* ou ceux dont la connaissance provient de Dieu.

Ainsi qu'il a été déjà dit, un disciple Soufi dans sa recherche de la connaissance divine ne se satisfait pas de cérémonies habituelles imposées par la loi. Toujours avide de percevoir le fruit sous l'écorce, la réalité sous les apparences, il ne se borne pas aux pratiques rituelles des formalistes mais il s'attache à la purification spirituelle qui devrait être le seul but de tous les commandements divins.



On a souvent confondu le Soufisme avec le mysticisme tel qu'on le conçoit communément en Occident. Le malentendu provient d'une similitude apparente dans le sens du mot mysticisme et celui de *Sirr* qui signifie en Arabe mystère ou secret. Mais le *Sirr* du Soufi n'est pas le mystère du Mystique, car le Soufi n'a rien à céler. Pour lui, ce nom indique

ce qu'il y a de plus réel au fond de toute chose, noumène et phénomène. Et puisque la réalité d'une expérience personnelle n'est ressentie que par la personne même qui l'accomplit, le Soufi attache beaucoup plus d'importance aux pratiques individuelles qu'aux pratiques collectives. «Ce qu'on essaye d'atteindre est une chose que l'on goûte par soi même et je n'en connaîtrai pas la saveur si d'autres la goûtent pour moi». On peut exprimer toutes les formes d'une religion, mais l'illumination de l'esprit ne s'acquiert que par intuition personnelle.

Cette attitude du Soufi a donc été à tort attribuée à des pratiques mystérieuses. Tassawouf et mysticisme appartiennent à deux ordres d'idées tout à fait différentes. Dans le Soufisme on arrive à la connaissance par une lueur subite, sans aucun procédé cérébral. Cette connaissance naît d'un cœur pieux, libéré de tout aliment impur par des pratiques de dévotion. La lumière Divine jaillit comme un éclair laissant percevoir un vaste champ de connaissances spirituelles.

Bien qu'il existe plusieurs ordres et sous-ordres du Soufisme, ils avaient tous, à l'origine, les mêmes principes et les mêmes pratiques, différant seulement entre eux dans quelques détails secondaires. Ces ordres sont connus sous les noms des Chefs qui les avaient créés dans différentes localités et qui, ainsi que tous leurs vrais disciples, ne s'étaient jamais écartés de la doctrine fondamentale. Avec le temps, les différences d'inclination, de tempérament, de caractère et de milieu donnèrent lieu à de nouvelles pratiques inoffensives au début mais, à la longue elles portèrent atteinte aux principes mêmes de la doctrine.

Aujourd'hui certaines sectes dénommées à tort Soufis ne suivent plus les lois et les commandements des initiateurs de leurs ordres. Cette dégénérescence fut pour une grande part provoquée par l'influence des sectaires qui dévièrent du droit chemin et s'adonnèrent à l'hypnotisme, au magnétisme, à

l'auto-suggestion etc. pratiques dont les premiers Soufis ne s'étaient jamais soucié. Ces derniers venus voulant arriver à des résultats tangibles et constatant entre leurs pratiques et celles des Soufis primitifs une vague similitude s'y adonnèrent en perdant de vue la réalité. De là naquirent l'hérésie, l'hypocrisie et l'imposture, et des étrangers s'en prévalurent pour se servir du mot «sophisme» (qui n'est autre que Soufisme) pour désigner un raisonnement qui porte à l'erreur.

Certaines sectes dévoyées observent les plus sévères disciplines : mortifications, jeûnes qui parfois sont prolongés pendant douze ans, exercices respiratoires des *yoguis*, contrôle des fonctions cardiaques, concentration mentale, et adoptent l'idolâtrie ou le panthéisme. D'autres, s'affranchissant de toute loi, donnent libre essor à toutes leurs passions ; d'autres encore pratiquent le célibat, la vie monastique et se retirent dans les forêts en renonçant à toute relation avec les hommes. Mais toutes ces disciplines sont en directe contradiction avec l'esprit du Soufisme et de l'Islamisme et il est certainement regrettable que des mystiques orientaux en s'adonnant à des pratiques singulières et condamnables aient permis à des auteurs occidentaux de se faire une fausse conception du Soufisme. Tout cela est complètement étranger à la pureté primitive de la religion mais nous savons qu'au bon grain se mêle toujours l'ivraie.



L'origine du Soufisme peut être reportée à la première année de l'Hégire ⁽¹⁾ lorsque quarante cinq habitants de la Mecque se joignant à un nombre égal de ceux de Médina jurèrent fidélité aux doctrines du Prophète et formèrent une ligue de fraternité. Leur but était d'établir entre eux une

(1) Hégire (Hijrat) signifie émigration du Prophète de la Mecque, sa ville natale, Médina.

communauté de biens, de vivre ensemble et de s'astreindre chaque matin à des dévotions surérogatoires. Cela leur était dicté par la pureté de leur cœur brûlé de repentir, d'amour, d'espoir et de charité.

Pour se distinguer des autres Musulmans ils prirent le nom de *Fakirs* ⁽¹⁾ ou pauvres, car ils avaient décidé de renoncer aux richesses superflues selon la prescription du Prophète : *Al Fakru Fakri*. (La pauvreté est ma fierté) ⁽²⁾.

Quelques années plus tard Abou Bakr et Ali, premier et quatrième Khalifes, établirent du vivant même du Prophète, des ordres religieux qu'ils dirigèrent avec *Zekr*, c'est-à-dire avec le souvenir et la répétition continuelle du nom de Dieu et de Ses attributs; leurs disciples devaient prononcer des vœux. En mourant, Abou Bakr transmit son titre de Président de l'ordre au Persan Salman Oul Farissi, zélé converti; et Ali à son tour à Al Hassannul Bassri; chacune de ces charges fut consacrée sous le titre de Khalife ou successeur ⁽³⁾.

Les deux premiers successeurs, et tous les autres après eux, suivirent l'exemple des Khalifes de l'Islam et transmirent la direction de l'Ordre à celui de leurs disciples qui avait fait preuve de plus de dévotion et d'illumination. Les Fakirs basaient leurs principes de renoncement sur la prescription du Koran qui ordonne que richesse commerce et propriété, parents, enfants et frères ne doivent pas, pour le vrai croyant, être préférés à Allah et ne doivent jamais le détourner du chemin qui mène à Lui ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Le nom de Fakir désigne jusqu'à présent tous les Soufis.

⁽²⁾ Le mot Fakir signifie ici : Qui a besoin de la miséricorde de Dieu, qui est pauvre devant Dieu plutôt que : qui a besoin de secours matériel.

⁽³⁾ Jusqu'aujourd'hui le nom de Khalife est donné au Cheikh qui préside un Ordre Soufi.

⁽⁴⁾ Si vos pères, vos enfants, vos frères, vos épouses, vos parents les richesses que vous avez acquises, le commerce dont vous craignez

Un Fakir doit donc être prêt à abandonner tous ses biens s'ils doivent d'une façon ou d'une autre devenir un obstacle entre lui et ses devoirs de serviteur de Dieu et de vrai Compagnon de son Prophète. Il doit tout sacrifier et subordonner à la cause de la Vérité.

Quant au *Zekr*, pratique du souvenir, il a été adopté par les Fakirs comme le meilleur moyen de se mettre sur la voie qui mène à Dieu et de résister à la tentation.

La répétition continuelle du nom d'Allah et de ses attributs, telle qu'elle est enseignée par la confrérie de Fakirs, conduit le Musulman laïque de la simple connaissance des notions élémentaires de sa religion à une réelle conscience de Dieu et de ses attributs acquis par l'illumination divine. A maintes reprises le Koran enjoint aux fidèles la répétition constante du souvenir de Dieu (1).

On retrouve cette recommandation dans tous les livres authentiques des traditions du Prophète et un chapitre de *Bab-el-Zekr* est toujours consacré à ces sortes d'instructions. Tant qu'il mène une vie juste, est-il dit, celui qui récite d'un cœur pur la formule de foi *La-ila-ha Il-lal-lah* (il n'y a d'autre dieu que Dieu) trouve ouvertes devant lui les portes du Paradis et atteint le trône de Dieu. Les portes du Paradis représentent allégoriquement la connaissance et l'inspiration Divine, et le trône de Dieu symbolise le plus haut degré de félicité spirituelle. Une autre pratique essentielle de dévotion suivie par les Fakirs est le *Salatou-ala-Nabi*, invocation des bénédictions de Dieu en faveur du Prophète. Cette invocation qui doit être répétée aussi souvent que possible est pres-

la ruine, vos habitations, qui vous sont chères ont plus d'empire sur vos cœurs que Dieu, Son Envoyé et la Guerre Sainte, attendez le jugement du Très Haut. Il n'est point le guide des prévaricateurs. (Koran IX 24)

(1) La prière accomplie, gardez le souvenir d'Allah debout, assis ou couchés (Koran IV : 104)

crité par le Koran (1) à tous les fidèles et Mohamed lui-même la recommande comme une source d'illumination divine.

Les pratiques mentionnées ci-dessus, formaient les principaux actes de dévotion surérogatoire adoptés par les premières confréries de Fakirs. Cependant, dans le cours des siècles, certains Fakirs, poussés par une imagination en délire, s'éloignèrent des lois primitives et peu à peu changèrent ces confréries saintes en ordres irréguliers et en sectes indisciplinées.

Ce fut vers l'an 149 de l'Hégire (766 ap. J. C.) que le Cheikh Alwan, un Saint renommé, fonda le premier ordre régulier de Fakirs connu sous le nom de Confrérie *Elwanya* avec des règles et des exercices religieux spéciaux. Mais ce ne fut que vers la fin du III^e siècle de l'Hégire, lorsque les Musulmans entreprirent la traduction en langue arabe des littératures, philosophies et sciences grecques et latines que le nom de Soufi fut ajouté à celui de Fakir pour désigner les sectateurs de la confrérie.

Dès le début, les adeptes du Soufisme furent aussi appelés *Derwish* ou *Darwish*, mot persan qui signifie pauvre. Après la fondation de la Confrérie *Elwanya* chaque siècle vit naître de nouveaux ordres et sous-ordres nommés d'après leurs fondateurs. De nos jours il est difficile de les dénombrer avec précision, tant ces confréries se sont multipliées. Cependant voici les noms des principales d'entre elles ; mais la liste que nous donnons ici est loin d'être complète :

| Nom de la confrérie | Fondateur | Ville du Sanctuaire | Date Hégire Ap. J. C. | |
|------------------------|-------------------|------------------------|--------------------------|-----|
| 1 Alwaniyat | Cheikh Alwan | Djedda | 149 | 766 |
| 2 Adhamiya | Ibrahim Ibn Adham | Damas | 161 | 777 |
| 3 Bastamiyat | Bajazet Bastami | Gébel Bastam | 261 | 874 |
| 4 Sakatiya | Sirri Sakati | Bagdad | 295 | 907 |

(1) Koran XXXIII 4-4-42.

| <i>Nom de la confrérie</i> | <i>Fondateur</i> | <i>Ville du Sanctuaire</i> | <i>Date Hégire</i> | <i>Ap.J.C.</i> |
|--------------------------------|----------------------------|--------------------------------|------------------------|----------------|
| 5 Kadirya | Abdel Kader Jilani | Bagdad | 561 | 1165 |
| 6 Rufaiya | Said Ahmed Rufai | » | 576 | 1182 |
| 7 Suhrawardiya | Cheikh abul Din Suhrawardi | » | 602 | 1205 |
| 8 Shaziliyah | Sidi Abul Hassan | Mecque | 656 | 1258 |
| 9 Moulawiyah | Galal Dine Roumi | Conyat | 672 | 1273 |
| 10 Ahmadiat | Sidi Ahmed el Badaoui | Tantah | 675 | 1276 |
| 11 Nagshabandiat | Pir Mohamed | Kasr-Arifan | 719 | 1319 |
| 12 Saadiyat | Saad el Dine | Damas | 736 | 1335 |
| 13 Baktachiat | Hadji Baktache | Kir-Chire | 756 | 1357 |
| 14 Kalouatieh | Sid Omar Kalouati | Calsarea | 800 | 1397 |
| 15 Bahramieh | Hadji Bahrami | Angora | 876 | 1471 |
| 16 Bakriat | Abou Bakr Wafay | Alep | 902 | 1496 |
| 17 Goulchanieh | Ibrahim Goulchani | Le Caire | 940 | 1533 |
| 18 Gamaliat | Sidi Gamal el Dine | Constantinople | 1164 | 1750 |

Tous les ordres Soufis étant issus d'une même souche s'inspirent des mêmes principes. Ils ne diffèrent les uns des autres que dans leurs actes de dévotion, spécialement le *zeker* qui est pratiqué différemment par chaque ordre.

Il arrive qu'un disciple fervent acquiert suffisamment de Science Divine pour lui permettre d'établir une nouvelle école sur les mêmes bases que son ancien ordre mais avec quelques variantes dans les cérémonies et les récitation : c'est ainsi que se créent les ordres et les sous-ordres si nombreux du Soufisme.

Parmi les ordres cités, le Bastamyah, le Nagshabandiat et la Baktachiat sont ceux qui dérivent de l'ordre originel établi par le premier Khalife Abou-Bakr. Le quatrième Khalifat, celui de Ali, donna naissance à presque tous les autres ordres. Chaque ordre possède sa *Silsilah*, chaîne de succession de l'un ou l'autre de ces deux grands fondateurs.

Il est impossible de donner dans ce bref essai une énumération et une description complètes des règles et cérémonies adoptées par les différentes sectes des Soufis ou Fakirs. Voici cependant un résumé du *Voyage vers Dieu*,

étapes de l'initiation, communes à toutes les confréries.



Lorsqu'un Musulman, remplissant les conditions requises de développement intellectuel, se tourne vers l'enseignement Soufi pour éclairer ses doutes sur la Nature réelle de la Divinité, il est appelé *Talib* ou celui qui cherche la vérité. Se plaçant sous la direction spirituelle d'un chef de secte, *Cheikh* ou *Mourshid*, il entre dans *le sentier* et devient un *Salik* ou voyageur. Celui-ci s'adonne entièrement à la dévotion par laquelle il atteindra à la connaissance Divine. C'est à ce moment que commence son véritable voyage :

1.— On l'exhorte à se dédier au service de Dieu qui est le premier pas vers Sa connaissance. C'est la première étape *Uboudiyah* ou vénération.

2.— Lorsqu'en réponse à ses prières l'influence Divine a développé sa vénération jusqu'à l'amour, on dit qu'il a atteint *l'Ishq* ou l'Amour.

3.— Cet amour Divin chassant de son cœur tout désir terrestre le conduit à l'étape suivante dite *zouhd* ou la retraite.

4.— S'adonnant alors à la contemplation des attributs de Dieu et de l'Eternelle Beauté, il atteint la *Marifah* ou illumination. *Marifah* signifie Connaissance Divine acquise par intuition.

5.— Cette illumination conduit à un état extatique appelé *Wajd*.

6.— Au cours de cette étape le voyageur prend conscience par inspiration Divine de la vraie nature de Dieu parvenant ainsi au plus haut degré de la vérité ou *Haqiqah* qu'il recherchait avidement quand il n'était qu'un simple *Talib*.

7.— Il se dispose alors à accéder aux trois derniers degrés d'initiation supérieure : *Fana*, *Liga* et *Baqa*.

Fana est l'abolition du moi à tel point que l'adepte est immergé entièrement dans la Divine Puissance, Dieu devient

pour lui le *tout dans le tout*. *Tournez-vous vers votre Créateur*, dit le Livre Saint, *et rendez vous à Lui*. Et le Soufi, obéissant à cette injonction, se met à la disposition de son Créateur comme un cadavre entre les mains de l'ensevelisseur. Il se souvient de la recommandation du Prophète : *Meurs avant ta mort*, car reconnaissant qu'après tout sa nature est périssable et afin d'acquérir la vie éternelle, il consent à mourir à toute joie terrestre, non point parce qu'il le désire mais pour obéir à la volonté divine qui, pour le Soufi, est la Loi.

Le Saint Jalalu-el-Dine-el-Roumi a bien illustré l'état de *Fana* ou abolition en Dieu, dans les vers suivants :

*Quand un homme est possédé par un esprit,
Il perd tout ce qui compose sa nature humaine.
Tout ce qu'il dit lui est inspiré par cet esprit.
Cela n'est ni de ce cerveau ni de cet autre.*

*Elle s'en est allée, sa propre individualité, il est lui même
cet esprit,*

*Sans révélation aucune, la langue arabe devient à un Turc
aussi familière que sa langue maternelle.*

*Perdu à lui même il ignore tout langage,
Car la connaissance est la personne et les attributs de
l'Esprit.*

*Comment le Créateur de l'homme et de l'esprit
Aurait-il moins de pouvoir que l'esprit ?
Si cette loi est vrai pour l'esprit*

Quel doit être le pouvoir du Créateur de l'esprit ?

Ailleurs, le même Soufi dit :

*Quant il (l'homme ivre) est sous l'influence du vin vieux ou
nouveau, il commence à parler.*

Tu diras : C'est le vin qui parle.

Si les esprits du vin peuvent agir ainsi sur lui

*Est-il possible que la lumière de Dieu ait moins de force et
de pouvoir ?*

*Bien que le Koran soit sorti des lèvres du Prophète
Parjure est celui qui dit que Dieu ne l'a pas prononcé.»*



L'état de *Fana*, détachement du Soufi de sa vie physique, diffère du *Nirvana* en ce qu'il implique la continuation de son existence réelle : *Baqa*. Celui qui meurt à lui-même vit en Dieu, non pas dans le sens du panthéisme, comme l'ont supposé à tort les critiques occidentaux. Le Soufi est contraire à la déification ; mais son âme, pour lui, procédant du pouvoir de son Créateur et son moi propre n'étant qu'un reflet du Moi Réel, il tend à un continuel progrès.

Les premiers Soufis n'oubliaient jamais qu'ils étaient humains, bien que dans leurs moments d'illumination et d'extase ils perdaient conscience de leur moi.

L'étape de *Fana* mène à celle de *Liga* où l'initié arrive à sentir la présence du Tout-Puissant. Cet état surnaturel est au dessus de toute description car il échappe à l'intellect et aux sens humains, c'est une perception purement spirituelle.

Le disciple peut demeurer dans l'état de *Fana* un seul instant ou très longtemps. Par la grâce de Dieu il revient alors à lui-même, non pas à ce «moi» qui dominait le cœur du *Murid* et l'asservissait aux ambitions terrestres, mais à l'état de *Baqa* qui est celui de l'homme dont le «moi» est inaltérable parce qu'il est conscient de la réalité.

Et maintenant, au terme de son voyage spirituel, il revient pour servir de preuve à la vérité de l'Islam ; il s'en retourne comme un modèle de sainteté, de fidélité, de charité, exemple d'un être humain purifié, plein d'amour pour Dieu et de sympathie pour l'humanité et en vérité, pour toutes les créatures de son Aimé. Il a maintenant atteint le but final de tous les Soufis, car il a délivré son âme du tumulte des passions, en la spiritualisant et en l'unissant par son amour à Dieu dont elle émane, comme un rayon émane du

soleil. Il est alors tout pureté, amour, espérance et charité car étant au but, la connaissance de la certitude, de la vérité et de Dieu même, qui n'était jusqu'à présent pour lui qu'objective et transcendante, lui devient toute subjective.

La suprême aspiration du Soufi est donc de perdre son identité humaine pour acquérir une vie spirituelle et obtenir la vérité et la perfection. Cette conception idéale du Soufi est exprimée par Saint Jalalu-ed-Din-el-Roumi dans son livre bien connu *Masnaoui*. Dans une parabole qui témoigne de l'efficacité des pratiques de dévotion soufi pour les besoins d'une âme anxieuse, il représente ainsi l'Amour essayant de se faire admettre dans le sanctuaire de la Divinité :

Il frappa à la porte du Bien-Aimé et une voix de l'intérieur demanda : Qui est là ? Il répondit : «C'est moi» et la voix dit : «Cette maison, toi et moi, ne nous contiendrait pas.

Et la porte demeura close. Alors l'amant se retira dans la forêt et pria et jeûna dans la solitude. Un an après il s'en retourna et frappa de nouveau à la porte, et de nouveau la voix demanda : «Qui est là ?» Et l'amant répondit : «C'est Toi» Alors la porte s'ouvrit pour lui livrer passage.

AHMED GALWASH

Membre de la Confrérie soufi Khalwati d'Alexandrie

(Traduit de l'arabe par la Rédaction des «Messages d'Orient»)

UNE QACIDA INÉDITE D'IMROULQAIS ET COMMENTAIRE SUR LA POESIE DE LA DJAHILYAH

Imroulqâis, fils de Hogr, de la tribu de Kinda, a dit :

- 1.— *La chair de deux opulentes collines a glissé dans la vallée de Wadjiane ; il n'en reste plus que les os.*
- 2.— *Ruinée la demeure n'est plus et le camp de Wahis rasé jusqu'à la terre.*
- 3.— *Voici que l'oléandre, le cyprès et le sycomore se sont couverts de feuilles ;*
- 4.— *La chouette et le milan habitent avec l'aspic, la fourmi rouge et le buffle sauvage ;*
- 5.— *La panthère y promène son air épouventé en même temps que le chacal alerte et fouilleur.*
- 6.— *Ces lieux d'Oum-al-Walid sont maintenant déserts, ses habitants vagabonds errent autour des fauves,*
- 7.— *Depuis que je ne vais plus à la maison de Maya devenue le nid du millepattes et du léopard à l'œil féroce.*
- 8.— *O toi qui vas cherchant ce qui pourrait te guérir, Maya*

est le remède pour celui qui de désir se meurt.

- 9.— *Son œil est l'arc, ses pupilles deux flèches dont les cils sont les plumes.*
- 10.— *Ne réussira-t-il pas à me conduire vers elle, le roi d'une tribu voisine, ou quelqu'un né du sang le plus pur d'Arabie?*
- 11.— *Homme jeune et beau comme le matin, ou protecteur... ou vantard,*
- 12.— *Quelqu'un à qui répugne la violence (eh, que ne l'emploie-t-il!), Hind de la tribu d'Auf, ou qui soit de taille à imposer ses droits sur le champ, un homme au cœur de pierre.*
- 13.— *Certes, quel malheur que d'autres soient du même alliage que celui de ce roi ; s'il surgit avec impétuosité, même un taureau d'Arabie en aura peur.*
- 14.— *Oh, que mon amour pour Maya me serve comme à tant de créatures servent les ailes !*
- 15.— *Le monde maintes fois a pu voir que je ne suis pas de ceux qui reculent lorsque des combattants se décharnent les os !*
- 16.— *Parmi eux je suis le cavalier de sang royal, celui qui reconforte et celui qui console ;*
- 17.— *Et j'ai coutume de réjouir ceux à qui manque la joie chaque fois que j'entends dire : «Où est-il ce jeune homme heureux» ?*
- 18.— *Nous ne pouvons plus maintenant, Maya et moi, nous rendre à nos rendez-vous d'amour et ce n'est pas sans que nos cœurs n'en meurent.*
- 19.— *Mais me souvenir, en faisant le bien, de ses paroles lorsqu'elle me disait : «que se tende vers moi ta main auxilia-*

trice», m'est encore aussi doux que me serait l'êtreindre.(¹)



Le texte arabe de ce poème que le Dr. Eugenio Griffini attribua au poète anté-islamique Imroulqâis a été publié pour la première fois dans la *Rivista degli Studi Orientali* en 1907. L'orientaliste Geyer émit l'hypothèse que ce poème pouvait être apocryphe et il en publia une nouvelle version légèrement différente de la première.

J'ai tenu à consulter sur l'authenticité de cette qacida l'éminent professeur égyptien, M. Taha Hussein dont la science honore l'Université égyptienne. Tous les amoureux de la littérature arabe connaissent l'importance des travaux de ce consciencieux savant qui a, le premier, apporté à l'étude des textes islamiques un esprit de méthode et de critique qui y était généralement inconnu.

Son action personnelle dans l'Université du Kaire a été dès le début de cette institution si importante que le doyen de la Faculté des Lettres, M. Henri Grégoire, à l'activité et à la franchise duquel chacun plaît de rendre hommage, a pu dire, en parlant du M. Taha Hussein, dans l'allocution préliminaire par laquelle il le présenta au public accouru en foule à ses conférences du Théâtre du Jardin de l'Ezbekieh, qu'il était la clef de voûte de l'édifice universitaire et que professeurs et étudiants se félicitaient d'être conduits par les conseils de ce clairvoyant aveugle.

On ne peut nier que cette reconnaissance ne soit autant à l'honneur de celui qui la profère qu'à l'honneur de celui qui la mérite.

(¹) Cette qacida fut traduite en italien sur l'original arabe découvert par le Dr Eugenio Griffini et mise pour la première fois en français par M. Henri Thuile.

Si je fais une joie, de la rapporter ici, c'est qu'il convient que l'on sache que la personnalité de M. Taha Hussein est de tout premier ordre et que ses travaux sur la littérature arabe dépassent en érudition tout ce qui a été fait jusqu'aujourd'hui.

Dans sa villa d'Héliopolis ourlée de fleurs et baignée de lumière, au bord de la rumeur des sables dont il peut à sa guise sentir le souffle sur sa face et la palpitation dans son âme, devant cette nature si proche de son cœur, sa présence entretient une ardente vie spirituelle.

Les touffes de bougainvillers épanouis sur le mur du jardin me rappellent, en y pénétrant, celles qui décorent, au flanc du Mokattam, le seuil du couvent bektachite. Et c'est bien la même atmosphère que je retrouve à l'intérieur de cette maison qui est aussi un monastère, mais un monastère de la pensée.

N'a-t-il pas lui-même l'aspect d'un moine avec son port hautain et son visage d'ascète qu'illumine une flamme si vive qu'on ne s'étonne pas qu'elle ait brûlé ses yeux ?

Entouré de sa femme, Antigone à l'inlassable sollicitude, de ses enfants et de quelques amis, M. Taha Hussein nous reçoit avec son aménité coutumière.

«J'ai pris, me dit-il, connaissance de votre poème d'Imroulqâis. De toutes les œuvres de ce poète aucune ne dénote si clairement la contrefaçon. La langue n'a pas de rapports avec celle de son Diwan. Je la situe, pour ma part, vers le dixième ou le onzième siècle de l'Hégire, ce qui correspond à votre dix-huitième siècle chrétien. Je ne comprends pas l'hésitation de Geyer et encore moins l'assurance de Griffini. Décidément il m'apparaît de plus en plus difficile de pénétrer l'intimité d'une langue étrangère».

En effet que penserait-on d'un Français qui, des Romans de la Table Ronde, ne distinguerait pas une lettre de Diderot ? Et beaucoup moins de dix siècles les séparent.

La réponse de M. Taha Hussein me désole. Je lui dis tout mon chagrin de voir s'évanouir la chance de pouvoir ajouter au recueil d'Imroulqâis ce beau chant.

«Consolez-vous, m'assure-t-il finement. A part sa Moallaka et ce poème de cinquante-sept vers que vous connaissez et qui commence par : «Je vous salue au matin, vestiges décrépits. . . .» au cours duquel il évoque ses amours avec Salma et les petites gazelles sauvages qui tremblaient devant elle, à part ces deux poèmes, vous dis-je, qui seuls peuvent avoir retenu quelques expressions qu'employa peut-être Imroulqâis, tout le reste du Diwan qui parut sous son nom ne contient rien de lui. Votre qacida inédite ne remonte certainement pas aux premiers siècles de l'Hégire où les Hamad-El-Rawia et consorts fabriquèrent toute la poésie soi-disant anté-islamique. Je vous certifie que vous ne devez pas vous désoler de cela. La poésie de l'Islam est si belle !»

— Je m'en réjouirai d'autant plus, que j'étais un peu excédé de voir l'accaparement que tentaient de faire au profit de leur thèse, le Père Lammens, le Père Cheikho et le Père Salpani qui mirent tous leurs soins à découvrir une odeur chrétienne à ces admirables poèmes des Moallakats d'essence toute musulmane.

«Cependant si vous reconnaissez que deux poèmes du Divan d'Imroulqâis contiennent des vers réellement composés par ce vagabond du désert et de la Légende, que la Légende a si justement surnommé le Roi errant puisqu'il a laissé dans le ciel de l'Arabie un sillage de comète, comment expliquez-vous que ces vers si peu nombreux qu'ils soient nous aient été transmis dans le dialecte des Koreichites qu'Imroulqâis de la tribu des kindites n'employait pas ?

— Je n'ai pas parlé de vers entiers, mais d'expressions, d'idiotismes, si vous voulez, communs aux diverses tribus qui se servaient de la langue arabe.»

On pourrait sans doute alléguer que les dialectes diffé-

rent surtout par leurs idiotismes, mais on peut facilement admettre que le dialecte Koreichite ait adopté quelques idiotismes d'origine étrangère.

D'ailleurs, le problème reste entier. Du moment que le Koran constitue le monument le plus ancien de la littérature arabe et qu'aucun manuscrit antérieur au Koran ne nous est parvenu à part quelques inscriptions hymiarites qui suffisent à établir la divergence des dialectes du Yemen et du Hedjaz, on pourra justement douter avec M. Taha Hussein de l'authenticité d'une littérature qui n'avait à cette époque aucune raison de s'exprimer dans une langue unique dont l'emploi ne se généralisa que plus tard et ne fut motivé après l'apparition du Koran que par le renom qui s'attacha à ce livre et par la prépondérance que prirent alors La Mecque sur les autres villes et les Koreichites sur les autres tribus.

La littérature anté-islamique apparaît donc comme l'œuvre à peu près certaine des écrivains musulmans des premiers siècles de l'Hégire désireux pour des motifs politiques, religieux et économiques, de contribuer à l'œuvre du Prophète par l'expansion d'une langue unique substituée à divers patois.

Tant qu'aucune découverte archéologique ne sera venue contraindre cette assertion, on pourra raisonnablement s'y tenir. Et il semble peu probable que jamais une telle découverte se fasse puisqu'on a tout lieu de penser que les Arabes de la Djahilyah ne possédaient pas plus que les Gaulois de langue écrite. Toutefois, la perfection et la beauté de la langue du Koran sont si surprenantes qu'on ne peut admettre qu'une langue atteigne ce niveau d'un seul coup et tout en convenant que ce chef-d'œuvre soit le plus ancien monument que nous connaissions de la langue arabe, je ne puis croire qu'il en soit le premier.

De plus, le retour périodique des foires tenues à Okhaz et dans maintes autres localités où nous savons pertinemment que se réunissaient des congrès de poésie fréquentés par des

poètes accourus de tous les points de la péninsule arabe, s'il ne suffit pas à établir la réalité d'une langue littéraire commune à tous les chanteurs de ce temps, milite néanmoins fortement en sa faveur.

La découverte signalée par le Dr. Ignacio Guidi, dans son opuscule sur la poésie avant l'Islam, d'une inscription de l'an 328 de notre ère, sur la stèle du roi Qâïs, en Arabie Pétrée, prouve, en tous cas, qu'il existait déjà, à cette époque et en ce lieu, sur le tombeau d'un roi Kindite, un texte indiscutable de la vieille langue arabe née au Yemen.

Enfin, on pourra toujours prétendre, sans crainte d'une réfutation à venir, que le renom dont a joui, après l'Hégire, la poésie anté-islamique ne se pourrait comprendre si cette poésie n'avait pas existé. Et nous trouvons dans le Koran même le témoignage de cette existence puisque le Prophète a parlé des poètes et que la tradition religieuse, à l'époque même de Hammad-el-Rawia, rapportait que le Prophète avait voué Imroulqâïs à l'enfer.

M. Taha Hussein croit d'ailleurs à cette existence mais il l'a placée à une époque plus reculée que celle qu'on lui prête. Il estime qu'Imroulqâïs a dû vivre deux cents ans avant l'Islam et qu'il était un grand Poète. Par contre il considère Chanfara et Taabbata Charrane comme des mythes. On trouvera sur cette question de nombreux et captivants détails dans son livre sur la poésie anté-islamique dont les Messages d'Orient nous promettent une traduction que liront avec délices tous ceux que ces problèmes passionnent et qui n'ont pas la bonne fortune de connaître l'arabe et de pouvoir suivre l'enseignement du savant professeur.

Tandis que nous parlions, la nuit tombait. M. Taha Hussein nous convia à sortir sur la terrasse entendre l'appel à la prière que lançait d'une maison voisine, ce troisième soir de Ramadan, le muezzin.

Dehors nous nous tûmes, enveloppés soudain de la

caresse angoissante de cette voix qui évoquait d'anciennes caravanes en quête de pays disparus. Un charme étrange se joua du temps et de nous et répandit son sortilège sur nos pensées et les fleurs du jardin. Les siècles se mirent à marcher à rebours et nous comprimes qu'ils s'en allaient vers la tente bédouine et la hidâ du chamelier. Car à notre époque de capitalisme et d'industrialisation à outrance rien de beau ni de fier ne pouvait plus vivre puisque la liberté et la poésie étaient chassées de la terre.

HENRI THUILE

DE LA POÉSIE ANTÉ-ISLAMIQUE

LIVRE I.

CHAPITRE III.

L'image de la vie préislamique des Arabes doit être recherchée non pas dans la poésie de cette époque mais dans le Koran.

Je voudrais apaiser les susceptibilités de ceux qui vouent, à la littérature arabe ancienne, une admiration sans bornes et se plaisent à croire à l'existence d'une poésie préislamique donnant une image parfaite de la vie de cette époque, disparue avant l'apparition de l'Islam. Le présent ouvrage ne vise aucunement à détruire cette légende. Ils pourront poursuivre leurs investigations dans ce domaine. Ils y découvriront sans doute des sources de jouissance intellectuelle et esthétique qui satisferont leurs légitimes aspirations. Bien mieux encore, je prétends leur ouvrir une voie nouvelle, claire directe et aisée à suivre. Elle les amènera en face d'une vie préislamique qu'ils ignoraient, vie d'un intérêt considérable, brillante, pleine de charme et entièrement différente de celle qui est dépeinte dans les poèmes dits *El Metawalaats* et dans les autres œuvres attribuées aux poètes de ce temps-là.

Je ne conteste pas qu'il y ait eu une époque préislamique avec son caractère particulier, mais je ne puis reconnaître que la poésie de ce temps-là puisse nous en donner une exacte représentation. Pour étudier la vie préislamique

il faut se garder de suivre *Imroulqâis* ou *En-Naabigah* ou *El-Asha* ou *Zouhaïr*. Ce qui leur a été attribué n'en garantit pas l'authenticité. Il faut, pour y parvenir, puiser à une toute autre source : celle que nous offre le Koran dont le texte ne peut être mis en doute ni dans son origine ni dans son immuabilité. Tel qu'il se présente, le Koran peut être considéré comme le miroir le plus fidèle de l'époque préislamique. Après avoir analysé cette dernière dans le texte koranique, il convient d'en poursuivre l'étude par l'examen des œuvres de poètes venus après le Prophète et dont l'esprit n'avait pu se dégager des conceptions et des influences qui avaient prédominé chez leurs prédécesseurs, enfin par celles des poètes du temps des *Omniades*. Il n'est pas à ma connaissance de peuple parmi ceux de l'antiquité qui, dans la littérature, ait été animé d'un esprit aussi conservateur que le peuple arabe et qui ait innové si peu dans cette matière. Il convient de noter, en passant, que la vie des Arabes de l'époque préislamique est mieux dépeinte dans les poésies d'*El-Farazdak*, de *Garir*, de *Zi Er-Roummah*, d'*El-Akhtal* et d'*Er-Raai* que dans celles qu'on attribue à *Tarafah*, à *Antarah*, à *Esh-Shammaakh* et à *Bishr Ibn Abou Khazem*.

J'ai dit que le Koran est le miroir le plus fidèle de la vie préislamique. Voilà une affirmation qui ne peut manquer de paraître singulière de prime abord. Pourtant, pour peu qu'on y réfléchisse, on trouvera qu'elle doit se présenter d'elle-même à l'esprit.

On n'arrive pas à s'expliquer pourquoi les Arabes de cette époque manifestèrent une si grande admiration pour le Koran en écoutant réciter ses versets, à moins de supposer qu'entre cet ouvrage et l'auditoire il se fût établi cette affinité qui naît spontanément entre une belle œuvre d'art et ceux qui l'admirent. On ne s'explique pas davantage pourquoi les Arabes ont montré une si forte hostilité à l'égard du Koran, l'ont combattu et ont soutenu à son sujet des disputes

avec le Prophète, sans déduire non plus qu'ils ont dû l'avoir étudié et en avoir pénétré toutes les subtilités.

On ne saurait en tous cas admettre que le Koran ait été entièrement ignoré d'eux. S'il en avait été ainsi ils ne l'auraient point discuté. La vérité est que le Koran apportait une conception toute neuve, quant au but qu'il se proposait d'atteindre. C'était pourtant en soi un livre arabe. La langue dans laquelle il est rédigé était la langue alors en usage, dont se servait couramment le peuple à l'époque préislamique. On y rencontre notamment une adresse aux idolâtres contre ce qui constituait l'objet de leur croyance ; il en contient une autre aux Juifs, puis une troisième aux Chrétiens et une quatrième aux Sabéens et aux Mages.

Ces réfutations ne s'adressent pas aux Juifs de la Palestine, ni aux Chrétiens de Byzance, ni aux Mages de la Perse, ni aux Sabéens de la Mésopotamie, mais aux habitants de l'Arabie qui représentaient ces différents peuples. Autrement, il n'aurait eu aucune portée et n'aurait pas été considéré comme un livre dangereux ; de même, aucun de ceux qui l'ont combattu ou appuyé ne s'en serait soucié et n'aurait consenti à sacrifier à son sujet tant de richesses et tant de vies humaines. S'imagine-t-on qu'on pourrait s'émouvoir en Egypte si je venais moi-même, par exemple, attaquer le Bouddhisme ou toute autre croyance non pratiquée dans ce pays ? Pourtant je provoquerais sans doute l'irritation des Chrétiens si j'attaquais le Christianisme ; j'offenserais les Juifs en attaquant le Judaïsme et je soulèverais la colère des Musulmans en attaquant l'Islamisme. Je ne pourrais me risquer d'attaquer l'une quelconque de ces religions sans susciter une levée de boucliers. C'est ce qui advint pourtant à l'apparition de l'Islam. Ce dernier s'en prit au paganisme, ce qui fit que les païens se soulevèrent contre lui ; il se jeta sur les Juifs et ils le repoussèrent ; il poursuivit les Chrétiens qui se révoltèrent également.

L'opposition de ces diverses communautés était d'autant plus facile à vaincre qu'elle se mesurait à la force, à la puissance, à la vaillance de ceux dont elle émanait et du rang qu'ils occupaient dans la vie sociale et politique. De la part des idolâtres de Koureich, elle se manifestait par l'expulsion du Prophète, la déclaration de guerre et l'ordre intimé à ses Compagnons de quitter le pays. Cette hostilité prit tout d'abord la forme de discussions dogmatiques et de controverses religieuses ; elle ne tarda pas à se traduire par des guerres et des batailles. Quant aux Chrétiens, leur animosité ne se manifesta pas du vivant du Prophète avec la même violence et hostilité que celle des païens et des Juifs ; le milieu dans lequel est venu le Prophète n'était pas chrétien ; il était idolâtre à la Mecque et juif à Médine.

Si le Prophète était apparu à El-Hirah ou à Nagraan, nul doute qu'il eut rencontré de la part des Chrétiens de ces deux villes la même opposition et la même hostilité que chez les polythéistes de la Mecque et les Juifs de Médine. En réalité, aussitôt que l'Islam commença de s'imposer aux polythéistes d'El-Higaz ainsi qu'aux Juifs de cette région, la lutte engagée d'autre part avec les Chrétiens passa du ton de la controverse et de la discussion au choc des armes dont le Prophète entrevit les premières lueurs. Il appartient aux Khalifes d'avoir continué ces luttes jusqu'au bout.

Ainsi donc, lorsqu'il est question dans le Koran d'idolâtres, de Juifs, de Chrétiens et d'adeptes des autres sectes religieuses, il n'a en vue que les Arabes et ceux des sectes et des religions auxquelles appartenaient les Arabes. Il leur refuse ou leur concède ce que bon lui semble. Ce faisant, il rencontre l'hostilité ou l'appui selon les circonstances et dans la mesure du pouvoir que ces sectes ou ces religions avaient étendu sur leurs adeptes respectifs.

Grande est par conséquent la différence dans les résultats des recherches sur l'état de la vie préislamique, selon

qu'on les fait porter sur la poésie de cette période ou sur le texte du Koran.

Dépourvue de toute exaltation comme aussi de tout sentiment religieux, la poésie préislamique nous dépeint son temps sous des couleurs ternes. Trouve-t-on quoi que ce soit de pareil dans les vers d'*Imroulqâis*, de *Tarafah* ou de *Antarah* et n'est-ce pas un fait surprenant que, considérée dans son ensemble, elle trahisse son impuissance à décrire la vie religieuse de cette époque ?

Pour en revenir au Koran, nous noterons qu'il nous offre quelque chose de plus que ce que l'on cherche vainement dans la poésie préislamique : ce sont les divers aspects d'une ardente vie religieuse qui pousse ses partisans à combattre pour elle et à la défendre dans la mesure de leurs moyens personnels. Viennent-ils à s'apercevoir de l'insuccès de leur tentative, ils ont alors recours à la ruse, et si celle-ci échoue, à la persécution et à la guerre.

Peut-on s'imaginer Koureich dressant des pièges à ses propres enfants, les persécutant en leur infligeant les souffrances les plus pénibles pour les chasser ensuite de leur foyers, et leur déclarant la guerre en n'hésitant pas à sacrifier pour triompher d'eux, richesse, pouvoir et vies humaines, si elle n'avait eu pour toute religion que celle que nous dépeint cette poésie ? Certes non. La ville de Koureich était croyante et profondément attachée aux préceptes de sa religion. C'est pour la défendre et pour défendre sa foi qu'elle avait engagé ces luttes et fait les sacrifices que l'on sait. Il en fut de même pour les Juifs et les autres communautés religieuses de l'Arabie qui combattirent le Prophète en défendant leurs croyances respectives.

On peut donc considérer le Koran comme offrant la plus fidèle représentation de la vie religieuse des Arabes préislamiques, bien plus véridique que n'est leur poésie. Mais le Koran ne se limite pas à cela. Il nous dégage l'expression

d'une autre vie non moins intéressante, celle de la vie intellectuelle des Arabes. Le Koran ne nous présente-t-il pas ceux qui s'étaient élevés contre lui et l'avaient contredit, en relevant les qualités par lesquelles ils s'étaient signalés, la force de leur discussion, la puissance de leurs arguments et la fermeté de leurs controverses? Quel pouvait être le sujet de ces discussions, arguments, et controverses, si ce n'est la religion et les problèmes qui s'y rattachent, problèmes sur lesquels les penseurs ont pâli, durant toute leur existence, sans parvenir à les résoudre, tels que la résurrection, la création, la possibilité des rapports entre Dieu et l'homme, le miracle etc. Peut-on supposer qu'un peuple qui argumente sur ces sujets avec une maîtrise telle, que le Koran la qualifie de brillante puisse être le même que le peuple ignorant grossier et rude dans ses mœurs, que nous dépeint la poésie préislamique? Non pas. Les Arabes de cette époque n'étaient ni ignorants ni rustres. Ils possédaient de vastes connaissances, de la sagacité, des sentiments nobles et leur mode de vie ne manquait ni de douceur ni de grâce.

Une réserve s'impose pourtant ici : toutes les tribus ne jouissaient pas d'un même degré de civilisation. Le Koran ne nous les présente pas toutes sous cet aspect. Ainsi que les autres peuples de l'antiquité et comme la plupart des peuples modernes, ils se partageaient en deux classes : l'élite qui se distinguait par sa fortune, son rang, son intelligence et son savoir, et la classe du peuple que le ciel avait privé de tout ce qui faisait le bonheur des autres.

Le Koran témoigne de cet état de choses. Ne nous entretient-il pas de ces déshérités de l'existence qui n'ont montré de l'incrédulité et de l'impiété que pour obéir à leurs maîtres ou à leurs chefs et non parce que leurs opinions personnelles les y incitaient? Ces sont ces justes qui, au jour de l'interrogatoire devant Dieu, diront : «Seigneur, nous avons obéi à nos maîtres qui nous ont engagés dans la fausse voie».

En effet, le Koran nous instruit de la sécheresse d'âme des Arabes, de leurs mœurs barbares, de leur zèle impie, de leur manque de piété. N'est-ce pas dans le Livre qu'on lit : «Les Arabes sont le peuple qui montre le plus d'impiété et d'hypocrisie ; mieux vaut qu'ils ne sachent pas jusqu'où s'étendent les limites des révélations que Dieu a faites». D'autre part, n'a-t-on pas conseillé au Prophète de gagner le cœur des Arabes au moyen de l'argent, ce vers quoi il pencha ?

Mais le Koran ne nous présente pas seulement la vie religieuse du peuple arabe ; il nous offre aussi quelques autres aspects qui surprendront certainement ceux qui se confient à la poésie préislamique pour se pénétrer de la vie du peuple arabe avant l'Islam. Ceux-ci, en se bornant à cette étude, pensent que les Arabes de l'époque préislamique formaient une nation isolée, vivant au milieu du désert, ignorant tout du monde extérieur et ignorée aussi de leurs voisins. Ils échafaudent donc sur ces données des théories et des critiques et affirment que la poésie préislamique est demeurée à l'abri des influences extérieures qui n'auraient agi que sur la poésie proprement islamique. Elle n'aurait selon leur avis nullement subi l'influence des civilisations byzantine et persane. D'ailleurs, comment cela serait-il arrivé puisque, disent-ils, le peuple arabe vivait cantonné dans son désert et n'entretenait pas de relations avec les nations civilisées ? Eh bien, toutes ces considérations doivent être mises sur le compte de la fiction. En effet, il est dit dans le Koran, que les Arabes entretenaient des relations avec les peuples avoisinants, des relations même très peu pacifiques puisqu'elles créèrent en leur sein des haines et des factions. Ne nous renseigne-t-il pas sur la guerre que les Grecs soutinrent contre les Perses et qui avait amené les Arabes à se diviser en deux camps, l'un soutenant les premiers et l'autre défendant les seconds ? Le Koran ne contient-il pas un chapitre intitulé «Chapitre des Byzantins» et commençant par ces versets : «*Les Grecs*

ont été battus sur les territoires les plus proches ; mais après cette défaite, dans quelques années, ils vaincront. Avant comme après, c'est Dieu qui est le maître ; ce jour-là, les fidèles se réjouiront de la victoire de Dieu ; il fait triompher celui qui lui plaît».

Les Arabes n'étaient donc pas, comme le croient les défenseurs de la poésie dite préislamique, isolés du monde. On a vu comment le Koran dépeint l'intérêt qu'ils prenaient à suivre les démêlés politiques des Byzantins et des Perses. Bien plus, il nous décrit en outre les rapports économiques que les Arabes entretenaient avec les autres peuples ; c'est ce qui est rapporté dans le chapitre bien connu où il est question : «d'assurer l'approvisionnement de Koureich en entreprenant des voyages en hiver comme en été». Ces voyages avaient pour itinéraire, d'une part la Syrie où se trouvaient les Byzantins et d'autre part le Yémen par où on pouvait toucher l'Abyssinie et la Perse.

Dans la biographie du Prophète, il est relaté que les Arabes avaient traversé le détroit de Bab-el-Mandeb pour passer en Abyssinie. Est-ce que les premiers émigrants n'avaient pas pour objectif de se rendre dans ce dernier pays ? On trouve également dans cette biographie que les Arabes étaient passés par El-Hirah pour se rendre en Perse et qu'ils avaient traversé la Palestine et la Syrie pour aller en Egypte. On peut déduire de tout cela qu'ils ne vivaient pas à l'écart et qu'ils n'étaient pas sans avoir subi l'influence des Perses, des Byzantins, des Abyssins, des Hindous et autres peuples avoisinants. Ils n'étaient pas non plus dénués de religion ou de savoir et ils n'étaient pas rudes de mœurs. Comparés aux autres peuples de l'époque, ils ne peuvent pas être tenus pour avoir vécu dans un isolement politique ou économique. Le Koran nous les représente sous une toute autre manière.

Puisque c'était un peuple qui possédait une science, une

religion, des richesses, de la vaillance et de l'autorité, puisque ce peuple poursuivait une politique se rattachant à la politique générale de cette époque, subissant son influence et y exerçant la sienne, n'est-il pas digne de figurer parmi les nations civilisées au lieu d'être tenu pour ignorant et barbare comme le voudrait la poésie préislamique ? Il est en vérité étrange qu'on puisse prêter crédit à la croyance qui s'est propagée et d'après laquelle le Koran apparut au milieu d'un tel peuple. Il est donc indispensable de mettre à contribution le Koran pour connaître la vie des Arabes préislamiques ou lieu de s'adresser à la stérilité de leurs poèmes.

Il apparaîtra en même temps que la méthode de nos investigations doive heurter de front toutes les opinions émises jusqu'à nos jours sur ce sujet.

LIVRE I.

CHAPITRE IV.

La poésie préislamique et la langue arabe

Un autre facteur doit nous mettre en garde contre le préjugé qui porte à croire que le grand nombre de poèmes de l'époque anté-islamique est une preuve de leur authenticité. Cette seconde considération est plus décisive que la précédente et nous permettra de mieux établir le bien fondé de notre thèse. La poésie dont il est question, comme nous l'avons fait ressortir, ne dégage pas les divers aspects de la vie préislamique, soit dans sa religion, soit dans son mouvement intellectuel. Bien plus, elle est loin d'être représentative par elle-même de la langue arabe de cette époque où, suivant les chroniqueurs elle fut propagée par la bouche des récitants.

Lorsqu'il s'agit tout particulièrement de l'étude de la langue arabe, nous entendons remonter à son sens précis et défini, tel que nous l'offrent les lexiques. Nous considérons alors les mots en eux-mêmes d'après leur sens propre ou figuré et en tenant compte de leur évolution. Il nous faudra donc déterminer les éléments qui composent ces poèmes d'après ce que rapportent les chroniqueurs. Ces derniers s'accordent à reconnaître que les Arabes se partageaient en deux branches : les *Kouhtanys* établis à l'origine dans le Yémen et les *Adnanys* dont le premier lieu de séjour fut El-Hegaz. Ils admettent en outre que les *Kouhtanys* sont les Arabes de souche pure. Il en serait tout autrement des *Adnanys* qui eux n'auraient acquis la langue arabe que par emprunt, leur langue primitive ayant été l'hébreux ou le chaldéen. Ce serait de la première branche que ces *Adnanys* auraient appris l'arabe qui se substitua à leur langue mère,

et qu'ils finirent par oublier. Ils affirment également que les *Adnany*s arabisés eurent pour fondateur Ismaël, fils d'Abraham, et à son sujet ils rapportent un fait d'où il ressort qu'il fut le premier à apprendre l'arabe et oublier la langue de ses pères.

Sur un autre point encore leur accord s'est trouvé confirmé par des récents travaux d'érudition qui ont démontré la grande différence qui existe entre la langue de Hemiar (celle des Arabes de souche pure) et celle de Adnan (Arabes arabisés). On rapporte qu'Abou-Amron-Ibn-El-Oulaa avait coutume de dire : «*La langue des Hemiar n'est pas notre langue et leur idiome n'est par notre idiome*».

En effet, les recherches philologiques de nos jours ont permis d'établir qu'il y avait une différence notoire entre la langue dont on se servait dans le Sud de l'Arabie et celle qui était en usage dans le Nord de cette contrée. Nous possédons des inscriptions et des textes faisant ressortir cette différence qui se rencontre aussi bien dans les mots que dans la syntaxe ou dans les déclinaisons et les conjugaisons. Il est donc capital que nous tentions d'éclaircir le problème qui se pose à nous.

S'il est vrai que les descendants d'Ismaël apprirent l'arabe des Aribahs, quel devait être alors l'écart entre leur langage et celui des arabes arabisés pour que Abou-Amron-Ibn-El-Oula ait pu dire qu'elles constituaient deux langues distinctes ! Cette distinction a d'ailleurs été confirmée par les savants modernes qui y ont apporté des preuves irréfutables.

Le problème que nous considérons ne se limite pas à ce seul point de vue. Pour celui qui se livre à des recherches historiques et qui n'est pas dupe des légendes et de la fiction, il apparaît avec évidence que la conception de ces chroniqueurs arabes s'était formée et imposée à une époque ultérieure pour satisfaire à certaines nécessités d'ordre religieux, économique ou politique.

La Bible a fait entrer dans son cadre l'histoire d'Abraham et d'Ismaël; à son tour le Koran l'a reprise et l'a placée dans le sien. Cependant, la mention de ces deux noms, tant dans la Bible que dans le Koran, ne suffit pas pour prouver leur existence historique, pas plus que la réalité de cet autre fait qui montre Ismaël fils d'Abraham allant s'établir à la Mecque devenue depuis lors le berceau des Arabes arabisés. Nous ne pouvons voir en cette histoire qu'une subtilité d'esprit tendant à prouver les rapports de parenté entre les Juifs et les Arabes, entre l'Islamisme et le Judaïsme ou entre le Koran et la Bible.

Le siècle le plus éloigné où cette supposition ait pu naître doit être celui au cours duquel les Juifs commencèrent leur pénétration dans le Nord de l'Arabie en y établissant de nombreuses colonies. Nous n'ignorons pas que des guerres violentes éclatèrent entre les colons juifs et les Arabes de ces régions, guerres qui se terminèrent par des compromis et des concessions réciproques qui prirent finalement la forme d'alliances et de fédérations. On peut supposer que le régime de paix qui s'établit entre envahisseurs et envahis a dû être la source où s'est formée la croyance par laquelle Arabes et Juifs sont considérés comme cousins, ce qui pouvait se justifier par la similitude étroite de leurs origines sémites.

Ce qui ne souffre aucun doute, c'est que l'apparition de l'Islam et ce qui s'en suivit de luttes violentes avec le paganisme professé par ceux des Arabes qui n'étaient pas adeptes du Livre, rendit nécessaire la confirmation du rapport profond rattachant la religion nouvelle aux deux religions juive et chrétienne.

Quant au point de vue religieux, le rapport de similitude entre les trois religions est évident. Entre le Koran, la Bible et les Evangiles, il y a conformité dans le fond, la forme et le but. Toutes les trois ont pour base commune le monothéisme, à l'affirmation duquel se sont associées les

religions *célestes* (monothéistes).

Pourtant ce rapport religieux établi entre les trois confessions, est en soi abstrait et purement spirituel ; il était de toute nécessité qu'il fut confirmé par un autre rapport d'ordre matériel et en quelque sorte tangible, reliant les Arabes aux adeptes du Livre. Pour y parvenir rien ne s'opposait à ce qu'on tira parti de cette prétendue parenté effective entre les Arabes Adnays et les Juifs.

La ville de Koureich, au septième siècle, était prête à accepter pareille hypothèse. Elle était parvenue à cette époque dans la domaine économique et politique à acquérir une place prépondérante qui lui avait assuré non seulement le pouvoir sur la Mecque et ses alentours, mais encore l'hégémonie sur une notable portion de l'Arabie idolâtre. L'origine de cette expansion et de cette suprématie se rattachait à deux facteurs : le commerce et la religion.

Les relations commerciales que Koureich entretenait avec la Syrie, l'Égypte, la Perse, le Yémen et l'Abyssinie nous sont bien connues. Comme centre de son culte et de sa dévotion c'est la Kaaba de la Mecque, autour de laquelle étaient réunis les Kouréichites, qu'elle avait choisi, et qui, chaque année, attirait en pèlerinage les Arabes polythéites. C'est ce qui explique comment les Kouréichites réussirent à exercer sur leurs coréligionnaires une puissante emprise et comment on fut conduit à faire de la Kaaba le symbole d'une religion souveraine qui devait servir d'écueil à la propagation du Judaïsme et du Christianisme. Les légendes nous laissent entrevoir qu'une certaine émulation religieuse s'était élevée entre la Mecque et Nigran. Il en fut de même entre la Kaaba et l'Église que les Abyssins avaient édifée à Sanaa dans le Yémen, ce qui provoqua la guerre dite de l'Eléphant dont il est fait mention dans le Koran.

Il résulte de tout cela que Koureich se trouvait à cette époque engagée dans un double mouvement d'expansion, l'un

matériel et commercial, l'autre spirituel et païen. Par ce double mouvement elle paraissait en mesure de préparer la mise en exécution d'un plan de vaste envergure, celui de réunir les Arabes en une même unité politique et païenne, tout à fait indépendante, susceptible de s'opposer dans les contrées de l'Arabie à la pénétration grecque persane, abyssine et à celle de leurs religions respectives.

Si cette façon de voir se trouve être bien fondée — et nous avons la conviction qu'elle l'est — il devient compréhensible qu'à sa naissance cette civilisation ait recherché pour elle une origine historique se reliant aux origines illustres dont il est fait mention dans les chroniques. Par suite rien ne s'opposait à ce que Koureich admit la légende qui faisait de la Kaaba une fondation d'Ismaël fils d'Abraham. C'est pour des motifs semblables que Rome fut amenée à admettre une autre légende créée par les Grecs et par laquelle Rome se liait par son origine à Enée, fils de Priame, roi de Troie. La légende de la Kaaba se présente ainsi d'une façon très claire ; elle devait être d'origine récente ayant apparu peu de temps avant l'Islam qui s'empressa de l'exploiter pour un motif religieux. Il s'en suit donc que l'histoire littéraire est justifiable de ne point tenir compte de ces fictions quand elle cherche à délimiter l'origine de la langue arabe littéraire. Nous sommes à notre tour en droit d'affirmer que le rapport qui existe entre la langue arabe littéraire en usage chez les Adnanytes et celle de Kouhtanites du Yémen, devait en réalité être analogue à celui qui ressortait entre cette même langue arabe et l'une quelconque des langues sémitiques connues. Par conséquent l'histoire des Aribahs (arabes de souche pure) et des Moustaaribahs (arabes arabisés) aussi bien que celle d'Ismaël qui se faisait enseigner l'arabe par Gourhom n'est que racontars et légende, sans portée, ni signification.

Cette constatation nous ramène au cœur même de notre

sujet, à savoir que la poésie que l'on dit être préislamique n'est nullement représentative de la langue de cette époque et qu'elle n'offre aucun titre d'authenticité. La raison en est que parmi les poètes à qui on attribue la paternité d'un grand nombre de ces poèmes, il s'en trouvait beaucoup qui s'attribuaient la même origine que les Arabes du Yémen, les Kouhtanites Arebahs qui parlaient une langue différente du Koran. C'est de cette langue que Abou-Amrou-Ibn-El-Oula disait qu'elle différait de la langue arabe. D'ailleurs les travaux philologiques modernes ont démontré que ces Arabes du Yémen parlaient une langue toute autre que l'arabe.

Pourtant lorsque nous lisons ces poèmes que l'on attribue aux Kouhtanites de l'époque préislamique nous n'y trouvons nulle différence avec les poésies des Adnanites. Nous demandons pardon à Dieu de l'aveu que nous allons faire : nous ne découvrons non plus de différence entre cette poésie et la langue du Koran. Comment doit-on expliquer et interpréter ce fait ? Très simplement. La vérité est que cette poésie dont on rapporte la paternité aux Kouhtanites de l'époque préislamique leur est totalement étrangère. Les poètes de cette époque de l'histoire des Arabes n'ont jamais eu à les réciter : elle leur fut attribuée pour divers motifs postérieurement à l'apparition de l'Islam, motifs que nous exposerons dans un autre chapitre de notre ouvrage.

TAHA HUSSEIN

Professeur à la Faculté des Lettres du Caire

(Traduit de l'arabe par Foulad Yéghen et la Rédaction des «Messages d'Orient»).

COMMENTAIRE. - *Voici que Al-Azhar se voit substitué par la jeune Université Egyptienne. Aux prescriptions dogmatiques qu'il maintenait jalousement dans son enceinte,*

s'opposent l'enseignement laïque et occidental, les tendances intellectuelles libres, la science. A moins de se plier aux exigences de la jeunesse étudiante qui se familiarise de plus en plus avec la pensée scientifique, (et déjà les azharistes s'émanicipent, réclament des réformes et des nouvelles méthodes d'éducation) cette institution du conservatisme et de l'orthodoxie se verra réduite au rôle d'un simple séminaire de théologie.

En dépit de leur modernisme, les ulémas sont encore trop fortement attachés aux traditions et aux doctrines de l'Islam, pour reconnaître tout ce qui se dit à l'Université. Ils admettent les lumières venues de l'Occident mais rejettent tout ce qui peut porter atteinte aux textes du Livre et à l'esprit de la religion. Ainsi, M. Taha Hussein, azhariste, docteur ès lettres de la Sorbonne, et lauréat du Collège de France pour sa thèse sur les Prolégomènes d'Ibn Khaldoun, professeur à la Faculté des lettres du Caire, fut l'objet de graves accusations pour une série de conférences qu'il fit sur la poésie préislamique et qui viennent d'être publiées en volume.

Appliquant à ses recherches la méthode cartésienne, faisant abstraction de toute considération religieuse s'attaquant aux textes, armé d'un esprit lucide et d'une saine argumentation, il exposa à son jeune auditoire que la poésie avant l'Islam était apocryphe, que les arabes de cette époque parlaient une langue autre que l'arabe et que la langue dans laquelle ces poèmes furent rédigés est identique à celle du Koran.

Il fut aussi amené à affirmer que la Kaaba n'a pas été construite par Ismael fils d'Abraham et réduisit ce fait à une légende à laquelle Mohamed adhéra pour des raisons religieuses.

Tant pour la hardiesse de sa thèse qui souleva des critiques violentes que pour ses assertions qui furent considérées contraires aux préceptes de l'Islam, les ulémas azharistes ainsi que ceux des principaux établissements religieux d'Alexandrie, de Tantah, d'Assiout, demandèrent au Gouvernement Egyptien son licenciement en tant que professeur d'une Université appar-

tenant à un état musulman censé de protéger la religion du pays.

Il n'en fut rien. Mais l'inspecteur en chef du Ministère de l'Instruction Publique, M. Mohamed Bey El Khoudary, fut autorisé à faire à l'Université deux conférences sur la poésie pré-islamique où il tenta de réfuter les divers points soulevés par M. Taha Hussein, ce qui fut considéré comme satisfaisant.

Ce livre est représentatif de la nouvelle tendance qui se fait jour parmi les intellectuels de langue arabe. L'esprit d'analyse et de méthode qui leur fut si souvent refusé et qu'en effet ils ignoraient presque, puisque leurs postulats reposaient sur des assises que nul n'aurait songé à discuter ou à confronter, est aujourd'hui mis à contribution par des écrivains qui ont saisi la merveilleuse souplesse de ce moyen d'investigation, et ses résultats pratiques.

Voici que l'âme musulmane émerge d'entre son calme silence. Consciente d'elle-même, s'appliquant à s'affirmer, à fixer ses limites, à s'expliquer et à s'extérioriser, elle se livrera bientôt agrandie et enrichie par ce pathétique désir de s'élever de l'inconscient au conscient, et les livres comme «De la Poésie Anté-Islamique» de M. Taha Hussein y auront grandement contribué.

(N.D.L.R.)

POÈTES D'EGYPTE

Depuis la conquête arabe l'Égypte n'a pas cessé d'être un pays de culture scientifique et littéraire. De même que les autres contrées de langue arabe elle a traversé des périodes de prospérité et de décadence, mais l'enchaînement des faits d'ordre intellectuel n'a jamais eu chez elle de solution de continuité.

Ayant été la dernière d'entre les contrées arabes à tomber dans la torpeur, elle a été la première à s'en réveiller et à manifester sa vitalité si longtemps assoupie. C'est ce que nous révèle sa poésie qui a été de tout temps le miroir où s'est fidèlement réfléchi chacune des diverses phases de son histoire.

Son retour à la vie active, son éveil au progrès et à la science, coïncident avec le règne de Mohamed Aly qui lui assura son indépendance et exerça sur elle sa souveraineté bienfaisante. Ce fut lui qui concentra les meilleurs éléments du pays et en constitua une unité ethnique dont il fit valoir toutes les particularités. Il envoya des missions scolaires en Europe et s'efforça de répandre dans le pays les sciences et les arts. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de faire un examen approfondi des efforts que ce souverain déploya dans cette voie, ni des profits qui en résultèrent pour l'Égypte contemporaine. Notre tâche se borne exclusivement à l'étude de ce qu'en a recueilli la poésie.

Au temps de Mohamed Aly, l'Égypte ne possédait pas de poète notoire qui fut le chantre de son peuple et l'interprète de ses sentiments. La poésie fut à cette époque un

simple passe-temps, une distraction. L'on n'y avait recours que dans les moments de loisir. Lorsqu'un poète, ou plutôt un versificateur, faisait appel à sa muse, c'était pour traiter un sujet de circonstance, une épître dithyrambique à l'adresse d'un notable ou un poème élégiaque pour un prince décédé ou quelque poème de circonstance pour célébrer un événement quelconque de la vie courante, naissance, mariage... En composant un épithalame ou une épitaphe ou tout autre poème analogue, tout son talent portait sur un choix approprié de mots pour qu'en tenant compte du nombre de syllabes la date de l'événement se trouvât fixée dans l'hémistiche du dernier vers. La poésie se dépensait alors en simples puérilités et dans son ensemble elle était plutôt stérile.

La poésie demeura en cet état jusqu'à l'apparition de Mahmoud Sami-El-Baroudi. Il fut en quelque sorte la première lumière durable qui brilla dans l'atmosphère poétique de l'Égypte. Il restitua en effet à la poésie la gravité de l'allure, la vigueur, la splendeur et la grâce qu'elle avait depuis longtemps perdues. Il fut l'initiateur du mouvement de la renaissance poétique en Égypte. Ses poèmes s'apparentent à ceux des grands poètes du III^e ou IV^e siècle de l'Hégire qui vécurent en Syrie ou en Irak, les deux pays où la poésie brilla alors de son plus vif éclat.

El-Baroudi a été et n'a pas cessé d'être incomparable pour la beauté de sa structure poétique, la vigueur de ses images, l'originalité de son inspiration, l'éloquence de son verbe, l'heureux choix des mots et la facilité d'assimilation du vers arabe pur. Il est redevable de toutes ces qualités à l'habileté de sa technique et à sa parfaite connaissance des poètes du passé. Son recueil intitulé *Moukhtarat-El-Baroudi* ⁽¹⁾ se compose de quatre volumes. La grande variété des su-

(1) Choix de poèmes d'El-Baroudi.

jets dont il s'est inspiré révèle l'étendue de ses connaissances. A l'influence des auteurs avec lesquels il avait lié commerce étroit s'ajoutèrent celles du milieu où il vivait, des idées dominantes de sa génération, des événements politiques dont il fut le témoin à l'époque d'Ismaïl et de la révolte d'Arabi, à laquelle il prit personnellement une part active. Tout cela revit dans son œuvre.

Il fut le promoteur de l'évolution de la poésie arabe en Egypte. Ses disciples imprimèrent au mouvement poétique un magnifique essor et parvinrent à lui donner sa plus belle expression. Et en vérité, les poètes qui vinrent après El-Baroudi firent de l'Egypte la Kaaba ⁽¹⁾ de la période contemporaine vers laquelle tout lettré arabe, à quelque contrée qu'il appartienne, tourne ses regards.

Un fin lettré, l'Emir Shakib Arslan, me disait un jour : «Trois parmi les poètes contemporains de l'Egypte ont fait revivre la poésie. Ce sont Mahmoud-Sami-El-Baroudi, Ahmed Chawky et Hafez Ibrahim. Je les compare aux trois poètes arabes qu'on met d'habitude au premier rang. El-Baroudi s'apparente à Abou Tamân El-Tai pour la pureté de sa langue, l'éloquence de son verbe et la sûreté de sa facture. Chawky ressemble à Abou El-Tayeb El-Moutanabbi pour la richesse de son imagination, la diversité des sujets dont il s'inspire. Quant à Hafez Ibrahim, on peut l'appareiller à Aba Ibâdat El-Bahtary pour le choix de ses expressions, l'élégance de sa phrase, l'égalité soutenue de son souffle, l'enchaînement de ses idées, l'ajustement de ses images, et la concision de sa pensée».

La poésie arabe en Egypte a atteint aujourd'hui son plein épanouissement. Elle s'inspire de la tradition de la langue et prend pour modèles les ouvrages de valeur de la littérature arabe classique que les imprimeries ont réédités à pro-

(1) Le point de mire.

fusion. D'autre part, le champ de son inspiration s'est élargi dans le même sens que celui de la vie sociale. En elle circule le souffle vivifiant des littératures étrangères grâce à l'étude qu'en ont faite les hommes de lettres et grâce aussi aux traductions de la plupart de leurs chef-d'œuvres. Elle y a gagné en souplesse, en clarté, en richesse. Elle a pris une part active au réveil national. Son influence s'y est fait sentir de la façon la plus heureuse. Les Egyptiens se doivent d'honorer leurs poètes et d'exalter leur mérite parce qu'ils ont su élever la poésie du domaine du passe-temps et de la distraction à celui de sa véritable portée et de son véritable destin, parce qu'ils en ont fait l'image la plus représentative de leur façon de vivre et qu'ils s'en servent comme un guide dans leurs aspirations vers l'idéal. Ainsi, les poètes chantent-ils les Pyramides, l'Égypte, le Sphinx, le temple d'Isis à Philae, Tout-Ankh Amon, la mosquée d'El Azhar, le Parlement, enfin tout ce qui touche à la gloire de l'Égypte. Ils dédient leurs poèmes aux grands hommes tels que Abou-Bakr, Aly, Amrou, Ibn-El-Ass, Aboul Ela-El-Maari ; puis Napoléon, Shakespeare, Mohamed Aly. On peut affirmer qu'elle surpasse même en valeur celle de toutes les autres contrées arabes. Les poètes de Syrie avec leur tendance à imiter la poésie occidentale, se montrent inférieurs aux poètes égyptiens tant pour l'ordonnance et l'expression des sentiments intimes et des aspirations de l'âme, que pour la beauté de leurs rythmes. Il en est de même des poètes de l'Irak, car malgré leur disposition naturelle pour le langage poétique et la richesse de leur vocabulaire, ils sont loin de pouvoir rivaliser avec les poètes égyptiens qui se distinguent par l'influence que la vie des cités exerce sur eux et par l'adaptation de leurs poésies à tous les modes de la civilisation moderne.

La poésie égyptienne rappelle celle des anciens fils du désert par le souffle éloquent dont elle est animée et elle saisit le sédentaire des villes, à moitié occidentalisé, par la

richesse de son inspiration et la variété de ses expressions.

Les poètes d'Égypte qui ont établi leur glorieuse suprématie sur les autres poètes arabes sont assez nombreux, qu'il nous suffise de citer Ahmed Chawky, Hafez Ibrahim, Ismaïl Sabry, Waly El-Dine Yakan, Hefni Nassif, Tewfick El-Bakry, Ibrahim Abdel-Kader El-Mazny, Abbas Mahmoud El-Akkad, Mustafa Sadek El-Rafei, Aissak Osmat Teymour, Ahmad Moharram, Ahmed Ramy, Mahmoud Imad Abdel-Rahman Choukry, El Kayati, Ahmed El-Kashef, Ahmed Nassine El-Herawy, Abdel-Halim El-Mesry, Tewfick El-Mesry etc.. Dieu a appelé à lui, parmi les poètes que nous venons de citer, Ismaïl Sabry, Hefni Nassif, Wali El-Din Yakan, Aissak Osmat Teymour et Abdel Halim El-Mesry (Qu'Il les tienne en Sa sainte miséricorde).

On ne saurait, bien entendu, les placer tous sur un même rang. Ils diffèrent entre eux par leurs procédés et se distinguent en outre les uns des autres par la conception qu'ils se font de la poésie. D'aucuns soutiennent que s'écarter de la tradition des Arabes c'est perdre l'essence même de la poésie ; d'autres par contre cherchent à rivaliser avec les poètes occidentaux, d'autres enfin se plaisent dans un juste milieu en cherchant à concilier les deux tendances — arabe et occidentale.

Nous ne nous proposons pas d'établir ici une distinction entre les divers groupes auxquels appartiennent ces poètes, ni de faire ressortir la valeur de chacun d'eux, sa technique, ou sa manière de concevoir la poésie, et la vérité que pour lui elle implique. Nous ne voulons pas non plus montrer par quoi ils diffèrent les uns des autres ni sur quoi ils se sont trouvés d'accord, ni désigner les groupes ou écoles auxquels chacun d'eux s'est inféodé, ni nommer leurs chefs de file. Un travail d'une telle envergure allongerait inutilement notre étude et nous ferait sortir de son cadre qui est de donner un aperçu sur l'état actuel de la poésie en Égypte.

Nous nous limiterons seulement à l'étude de deux poètes qui sont en vérité les représentants les plus caractéristiques et les plus vivants de la poésie en Egypte ou, pour user d'une métaphore, les deux rejetons les plus vivaces que l'arbre de la poésie ait donnés et qui ont le mieux résisté à tous les orages.

Nous voulons parler de Ahmed Chawky et Hafez Ibrahim.

Nous n'ignorons pas qu'en donnant notre préférence à ces deux poètes nous nous exposons aux flèches de ceux qui ne partagent pas notre point de vue parmi les hommes de lettres et les poètes; mais nous sommes convaincus que la force qui anime et soulève leurs poèmes est bien celle qui domine aujourd'hui en Egypte. Leurs œuvres résument le sublime dont est imprégnée l'imagination égyptienne. Elle est indicatrice du stade auquel est parvenue la poésie dans son élan vers la représentation de la pensée et la peinture des sentiments supérieurs.



La poésie de Chawky offre l'image la plus parfaite de l'Egypte, dans sa vie politique, sociale et littéraire. Les facteurs qui ont contribué à la formation de ce poète sont multiples. Par le sang et la chair c'est un métis issu de divers croisements de races. Comme il l'a dit lui-même d'ailleurs, il y a en lui de l'Arabe, du Grec et du Circassien par ses ascendances paternelles et maternelles. Egyptien par sa naissance et sa première éducation, il naquit et grandit dans la demeure d'Ismail, l'ancien maître de l'Egypte. Il suffit de se souvenir du palais de ce Khédivé pour se représenter le faste et l'opulence qui y régnaient.

Le Khédivé Tewfick l'envoya en Europe pour y achever son éducation et façonner son esprit à l'occidentale. Le champ des beaux spectacles et des événements grandioses s'ouvrit largement à son imagination tournée vers la poésie.

A la mort de Tewfick et quand son fils lui eut succédé, Chawky devint son poète préféré, son compagnon, son confident et acquit une grande influence en son palais. La guerre mondiale éclata. Abbas fut détrôné et Hussein Kamel lui succéda. Chawky resta fidèle à son protecteur ce qui le contraignit à s'éloigner d'Égypte. Il s'exila en Andalousie, et y demeura jusqu'à la fin de la guerre. Le séjour qu'il y fit réveilla dans son âme des réminiscences de la gloire éternelle que les Arabes y avaient conquise. Il en fit le sujet d'un de ses plus beaux poèmes.

La pénétration du modernisme en Égypte, la tendance des intellectuels à s'en imprégner, l'éveil des esprits cherchant à se former et à se modeler sur ces méthodes, l'expansion de l'esprit patriotique, les sacrifices et les efforts consentis par les Égyptiens pour revendiquer leur indépendance, tout cela s'est répercuté dans l'âme du poète et l'a fortement influencée. Pendant ce temps les Musulmans orientaux et les Arabes subissaient la convoitise européenne et l'avidité impérialiste. Ils commençaient à reprendre conscience comme lorsqu'on sort d'un profond sommeil ; mais le spectacle des massacres qui se commettaient, les calamités qui s'abattirent sur eux provoquèrent la révolte dans leur âme, révolte que la suite des événements ne fit qu'accentuer, et qui peut conduire dans un avenir plus ou moins proche à des conséquences très graves. Pour Chawky, musulman de confession et de sentiment, arabe par la langue et par son art, initié à l'éducation européenne, conscient de la supériorité des Occidentaux et sachant ce que leur âme recèle de finesse et d'astuce ces faits devaient naturellement servir de thèmes à son lyrisme.

Point de poète arabe qui puisse autant que Chawky dépeindre tout ce qui s'agite dans l'âme de l'homme. Il se plonge dans les eaux sacrées de la poésie et traduit ses motifs avec une maîtrise inégalable. Le vers lui est plus

soumis que son ombre. Il le plie à tous les sujets: politique, questions sociales, histoire, philosophie, récits anecdotiques, économie politique, métaphysique, maximes, éducation et enseignement. Il décrit les monuments de l'antiquité ainsi que les spectacles de la nature. Il est dans ses vers tour à tour enjoué et séducteur, chantant le vin, la société galante, la danse, les parties de plaisir dans les jardins. Il s'adule, loue les autres, sans oublier de louer les morts. Il se fait à l'occasion persifleur, sarcastique et mordant, le tout dans une langue des plus pures et des plus éloquentes. Pour qu'il ne soit pas dit qu'il n'ait touché à tous les genres, il s'est plu à composer même des poésies populaires du genre dit *El Mawalia*.

Comme si le ciel d'Égypte n'était pas assez vaste pour son inspiration il s'en est affranchi et est allé au delà pour planer dans ceux des autres contrées orientales. Il n'a pas voulu se contenter du titre de poète national d'Égypte, il a ambitionné celui de poète des Arabes, de l'Islam et de l'Orient.

On se souvient que la guerre turco-grecque eut lieu sous le règne du Sultan Abdel-Hamid. Le sort de cette guerre le préoccupa plus que les poètes turcs eux-mêmes. Et il écrivit à ce sujet un long poème relatant ses péripéties. Ce poème débute ainsi :

Par ton sabre, le droit plane au-dessus de tout et c'est par lui que tu fais triompher le droit.

La religion de Dieu te donne la victoire partout où tu frappes !

Au sultan Abdel-Hamid qui venait d'échapper à un attentat, il adressa un poème commençant par :

Félicitations à toi, ô prince des Croyants. Par le salut de ta personne s'est affirmé le salut de la religion musulmane !

Il chanta en ces termes la proclamation de la Constitution ottomane.

Bonne nouvelle à tout l'empire, depuis ses extrêmes con-

fins jusqu'à ses frontières les plus proches,

Le protecteur du Khalifat a mis l'empire sous la garde d'une Constitution,

A la déposition d'Abdel-Hamid sa lyre résonna d'accents vibrants :

Demande à Yeldiz tout couvert de ses palais

S'il a reçu avis de l'événement survenu si soudainement.

J'ai entendu l'émir Shakib Arslan le réciter et s'arrêter à chacun de ses vers en disant que si tout le poème était réduit au seul distique que nous venons de citer, cela suffirait pour le considérer comme un chef-d'œuvre.

La guerre balkanique ayant été cause de la perte de la Roumélie, Chawky consacra un poème d'une belle envolée à Andrinople qu'il appela la nouvelle Andalousie :

Salut à toi, ô sœur de l'Andalousie ;

Voilà le Khalifat et l'Islam privés de leur lien filial avec toi.

Quand l'Empire Ottoman fut vaincu à la guerre mondiale et que les alliés en occupèrent les territoires, Chawky s'adressa ainsi à Moustafa Kemal qui s'était mis à la tête de la révolution :

Dieu est grand ! Que de surprises n'amène pas la conquête. O toi qui consolides la gloire éternelle des Turcs, renouvelle aussi le souvenir de la grandeur des Arabes.

Plus tard il chanta Angora :

Lève-toi, appelle Angora et dis-lui : Sois heureuse d'un bien que tu as érigé avec les sabres de tes fils,

Aux peuples arabes il consacra aussi maint poème d'une grande ampleur. Visitant l'été dernier la Syrie, il chanta le Liban en des vers souples et élégants :

Le charme ensorcelant des yeux noirs, je l'ai trouvé.

Et j'ai bu le breuvage magique dans leurs œillades.

A Damas il dit :

Debout, sur les hauteurs de Damas, pour chanter ceux qui en ont tracé le plan.

Ce plan sur lequel sont empreints les pas des jeunes générations et les traces de la suite indéfinie des siècles passés.

Il rappelle dans ce poème le souvenir de Adnan, Ghassan, Oumayah, Abd-Shams-El-Marwan ; il y évoque les fastes de l'empire arabe qui eut Damas pour capitale ; il y compatit aux revers de cette couronne tombée, se lamente sur le trône renversé et pleure la science de Damas qui s'est repliée sur elle-même.

Lorsque les autorités françaises tirèrent leurs canons sur Damas et sur sa population, mettant le feu à un grand nombre de rues commerçantes et de demeures habitées, Chawky composa une élégie douloureuse qui commence par ces deux beaux vers :

Salut plus doux que le zéphir du Baradah.

Et larmes intarissables sur ton malheur, ô Damas.

Le regard de Chawky franchissant les espaces, s'étend jusqu'à l'Extrême-Orient. Il s'est associé à l'affliction des Japonais lorsqu'ils furent éprouvés par les tremblements de terre :

Arrête-toi à Tokio, puis fais le tour de Yokohama et demande à ces deux cités comment est la résurrection.



Les vers de Chawky sont soulevés par de grands élans religieux. On y trouve souvent mentionnés les noms d'Allah, des Anges, en particulier celui de l'ange Gabriel, celui de Mohamed, du Koran, sans compter des allusions à la foi, à l'Islam, aux bosquets de la Mecque, aux mosquées et aux minarets. Toutefois, en dépit de la prédominance de l'esprit islamique dans ses œuvres poétiques, il honore aussi bien toutes les autres religions *célestes* ⁽¹⁾. Il rappelle souvent dans

⁽¹⁾ Monothéistes.

ses vers les noms de Moïse, de Jésus-Christ et de la Vierge. Il s'inspire même de leurs saintes croyances. C'est ainsi qu'il cite la Croix comme le symbole de la pitié, de la douce sympathie et de la compassion.

Chawky montre une prédilection toute particulière pour les événements historiques. Ses poèmes confirment la considération dans laquelle il les tient, et la valeur qu'il leur accorde en tant que témoignages de l'évolution générale de la vie humaine. Ce sont surtout les grands hommes du passé qui préoccupent son esprit. Ses poèmes ont célébré leurs hautes vertus et les faits illustres qu'ils ont accomplis. Dans ses vers reviennent souvent les noms des pharaons, des souverains de la Perse, des empereurs romains, des khalifes ; le Prophète, le patriarche Joseph, Tout-Ankh-Amon, Salah-el Dine, Napoléon, Shakespeare, Mohamed Aly, Haroun El-Rachid, Homère, Socrate, Alexandre ... Par la grande variété des sujets qu'il a chantés, par son interprétation des diverses manifestations de la vie, Chawky exerça une influence manifeste sur la poésie arabe contemporaine. Sa personnalité et son art ont puissamment contribué à rendre ses poèmes des modèles que beaucoup de poètes cherchent à imiter. Tout en adoptant les thèmes les plus modernes, comme dans ses descriptions de machines, ses poèmes sur les ouvriers, sur la presse, sur les banques, sur l'avion etc. il est resté fidèle à la tradition des poètes de la période classique. Il a démontré combien ont raison ceux qui soutiennent que la langue arabe et ses moyens d'expression peuvent se prêter à toutes les tendances et à toutes les nuances de la vie moderne.

Rien n'égale sa puissance d'évocation. Les vers suivants le prouveront amplement. Ils sont extraits d'un poème que Chawky adressa au Sultan Mohamed Rashad afin de l'apitoyer sur le sort de Aziz Aly-El-Messri :

*Par le rang que tu occupes, tu personnifies Mohamed
Et de la part de Mohamed la pitié se laisse espérer.*

*Par Allah, par l'Islam, par la blessure
qui n'a pas cessé de saigner au flanc du croissant,
Fais délier les entraves qui retiennent le prisonnier.
Aux lions, les chaînes sont lourdes à porter.*

Que l'on considère le premier vers «Par le rang que tu occupes, tu personnifies Mohamed»; combien son effet a dû être puissant sur celui qui était Khalife ! Comme il a dû éveiller en son âme la générosité ! Pourrait-on tenir langage plus beau, plus généreux et plus haut ? Il invoque, pour faire appel à la bonté d'âme du Sultan, d'abord le nom d'Allah, dont le Sultan se considère comme l'ombre sur la terre, puis celui de l'Islam dont il s'honore d'être le serviteur et le défenseur, puis ensuite la blessure portée à la puissance musulmane et qui continue de saigner par la perte de la Bosnie et de l'Herzégovine, de la Tripolitaine et de la Roumélie. Je suis persuadé que s'il avait imploré, par un tel poème la bienveillance de Haroun-El-Rachid en faveur des Banuésides il aurait certainement obtenu leur grâce.



Chawky ne professe pas de philosophie personnelle sur la vie. D'une façon générale, et bien superficiellement, il manifeste un certain penchant à la générosité et aux sentiments élevés, non point en vertu d'un ensemble de principes, d'une attitude déterminée, mais par simple jeu poétique, d'une exaltation passagère. C'est un grand épicurien et un jouisseur. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est qu'il s'est associé à toutes les manifestations qui ont agité son pays. Point de cérémonie qui se célèbre en Egypte que Chawky ne s'en fasse aussitôt le chantre, point de fait important dont il ne s'inspire.

Certains hommes de lettres ont pris à tâche depuis quelque temps, de contester ses mérites. Ils lui reprochent sa prosodie qui s'écarte, disent-ils, de celle des Arabes, de la

beauté et de la vérité poétiques éternelles, qu'elle verse plutôt dans du verbiage et qu'elle ne saurait résister au crible de la critique. Ils avancent que si dans sa période d'incertitude et de confrontation l'élite avait pu se laisser tromper par le faux clinquant de ses poèmes, il ne saurait plus en être de même aujourd'hui où le niveau intellectuel et littéraire s'est sensiblement rehaussé. Il n'est pas dans notre intention de prétendre que toute l'œuvre de Chawky soit de valeur égale, que ses poèmes soient au-dessus de toute critique et exempts de tout défaut. S'il est vrai que ses faiblesses peuvent être mesurées, par contre ses qualités sont nombreuses. Nul parmi les poètes arabes de nos jours n'a eu un destin aussi glorieux. Les opinions les plus diverses sont unanimes à lui accorder la plus belle place et à reconnaître son tempérament de grand poète. Je me souviens d'avoir récité un jour à un lettré de l'Irak le poème de Chawky sur l'avion, qui commence par ce vers admirable :

Lève-toi, Salomon, voilà le grand tapis du vent qui s'est déployé.

Mon auditeur se leva aussitôt, disant qu'il convenait d'écouter ce poème debout et non pas assis. Il n'est pas étonnant alors, après cette admiration spontanée que lui apporte la foule, que d'aucuns prétendent que tous ces hommages aient rendu Chawky vaniteux, orgueilleux, hautain et vantard.

On rapporte que son procédé de composition consiste à se réciter à soi-même tout d'abord ses vers, en les improvisant, ensuite à les fixer dans sa mémoire pour les dicter à son secrétaire. Il ne déclame jamais ses vers, mais les fait réciter par autrui. Peut-être estime-t-il nécessaire cette attitude pour satisfaire sa vanité ; peut-être aussi s'accorde-t-elle avec son désir d'en imposer par ses grandes manières de prince des poètes. Toujours est-il qu'il semble imiter en cela quelques grands poètes du passé. Ainsi Abou Tamân El-Taï ne récitait jamais ses vers lui-même ; il chargeait de ce soin

un jeune éphèbe. Il en était de même de Abou El-Tayeb El-Moutanabbi qui déclamait bien ses poèmes en présence des rois et des princes, mais assis, au lieu de se tenir debout comme c'en était l'habitude.



Les poèmes de Hafez Ibrahim sont comme des bouquets rares et précieux où s'amalgament à la fois avec éloquence et pénétration les enseignements du Cheikh Mohamed Abdou sur la nécessité des réformes, l'énergie et la franchise d'expression de Moustafa Kamel et la doctrine de Kassem Amine sur l'émancipation de la femme. Hafez Ibrahim s'est longuement familiarisé avec l'esprit des ces maîtres qu'il a personnellement connus, et dont il était l'ami et le disciple. Il débuta comme officier dans l'armée égyptienne qu'il quitta pour se consacrer exclusivement à la littérature. Il forma sa culture en se récitant un grand nombre de poèmes et en les apprenant par cœur. Il orna ainsi sa mémoire à tel point que nul parmi les lettrés de son époque ne peut se flatter d'avoir retenu autant que lui.

S'entretenant un jour avec moi, il me dit : «Nul poète en Orient ne possède mémoire plus puissante que la mienne ; je suis parvenu à retenir plus de cent mille vers ; mais la vieillesse ne m'a permis de garder de ce trésor que la moitié». Il en est de même pour la prose. Il cite des passages entiers en scandant la mesure quand il s'agit de prose rythmée, ou en psalmodiant. Les anecdotes qu'il a lues sur les poètes et les faits curieux relatifs aux littératures du passé, il les rapporte exactement suivant les textes. Je l'ai ouï dire qu'il avait lu et relu trente fois le livre *d'El-Aghany*, d'Abil Faragh El-Asfahany et qu'il avait appris tous les vers qu'il contient. Il a de même recommencé trois cents fois la lecture du livre de *Kalilah et Dimnah* par Ibn El-Mokaffa. Ces lectures si souvent répétées ont affiné et son goût pour les lettres et son

sens critique autant qu'elles ont accru sa faculté de discernement. Son jugement en a acquis de la justesse et de la vivacité. Il estime que les hommes de lettres de nos jours sont loin d'égaliser les anciens tant pour la propriété des termes et des expressions que pour la pureté de la langue. Je l'ai entendu réciter un poème composé par une poétesse arabe et tout en le récitant il balançait rythmiquement son corps, pris par le charme des vers en disant : «Où est donc celui qui aujourd'hui serait capable d'une telle musique ? Volontiers je recevrais la mort après avoir été baigné par ces flots d'harmonie».

Il me raconta aussi que s'étant étendu un jour sur son lit pour lire un livre de vers, devant ses yeux passa, soudain, une phrase magique d'Isshak El-Moussally. Il lui sembla tout à coup qu'il était poussé par une force intérieure qui le projetait hors de son lit. Il bondit alors et se mit à danser de joie et d'extase devant la beauté enchanteresse de la phrase qu'il venait de lire.

On ne saurait imaginer à quel point il admire les poésies d'*El-Bahtary* ainsi que les apologues d'*El-Gahez*. A son point de vue nul ne saurait rivaliser avec ces poètes ou même s'en rapprocher soit pour les qualités de leur prosodie, soit pour la richesse des dons dont ils sont parés ou pour la puissance de leur lyrisme.

Vu l'étendue de ses lectures et tout ce qu'il en a retenu, on l'excuse d'avoir émaillé ses œuvres, prose ou vers, de phrases entières, d'expressions, de bout rimés ou hémistiches empruntés aux anciens et qui se présentent sous sa plume, sans qu'il ait l'air de savoir si ce sont des plagiat ou des créations de son propre crû. Il s'est laissé à un tel point enthousiasmer par les richesses de la langue arabe classique que non seulement il lui a voué toutes ses facultés intellectuelles mais qu'il est parvenu à s'assimiler ses qualités essentielles et le caractère même de l'âme arabe. C'est ainsi

qu'il est généreux et noble de cœur et qu'il n'hésite jamais à donner le meilleur de ce qu'il possède au risque de se trouver ensuite démuné de tout bien.

Ses recherches d'érudition sont minutieuses. Il retouche ses vers, les polit et les repolit jusqu'à la perfection. Après avoir achevé un poème il le soumet à l'appréciation de ses amis et tient toujours compte de leurs observations. On peut dire de lui que c'est un ciseleur habile, un ouvrier consciencieux et consommé. Ses motifs d'inspiration sont nombreux, mais il chante surtout l'Égypte. Il compatit à la misère et à la souffrance, et même à l'illusion que d'aucuns se créent de ressentir l'une et l'autre; il se fait l'écho des misères et des doléances du peuple et se laisse facilement toucher par les larmes et la nouvelle d'un malheur. Il s'associe aux Égyptiens dans leurs joies comme dans leurs peines. Il se fait l'interprète de leurs espoirs. Lui-même se flatte d'avoir été le premier à composer des poèmes sociaux.

Hafez se croit en son for intérieur très malheureux. C'est ce pessimisme qui l'a poussé à traduire les *Misérables* de Victor Hugo, ainsi qu'il le dit lui-même dans la préface de sa traduction. Ses vers vibrent de plaintes amères, de lamentations douloureuses, de cris de souffrance. Ce qu'il a le mieux exprimé c'est ce qui touche à l'affliction et aux larmes, aux soupirs, ou bien encore l'éloge des morts et autres sujets semblables. Cela est caractéristique de son état d'âme qui est porté à la tristesse et à la délectation morose. Voyez combien sont amers ces deux vers :

Chaque fois que l'affligé pousse un soupir de tristesse, voilà que l'on est tenté de l'attribuer au fanatisme.

Ne passe-t-il pas dans le souffle brûlant de ces quelques mots comme des larmes chaudes? Ce qui est remarquable chez lui, c'est qu'il est plus poète quand il décrit que lorsqu'il tire la matière poétique de son imagination. C'est qu'il est plutôt artiste qu'imaginatif. Il se pénètre il est vrai, com-

plètement du sujet qu'il veut traiter, il en embrasse tous les côtés, en examine attentivement les détails à l'exemple d'un observateur minutieux ; il le revêt ensuite d'une parure de mots étincelants qui plaisent à l'œil et à l'oreille, et le livre enfin sous forme d'un poème brillant et clair, fruit d'un labeur patient et de recherches appliquées, mais non jailli de l'inspiration et de l'improvisation. Sa poésie ne fait pas toujours entendre le chant du rossignol, mais elle fait résonner à l'oreille une symphonie agréable composée par un musicien habile qui sait donner à ses coups d'archet la mesure juste. L'on ne trouve pas toujours dans ses poésies les aspects brillants de la nature, l'ombre projetée des arbres, les villages, la terre, mais on y verra des vers ajustés selon l'art classique et éternel.

Nous ne prétendons pas par là que son tempérament poétique soit de faible envergure ; nous pensons que l'étendue de son érudition, la masse des connaissances qu'il a acquises, sa soumission à la beauté de la phrase, son amour de l'épithète, ont donné à la facture de son vers une expression puissante qui ne produit son plein effet qu'au détriment de son inspiration. La poésie qui s'astreint ainsi au sertissage, à la recherche attentive du mot et de l'image, finit par s'épuiser et par étouffer sa sève. C'est pour cela que les vers de Hafez sont moins brillants qu'ils ne l'étaient il y a quelque temps alors que sa jeunesse lui donnait plus de spontanéité. Lui-même d'ailleurs le reconnaît tout en attribuant la raison au grand nombre de sujets qui furent les thèmes de ses poèmes et surtout à son grand âge, quoiqu'il n'ait pas encore atteint la soixantaine. Ce qu'on ne saurait contester, c'est l'influence qu'il a exercée sur la poésie arabe contemporaine par la pureté de sa langue, l'élégance et la grâce de ses images et par sa personnalité qui est celle d'un grand poète.

KHALIL MARDAN BEY

(Traduit de l'arabe par la Rédaction des «Messages d'Orient»)

SUGGESTIONS SUR LA MELOPEE

On dirait que les nuits égyptiennes sont faites d'une matière translucide et bleue comme le saphir, sonore comme le cristal et lunaire comme le jade. La moindre voix emplît cette coupe.

Mais de jour, dans la torpeur des midis, l'éclat des couleurs, toute voix devient puérile, va jusqu'à s'éteindre dans l'embrasement de l'air. Ainsi le chant du fellah naquit peu à peu des contingences et s'est modelé sur le paysage.

Un grand silence rôde autour des champs de maïs, de fèves et de coton. Un silence épais, solide, opaque, dont les vibrations trahissent un éther surchauffé qui chante éternellement.

L'oreille à la longue a perçu le sens aigu des rythmes et des stridulations solaires que rend à merveille la voix grillée des cri-cri. De là sans doute cet ordre chromatique qui dès la plus haute antiquité prête à la mélopée arabe un caractère de gamme perpétuelle et de trille familier.

A l'encontre des races d'Occident dont la chanson fut toujours l'état surnaturel, l'expression extraordinaire d'une vie intérieure, la bonne aventure, la mélopée orientale ne fut jamais qu'un prolongement de la parole. Elle ne révélait rien de plus que le verbe, mais le verbe magnifié par l'apparat du son. Les Egyptiens entendaient fort bien tout ce que la voix humaine peut contenir de mystère. Ils lui conféraient même une puissance occulte indéniable pour qui s'est péné-

tré des vérités étranges contenues dans leur fameux *Chant des Voyelles*. Cette formidable incantation, monument de tout art musical, consistait à émettre successivement les Voyelles, semences de toute pensée, sur des sons tenus que soulignaient les timbres des psaltérions et des photinx. Le ciel et la terre communiaient ainsi, par l'intercession des voix humaines, à l'instant propice de certaines jonctions.

Ne faut-il voir dans ce mariage du chant et de l'astrologie le plus vaste projet d'accord universel? Des voix que l'on voulait belles et savantes, du sommet des terrasses de marbre à la faveur des nuits complices, publiaient aux étoiles une série de messages et de questions.



Et maintenant, si tu veux *élever tes oreilles* à la mélodie, ouvre d'abord les yeux sur le paysage. Ceci expliquera cela. Ces lignes simples, ces surfaces planes ou courbes, ne devaient-elles nécessairement appeler sur des lèvres humaines des proportions correspondantes? Arrête-toi plutôt et suppose l'admirable corrélation qui existe entre la sobriété du cadre et ce rythme monotone des bateliers du Nil. Le chant de ces haleurs qui traversent la berge, courbés sous un même joug, indique la seule voix possible, la propre voix de ces rives plates et molles où s'impriment leurs pieds nus. C'est la terre qui chante. Ils n'en sont que l'écho.

Savent-ils seulement ce qu'ils font? Leur chant est fonction de leurs bras. Leurs muscles s'expriment par la cadence qui les traduit et que le refrain du «râys» excite en les rythmant: «Yallah—sallem! Yallah—sallem!»

Ce chant est beau parce qu'il dit ce qu'il veut dire et réalise sa mission. Si tu savais écouter, tu devinerais sans peine à quoi tend chaque phrase chantée, quels en furent l'usage et la destination.

Uniformité, rigidité, platitude, sont ici le visage que se

compose la Mort. Le vieux sable ne pouvait mieux étouffer sous son masque la grimace des siècles. Tout dort : le ciel, la terre et l'eau. Seuls, de rares vestiges désertiques, rompant le silence, poussent vers l'azur implacable leur long cri de détresse.

O morne solitude, sur toi l'homme s'est penché comme sur le plat d'une médaille pour y graver la peur, la peur terrible que tu suggères. Il semble que le sol, le ciel et les quatre horizons soient les ais infinis d'une prison de lumière.

Oui, c'est cela, prisonniers—où fuir—prisonniers de la Lumière ! Ces catacombes, ces cénotaphes, sont mieux qu'une tombe—un refuge contre la vie. Squelette élégant et spirituel, couleur de cendres et de safran. Sans mamelles, cette terre onduleuse et pareille à l'Androgyne, toute en arêtes, en saillies éphémères, lignes pures et précises. Loin d'exclure le mystère, ce réalisme le provoque. L'endroit se creuse où surgira la face du Sphinx camard.

Tel est son chant. Un grand secret monte de l'humus qui fume. Tant de lumière équivaut à l'obscurité. Tant de sérénité confine à l'indifférence. Tant de vie au néant.

Plate est cette terre, d'un bout à l'autre bout. Tel est son chant. L'une et l'autre vous hantent, vous obsèdent, vous hallucinent. L'azur vous aveugle et vous fermez les yeux pour vous rafraîchir dans les ténèbres.

On conçoit mieux alors l'hiératisme étroit des formes tanagréennes, l'aigre son de la flûte, la souplesse du chacal, le rythme lent des caravanes, le jaillissement des palmes et la caresse des corps de bronze.



Ne médis point des crapauds. L'orgue barbare qui monte des marais, des vasques et des canaux, n'a rien de comparable à la scie bête des rainettes. C'est le plain-chant des nuits égyptiennes. L'immense clameur s'élève dans le

calme lunaire comme une autre incantation orphique, un rite très ancien. Ils coassent à la lune comme les chiens y aboient. Mais les voilà qui s'apaisent soudain lorsqu'une voix lointaine, le son de quelque *arghoul* ⁽¹⁾ perdu là-bas, déchire la palmeraie. Cet orgue incantatoire n'est plus qu'un murmure où s'appuie la cantilène. Quelles secrètes connivences font alterner leurs voix?..



Quand passera l'aveugle qui joue du *rhébaba* ⁽²⁾ tu te recueilleras. Tu croiras entendre en une seule toutes les voix de l'Égypte. Cette voix est un son d'au-delà. En elle vibrent et lamentent tous les trigones et les pandores, en elle les sistres et les sambuques et les tebounis. Tous les cortèges de jadis, les longues théories de jeunes corps, de dieux et de héros, de corybantes et d'esclaves, les Isis et les Apis, les doryphores et les hoplites, défilèrent splendidement.

Voici les grands prêtres coiffés du pschent et les porteurs de présents, et les archers et les porteurs de lyre. Et songe que l'arc qui tire la flèche devint un jour cette lyre qui décocha le son.

Les violes ni le violon n'ont une voix aussi humaine, aussi charnelle. Le plectre dut mourir pour enfanter l'archet. «Meurs pour que je t'aime», dit le proverbe arabe. Aimons le plectre, mais révérons l'archet. Et de tous, celui du *rhébab* qui vous prend aux entrailles. N'entends-tu pas les paroles? Ecoute.. On dirait des syllabes qui s'échappent de ses lèvres de bois.



Allah-el-akbâr!.. ⁽³⁾ Ces mots tombent du ciel, un à un,

⁽¹⁾ Flûte arabe.

⁽²⁾ Le *rhébab* est le rebec.

⁽³⁾ Dieu est grand!

comme des plumes de colombe. Du haut des minarets, la mélopée prend son vol plein d'ampleur. Est-ce un chant, un ordre, une prière ?

La voix plane quelques instants sur la brise, hésitant à descendre ou à se perdre dans les nues. L'inflexion nasillarde en est si tendre qu'elle se grave dans l'âme pour jamais. On la reçoit comme une manne d'amour, comme du pain des anges, et quelque chagrin nous ait valu le jour qui décline, elle nous remplit de joie et de consolation.

Est-ce la parole qui monte, est-ce la voix seule qui parvient ? Ah, qu'importe, puisqu'elle s'envole et que longtemps après la descente de l'imam elle retentit encore, suspendue dans l'air, comme si les échos dussent la cueillir et la porter au loin.

Toute rumeur est morte. Tout est dit du jour qui finit. Mais la voix fouille la conscience. C'est le remords ou c'est la paix. L'inflexion vous obsède comme un beau vers ressouvenu, une caresse qui renaît. Lève les yeux, c'est l'heure. La voix très douce est remontée ?



Une petite venelle, étroite et longue. Contre le mur d'un vieil immeuble aux balcons encorbellés, un divan large, que surmonte un beau morceau de soie tendue, à fleurs d'or. Sur ce divan, trois *mousahher*, (1) aèdes inspirés. Des hommes recueillis, tout autour, effendis très dignes ou gens du commun, boivent du café dans des *zarfs* (2). Des balcons qui surplombent pendent des tapis et des festons. Des lampes électriques et des lanternes se balancent au bout d'une corde. La lune soudain brille dans un ciel fourmillant d'étoiles.

Cheikh Brahîm, le plus jeune, se dresse alors debout,

(1) Chanteurs qu'on n'entend que pendant le temps du Ramadan.

(2) tasse à café.

pieds nus sur le divan. De sa dextre, il comprime une joue, afin d'enfler le son. Tous les moyens sont bons pour libérer la voix de sa gangle. Il lui arrive de cracher gravement dans son mouchoir. Mais il chante. Une voix de ténor fort pure, timbre barytonal aigu, montant facilement jusqu'au *si* naturel. Respiration étonnante, diaphragmatique. Articulation nerveuse et souple, diction parfaite. Son émission, à faire pâlir d'envie de *grands* chanteurs occidentaux, consiste à poser la voix sur le timbre, peut-être même sans le savoir. Science ou naturel, toutes les voyelles y trouvent leur compte. Et il chante. Il lance d'abord l'épode d'une voix mal assurée. Un seul vers, l'iambe, parfois même un hémistiche : «*Ya ėni*», (mes yeux) s'il s'agit d'une séance de chant profane, ou bien «*Ya leli*» (ô Nuit). Mais c'est nuit de Ramadan et les versets du Koran sont seuls de circonstance : *at usum delphini*. (Le tenancier du petit café pavoisé fait les frais du concert). La voix s'est tue. C'est le silence. Oh, ces silences...

Une marge de blanc, autour de la pensée et de l'image. Vastes champs en friche, ces silences, où le chanteur jette la parole ailée comme une graine qui va germer, comme un caillou frappe l'onde et plonge et se propage.

Sitôt lancée, il est rare que l'auditoire n'accueille l'inflexion d'interjections béates et de cris d'approbation. Un pauvre diable, pour quelques piastres, sert de bouffon facétieux, excite les badauds aux applaudissements. Remarquez cependant ce vieillard qui penche la tête avec respect et cet enfant du peuple qui fixe au ciel de beaux yeux.

Dans plus d'un cœur, la parole a pénétré comme à l'aide d'une fronde. Dans ces jardins enchantés, certes, plus d'une graine est tombée.

Le rapsode — aucun nom ne lui sied mieux — l'écoute germer à l'entour, puis il reprend la phrase et la déroule. Et la strophe se développe sur une gamme très courte où le mineur domine. Quelques vagues teintes de majeur lui font

des veines bleues. Les tonalités sont franches, réductibles, semble-t-il de prime abord, à notre diapason, exemptes de toute modulation.

Méfiez-vous, cependant, oreilles trop crédules. La curiosité d'un quelconque et rapide contrôle, laisserait l'ouïe la plus délicate encore loin de compte.

L'abîme qui sépare les races et les continents n'apparaît nulle part plus clairement que dans les problèmes de l'ouïe. C'est ici que se glisse ce petit rien satanique, impondérable : le *quart de ton*.

Le superstitieux XVI^{me} siècle allait jusqu'à l'appeler «le diable en musique».

Or, la phrase reprise et quittée tour à tour, s'accroît, gagne en rythme, en intentions cachées, que traduit fidèlement l'inflexion subtile et toute en nuances, variant à vue d'œil, comme un précieux velours qui change de reflets. Le but d'ailleurs n'est point d'étaler les ressources parfois riches de l'organe, mais bien d'exprimer des pensées imagées, d'extérioriser une joie ou une douleur secrètes.

Un tel art, peu lui chaut le faste et l'opulence. Quelle mesure, quel équilibre, quelle retenue dans ces quatrains chantés, dans ces distiques psalmodiés, dans ces vers murmurés. Tout sentiment ici se voile de pudeur. La voix même aurait honte d'être trop belle. Moments divins qui vous rapprochent de la Vérité en vous éloignant de la Mélodie. Rien ne s'impose péremptoirement à l'esprit. Nulle loi ne vous soumet d'avance à une conclusion prochaine. Il y a plus. L'état d'âme où nous plonge la mélodie est une simple quiétude. Elle n'exige rien de vous que vous ne possédiez déjà. Elle vous enrichit de vos propres moyens, de votre propre substance, qu'elle se borne à faire réagir. Il n'y a pas un poète et un compositeur. Il n'y a même pas de virtuose. Il n'y a que vous.

Les émotions qu'elle vous propose sont vos propres émo-

tions. Il s'agit beaucoup moins de musique que de vérité. Elle n'entre pas en vous. Elle est en vous. Ses rythmes et ses modulations n'ont rien de tyrannique. Ils ne sont pas formels. Ils ne vous obligent pas de conclure. Ni même de vous mêler à eux. Ils ne sont pas une fin, mais un moyen.

La fin est de toucher l'âme sans flatter l'oreille. Tout concours charnel est rejeté. C'est une pure voix de l'esprit qui s'incarne quelques moments pour apporter la bonne parole. L'auditeur n'est plus requis d'écouter, mais de sentir. La beauté du verbe se mélange ainsi à la qualité de la voix, à sa pâte, son timbre et son éclat, est rehaussée par elle, de même que la beauté des caractères et l'onction des encres peuvent mettre en relief un texte littéraire.

Entendre Cheik Brahîm, c'est écouter chanter un beau livre.



Tout à coup, une voix grossière et lointaine, étrangère à tout cela, monte d'une rue voisine... L'Occident reprend ses droits stupides. Un gramophone hurle l'air de la *Tosca*. A travers ce charivari, on perçoit cependant les lignes, les traits si purs de la mélopée, nettement accusés, comme un beau corps qui se dessine à travers des haillons. C'est fini déjà de la *Tosca* que l'enchantement dure encore. Il a suffi d'un moment, de quelques méchants accords et d'un faux sanglot pour mettre en évidence tout le grotesque, tout le *chiqué* toute l'erreur de la *musique* occidentale — la seule *vraie* comme ils disent. Quelle parodie...

Il y a Wagner, heureusement. Mais il a senti, lui, qu'il fallait revenir à la mélopée comme à la source de toute musique. Chez lui, la mélodie elle-même n'est que de la mélopée détournée, captée dans sa force vive, filtrée, fleurie et contrepoincée. Elle est surtout polyphonique. Ah ! que voilà un grand mot : *polyphonique*. La mélopée arabe ne l'est donc pas ? Pourquoi pas.

Sur le divan, toujours pieds nus, Cheik Aly et son disciple se sont levés à leur tour. Et voici leurs trois voix confondues, non point à l'unisson comme on pourrait le croire, mais à l'octave, à la quinte, voire à la quarte. Jamais à la tierce, certes. Les trois voix se défendent toute *harmonie*, encore que les tierces majeures ou mineures de passage abondent diatoniquement sur les lèvres de Cheik Brahīm. Mais elles ne se superposent jamais. Elles se présentent comme les points culminants, les *chalcheleth*, l'aboutissement de la dentelle merveilleuse qu'est ce déchant authentique, avec tous ses sujets, ses contre-sujets et ses canons. Nulle basse chiffrée n'aurait cette fraîcheur, cette grâce, cette spontanéité, cette liberté dans le développement de la ligne diatonique. L'art habile du brodeur et du tisserand se retrouve sur les lèvres des chanteurs, des *mohaddetyn* ⁽¹⁾, qui semblent en vérité, filer et broder un voile, tramer quelque étoffe soyeuse et chatoyante, aux imprévues variations, aux plis multiples, aux chaudes tonalités.

Et cela paraît si facile, si aisé, que l'on dirait d'une inspiration soudaine, d'une improvisation personnelle des virtuoses, d'un effet du hasard. Rien n'a été pourtant plus longuement mûri, préparé par des siècles de travail et de tradition. Telle est la vertu de cet art, de ce langage universel. Si toute musique l'est en quelque sorte à des degrés divers, aucune ne l'est à ce point.

Sur toute autre expression musicale, la mélopée, dégagee du particulier, atteint au général et au métaphysique. Elle seule touche à l'Idée pure, elle seule est faite de vérité. La mélodie n'est qu'une source d'erreur. Si général que paraisse le système dit européen, il garde ses lois et ses frontières. Tous les peuples, toutes les races, quoi qu'on pense, ne peuvent *entendre* de la même manière et au même degré.

(1) Récitateurs.

Les gammes d'Italie, de France ou d'Espagne ne sont plus celles du Caucase ou d'Allemagne. L'oreille du Nord et celle du Sud ne se ressemblent pas. L'ouïe est très changeante et versatile d'une race à l'autre. Elle a ses caprices et ses fantaisies. Les modes chinois ou mongols n'ont rien à dire aux Cafres et aux Javanais.

Des frontières surgissent qu'on ne soupçonnait pas. Et si grand que soit Beethoven, sa langue n'est pas universelle. Il n'en va pas de même pour la mélodie. N'importe qui rejoint en elle ses profondeurs ancestrales. L'Oriental et l'Européen en sont également remués. Elle est la voix naturelle et vierge où chantent toutes les musiques, tous les modes et tous les instruments.

Elle est la voix des feuilles et des oiseaux, le murmure des flots et celui du vent, le cri de l'âme et de la chair. Elle est faite de toutes les clameurs et de tous les silences. La plaine, la mer et la montagne s'y fondent à la fois. Devant elle les frontières s'effacent, les barrières tombent d'elles-mêmes, toutes les âmes sont sœurs...

Elle est la voix divine de la Liberté. O vanité du Verbe et musique des Choses!..



Le désert, la nuit. Par moments, un long ululement jaillit dans les ténèbres. Cri spécial qu'obtient le larynx en projetant et retirant précipitamment la langue d'entre les dents, à la manière d'un plectre qui fait vibrer les cordes. Trille discord et prolongé, que la nuit rend plus sauvage. Onomatopée farouche, presque guerrière, comme le cri des Walkyries, qui rappelle étrangement le garulement des fauves sous les palmiers lunaires. C'est l'appel, à la veille d'un mariage. Une seule note gutturale, qui s'élanche comme une fusée.

Elle descend et remonte, multiplie ses vibrations, qui s'entrechoquent et se heurtent, sans se briser, se déroulent

en collier de pierreries, éclatent en spirales sonores, en pluie de gemmes étincelantes, de gouttelettes cristallines, qui finissent par se figer au ciel comme des stalactites.

Epanchement d'une âme qui déborde, seul cri possible de la joie. Toutes les forces de l'être tendues à se rompre pour cette résultante de son exaltation. Tout y concourt : la chair, l'âme, l'esprit. Cette stridence trouble le silence, dérange la paix nocturne, trouble les choses endormies, pour permettre au bonheur, à la Joie, de monter, de se répandre dans l'espace, du haut de cette colonne lumineuse...

La même voix se fait entendre aussi derrière les cercueils que l'on porte à bras d'homme : c'est la voix des pleureuses. Mais alors cette voix — la même pourtant — n'est plus qu'un thrène lugubre, un linus éploré qui s'incline lourdement. Miracle, une simple déviation dans sa trajectoire, et l'allégresse est muée en tristesse. Ces pépites, ces roulades du gosier, ne sont plus que les vertèbres d'un long sanglot.

On ne sait jamais s'ils sont contents où s'ils pleurent, pensent les gens simples. Précisément, ce qui différencie la joie de la douleur est peu de chose et les Arabes le savent bien. Leur chant d'amour est devenu tout à coup l'écho de la prostration. Seulement, l'étrange cri change de timbre. La voix se teinte de désespoir et de mélancolie. L'amour et la mort sont inséparables dans l'esprit de la mélodie. Le son qui les exprime les confond l'un et l'autre dans cet épithalame et cette lamentation.



Les chameaux se suivent à la queue leu leu et font à l'horizon une file onduleuse de petites dunes mouvantes.

Sur le dos crénelé d'une des bêtes, un chamelier, tache blanche contre le ciel bleu, joue de la flûte, une de ces courtes flûtes de roseau à deux branches, le *ghaâb*, dont le son arrive de si loin comme la voix de désert et de la Thébaidé.

Plus que toute autre, cette douce mélodie donne le rythme et le son de la terre d'Égypte. Il semble que ce thème, grêle et triste infiniment, soit toute la nostalgie du désert si proche, toute la désespérance d'une terre brûlante et désolée. Ah, comme il saisit...

Quatre notes bourdonnantes, quatre notes de langueur qui reviennent sans cesse sur elles-mêmes comme les sables infinis.

A. SCOUFFI

Pages
de la
Rédaction

POSITION

“Le Message du Monde Arabe”

*En ce temps là, l'Occident
craindra le nom du Seigneur
et l'Orient verra Sa gloire.
(Esaïe)*

L'esprit sémitique et la pensée moderne

Il y a plus d'un demi siècle Renan déclarait à la Sorbonne : « Dans tous les ordres, le progrès pour les peuples indo-européens consistera à s'éloigner de plus en plus de l'esprit sémitique ».

S'il en est ainsi, que l'homme de Tréguier s'afflige.

Qu'il voie, en dépit du sang grec, son propre petit-fils renier l'Acropole pour le Golgotha. Qu'il entende Paul Morand témoigner que « les lettres françaises au commencement du XX^e siècle sont dominées par l'influence sémitique », et le pangermaniste H. S. Chamberlain proclamer : « Nous vivons dans un âge juif ». Que le perfide enchanteur d'Armor écoute André Gide confesser qu'il doit tout à deux livres : « la Bible et les Mille et Une Nuits ». Que l'orientaliste qui préférerait aux Ecritures juives les mythologies grecques et védiques, s'étonne, dans le Schéol, en voyant Edouard Dujardin conseiller aux poètes français de retourner à l'Ecole d'Ezékïel pour renouveler leur lyrisme épuisé. Qu'enfin l'auteur de *l'Histoire des Langues Sémitiques* apprenne de la bouche d'un Louis Massignon que ces idiomes qu'il jugeait incapables d'exprimer

certaines abstractions philosophiques, que ces idiomes, quelque différente que soit leur syntaxe et leur démarche, ne sont nullement «inférieurs» aux idiomes indo-européens. Que celui qui, sur des rythmes empruntés, modulait artificieusement sa prière sur l'Acropole, ne prétende plus nous opposer «le miracle» du génie grec, (1) puisqu'aussi bien nous savons aujourd'hui que l'Hellade ne fut point pure de tout alliage sémitique. Que dès les origines mêmes, (Gobineau se plaît à le reconnaître) (2) «la Grèce primordiale se présente moitié sémitique, moitié aborigène ; que ce sont «des sémites qui fondent le Royaume de Sicyone premier point civilisé du pays» ; que ce sont «des dynasties purement sémitiques ou autochtones que glorifient les noms caractéristiques d'Inachus, de Phoronée, d'Agénor» ; (3) qu'Ulysse «type du Grec trempé de Phénicien, nommerait certainement dans sa généalogie plus de mères chananéennes que de femmes aryanes» ; que «l'Odyssée elle-même, fille de l'onde amère, tord dans ses cheveux des fragments de vieux périple phéniciens» ; (4) que les colonies du sud de la Grèce «se composaient uniquement de Chamites noirs et de Sémites différemment mélangés» ; et que l'on trouve parmi les nations grecques, à côté des Hellènes, modifiés par des principes jaunes et des affinités sémitiques, à côté des aborigènes slavo-celtiques et des Thraces, quantité de Sémites,

(1) Dont nous sommes par ailleurs autant que lui les fervents.

(2) Essai sur l'inégalité des races humaines.

(3) «Le fait remarquable, ajoute Gobineau, c'est que aux âges primordiaux on n'aperçoit nulle part la moindre trace historique des Aryens Hellènes» (Essai . . T. II.).

Deucalion, le premier des Grecs, à savoir le premier d'une race mêlée, un demi-sémite à ce qu'il semble, est fils de Prométhée lui-même fils de *Japet* et d'*Asia*. C'est, dit encore Gobineau, la déclaration bien nette de sa valeur ethnique et de son premier séjour.

(4) Selon l'image d'A. Thibaudet exposant la thèse de V. Bérard, dans son Charles Maurras. (N.R.F.)

Phéniciens, Arabes, Hébreux, Philistins ou Crétois. (1)

Mais la moindre surprise de Renan, s'il pouvait revenir parmi nous, serait de voir l'Occident, attentif aux appels de l'Orient, ne plus ajouter foi aux dogmes scientistes, ne plus trouver les faits d'ordre religieux si facilement explicables, ne plus nier le «miracle», ne plus croire, en un mot à «l'avenir de la Science» dans le sens où Berthelot l'entendait.

Pendant, quand nous disons que l'Occident se tourne vers l'Orient, il s'agit de savoir exactement ce que pour un Occidental ce mot «Orient» signifie. Est-ce l'Est? Est-ce le Midi? (Car il ne faut plus s'en tenir à l'étymologie). L'Orient c'est, je pense, Marakech, qui est à l'ouest de Paris, plutôt que Vladivostock. L'Orient est donc question de latitude plutôt que de longitude. Au reste depuis que la terre est ronde, selon le mot de Sylvain Lévy que Crevel rapportait ici, il n'y a plus d'Orient au sens étymologique, plus de terre où le soleil se lève : pour Tokyo, New York serait l'Orient. L'Orient c'est donc un climat, ce sont des mœurs, et c'est peut-être la prédominance d'une religion : l'Islam ; quoiqu'il y ait aussi le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Schintoïsme, qui sont un autre Orient.

Ainsi, quand l'Europe considère l'Orient, ce n'est pas toujours le même. L'Allemagne de Chamberlain et de Keyserling pense à l'Inde, mère des races aryanes et berceau du Bouddhisme. Les racistes allemands s'emparent de la Croix gommée de l'Hindoustan pour l'opposer au Croissant d'Ismaïl, à l'Etoile de Salomon.

(1) Héraclès (Melkarth) vient de Tyr. Aphrodite (Ashtoreth) vient de Chanaan.

On a trouvé à Délos une inscription double en langue grecque et en langue sabaitique où «Apollon fils de Latone» est traduit par «Habal fils d'Allath». Apollon, dieu solaire, Apollon, berger chez Admète, serait donc le même que Baël et le même que le pasteur Abel. (Cette hypothèse m'a été rapportée par le regretté prof. E. Griffini).

Si l'Orient n'est pas «un», il faut que nous cherchions quelles sont ses provinces définies et quels traits généraux leur appartiennent en commun.

Notre tâche aujourd'hui sera de préciser ici, dans cette Egypte qui en est le centre et le cerveau, quel est l'Orient arabe et musulman, quelles sont ses plus profondes traditions, ses enseignements les plus secrets, quel message il apporte au monde moderne anxieux.

Jusqu'ici l'Occident a connu le monde arabe par son côté extérieur, son pittoresque, son clinquant, sa fantaisie, beaucoup plus que par ses traditions ésotériques.

Pourtant c'est ce mysticisme seul, tel que le révèlent aujourd'hui des hommes comme Louis Massignon, Emile Dermenghem, et René Guénon, c'est cette métaphysique seule qui peut apporter au XX^e siècle blasé la fraîcheur et l'ardeur qu'il recherche tout à la fois ; ardeur des sables, fraîcheur des puits dans le désert, voilà déjà ce que Barrès demandait à Djellel-El-Dine El-Roumi dans son enquête aux pays du Levant.

C'est le mérite de René Guénon d'avoir enseigné en France que les doctrines de la métaphysique orientale ne se rencontrent pas que dans l'Inde, «mais qu'elles se trouvent également dans certaines écoles ésotériques de l'Islam. (Il doit être bien entendu, d'ailleurs, que cet ésotérisme musulman n'a rien de commun avec la philosophie extérieure des Arabes d'inspiration grecque pour la plus grande partie). La seule différence, c'est que, partout ailleurs que dans l'Inde, ces doctrines sont réservées à une élite plus restreinte et plus fermée ; c'est ce qui eut lieu aussi en Occident au Moyen-Age, pour un ésotérisme assez comparable à celui de l'Islam à bien des égards, et aussi purement métaphysique que celui-ci, mais dont les modernes, pour la plupart, ne soupçonnent même plus l'existence».

(Cette tradition ésotérique, par delà le Soufisme, la Kab-

bale et l'École juive d'Alexandrie, montre qu'elle remonte aux Mystères de l'Égypte pharaonique).

Si le Sémite, Arabe ou Juif, a, comme l'Hindou, une sagesse ésotérique, à quels signes, à quels traits saillants se reconnaîtra le caractère, l'originalité de son génie ? En un mot qu'est-ce que *l'Arabe* pour l'ethnologue, l'historien ou le sociologue occidental ? Un adversaire du sémitisme, le pangermaniste H. S. Chamberlain, nous fournit une réponse : « La prépondérance *abusive* de la volonté sur l'intellect et le sentiment, voilà la qualité maîtresse de *l'homo-arabiens* ». Aussi toutes les qualités qu'Ibn Khaldoun se plaît à reconnaître au Bédouin deviennent-elles chez Chamberlain des défauts ; si le sociologue arabe loue la simplicité de ses besoins, l'instinct qui le lie étroitement aux siens, l'enthousiasme prophétique, l'obéissance au Commandement Divin, l'Allemand ⁽¹⁾ répond : manque d'imagination, sensibilité étiolée, incapacité de jugement.

Pour Chamberlain ces critiques s'appliquent au Juif aussi bien qu'à l'Arabe ; car, au point de vue ethnique, (et en cela Chamberlain ne se trompe pas) le Juif est un Arabe, matiné de Syrien (Hittite) et d'Indo-Européen (Amorrhéen) ; on peut même dire que l'Israélite n'est pas un parent beaucoup plus éloigné de l'Himyarite primitif que l'Ismaélite actuel. Au point de vue linguistique l'hébreu et l'arabe sont langues sœurs, et, si l'on prend le mot « arabe » dans son sens large, on peut dire que l'hébreu est un dialecte arabe au même titre que la langue korannique, issue des dialectes que parlaient, au temps de Mohamed, les Koreïschites et quelques autres tribus.

⁽¹⁾ Anglais de naissance, Chamberlain, fils d'un amiral, a fait ses études en France, à Versailles, et s'est fait naturaliser Allemand après de nombreux voyages d'études. C'est un adversaire partial, mais prodigieusement documenté et de bonne foi, en quoi il diffère de M. Louis Bertrand.

Chamberlain, par ailleurs, reconnaît qu'il ne sait si ces termes : «l'Aryen», «le Sémite», traduisent en aucune façon des faits concrets de descendance ou s'ils expriment des concepts artificiels commodes, embrassant chacun certains groupes d'hommes qui s'apparentent uniquement par la nature de leur être. Il ajoute, il est vrai que, «le Bédouin», «le Juif», «l'Anglais» sont des termes moins généraux et moins abstraits qui figurent une réalité proche et palpable.

Ce n'est pas non plus le langage à lui seul qui, pour Chamberlain, constitue le signe spirituel de la nation. «C'est ainsi que les Juifs n'ont pas cessé d'être Juifs à l'époque où l'hébreu s'éteignit pour des siècles». Mais le langage atteste «l'indissoluble connexité du mental et du corporel». Et Chamberlain cite la description que Renan nous fait de l'hébreu, et qui pourrait également, dans une certaine mesure, s'appliquer à l'arabe : «Un carquois de flèches d'acier, un cable aux torsions puissantes, un trombone d'airain brisant l'air avec deux ou trois notes aiguës». A quoi Renan ajoute que les langues sémitiques n'exprimeront jamais «ni une pensée philosophique, ni un résultat scientifique, ni un doute, ni un sentiment d'infini». Massignon a déjà fait justice de cette assertion tendancieuse. On se demande comment Renan pouvait la concilier avec ce qu'il savait de la culture philosophique des Arabes au Moyen-Age. Il est vrai que l'auteur d'*Averroës*, en bon opportuniste, pratiquait déjà la politique qui consiste à donner tour à tour des gages à droite et à gauche, dans le souci de se concilier tout le monde. ⁽¹⁾ Ces balancements habiles ne peuvent plus tromper personne, si ce n'est quelques primaires, Juifs aussi bien que Chrétiens, qui prennent encore au sérieux les boutades de l'ingénieux Breton. Quant

⁽¹⁾ Comme il ressemble, même physiquement au gallois Lloyd George !

à Chamberlain, il ne s'embarrasse pas pour si peu ; la science arabe, écrit-il, en se fondant encore sur un texte de Renan, la science arabe, n'a rien d'arabe : le fond en est purement grec ; parmi ceux qui la créèrent il n'y a pas un seul Sémite ; c'étaient des Espagnols, des Persans écrivant en arabe. Quand au rôle philosophique des Juifs au Moyen-Age, c'était celui de simples interprètes. Albert le Grand et Thomas d'Acquin n'avaient point tant de mépris pour le savoir d'Averroës et d'Avicébron. Et quand même les Maures d'Espagne seraient pénétrés de sang ibérique et gothique, les savants de Bagdad de sang persan ou sassanide, pourquoi faudrait-il ôter le nom d'arabe à la civilisation musulmane médiévale ? A-t-on cessé d'appeler «hellénique» la civilisation grecque parce qu'on a découvert que des éléments sémitiques l'avaient pénétrée, ou parce que Pythagore avait fait des emprunts aux Hindous, Platon aux Egyptiens, Aristote à l'Asianie ? C'est dans la ville cosmopolite et métissée d'Alexandrie qu'apparurent les plus beaux génies scientifiques de la Grèce, un Euclide, un Archimède.

Il n'en demeure pas moins que ce sont les Arabes qui enseignèrent aux Occidentaux, non seulement le calcul, les chiffres et la numération décimale (grâce à l'invention du zéro) mais les sciences les plus hautes, celles même dont les Grecs n'avaient pas eu l'intuition : l'algèbre, la trigonométrie, les logarithmes (du nom du géographe Al Houarismi) aussi bien que la sociologie (Ibn Khaldoun), la chimie (*Al Kémia*, la science égyptienne, *de Kémi* nom de l'Egypte) la physique, la médecine et la géographie ⁽¹⁾.

Ce furent les Arabes aussi qui donnèrent à l'Occident les leçons d'hygiène les plus élémentaires, (souvenez-vous des chemises d'Isabeau ; chemise est un mot arabe) et apprirent aux hommes du Nord les premières notions d'agriculture et

(1) Voir La Roncière : Découverte de l'Afrique au Moyen-Age.

d'industrie ; ce furent eux qui importèrent en Europe le chanvre, le lin, le palmier, le mûrier, l'oranger et le citronnier, le riz et le sarazin, le coton et la canne à sucre ; eux, qui fournirent à la Chrétienté la gaze et le damas, les brocarts d'or et d'argent, la mousseline, le velours et le taffetas, le verre, les miroirs en glace, le sandal, le maroquin, le papier, le sucre, les sorbets.

C'est également l'Islam qui a introduit jusque dans l'Inde et dans la Chine les notions de l'égalité et de la fraternité humaines, sans distinction de race ni de caste, créant ainsi une civilisation nouvelle superposée aux antiques civilisations de l'Hindoustan et les dépassant parfois en splendeur, notamment aux époques des Grands Mogols, empereurs musulmans de l'Inde, dont quelques uns, comme Baber et Akbar furent parmi les plus beaux génies de l'Histoire». (1)

Souvenons-nous ici, dans cette Egypte où se côtoient des hommes de toutes races et de toutes religions, de la sagesse d'un Akbar, dont Aboul Fazl nous a transmis le témoignage :

O Dieu, disait Akbar, je vois dans chaque temple des hommes qui te cherchent, ils te louent dans chaque langue que j'entends...

Parfois je vais au cloître chrétien et parfois à la mosquée...

Mais c'est toi que, de temple en temple, je cherche, car de l'autre côté du voile de la vérité, l'hérésie et l'orthodoxie, ne sont plus.

Aux hérétiques, l'hérésie, aux orthodoxes l'orthodoxie, mais seule reste aux mains des vendeurs de parfums la poussière des pétales de rose. (2)

(1) F. Valyi. Vers l'Unité (Févr.-Mars 26).

(2) Cité par Jinarajadasa : «Le Rôle des religions dans la vie.» Sur ce point on fera bien de relire la belle lettre de Stanislas Fumet, parue dans le 1er numéro des «Messages d'Orient» ainsi que la lettre de Jean Cocteau à Maritain (Stock) et la réponse de Maritain dont on voudrait citer ici tant de traits significatifs.

C'est en cherchant à «unir» non à «séparer» que l'Orient trouvera ce qu'il cherche. Entre tous les pays d'Orient, l'Égypte, le carrefour le plus passant du monde, est appelée aujourd'hui comme autrefois sous les Lagides, à tenter cette grande synthèse. Ici l'Islam peut s'adapter sans se renier, «sans renoncer à ses traditions, sans inhumain radicalisme, ne prenant à l'Occident que des leçons utiles en évitant ses erreurs» (1). Je crois, avec Hassan Moghaddam, à la possibilité d'une Renaissance due au mariage des deux génies asiatique et européen. «Peut-être un jour l'Orient prendra-t-il la succession de l'Occident épuisé, continuant ainsi le jeu éternel des héritages de l'histoire...»

Cette renaissance de l'Orient, cette synthèse de l'Europe et de l'Asie, c'est au Caire et c'est à Jerusalem (2) (et c'est aussi à Santiniketan dans un autre sens) qu'elles doivent s'élaborer. Pour que le Message du Monde arabe à l'Univers moderne reçoive une signification complète, il faut d'abord que se rejoignent les rameaux détachés de l'arbre sémitique. Il faut que l'Enfant Prodigue ait repris sa place abandonnée. Il faut que l'Hébreu et l'Arabe travaillent de concert à la restauration de leurs «humanités», (3) qu'ils connaissent leur consanguinité, et rien ne les séparera plus.



Arabes, Hébreux, Abraham n'est-il pas votre Père commun? N'êtes-vous pas sortis de lui, «tous une même chair,

(1) Emile Dermanghem. La crise religieuse de l'Islam. (Vers l'Unité. Mars 26).

(2) En particulier grâce à l'Université que S. M. le Roi d'Égypte vient de fonder au Caire, et par celle dont le Dr. Weisman a jeté les bases à Jérusalem.

(3) A ce titre l'échange de visites entre les professeurs égyptiens et palestiniens est un signe important, un heureux présage. Il faut en féliciter le Ministère égyptien de l'Instruction Publique.

une seule famille, peuples formés de frères», soumis aux mêmes Lois, aux mêmes prescriptions saintes?

Ismaélites et Israélites avez-vous oublié votre communauté millénaire? Vos gloires indivises? N'êtes-vous pas les copartageants du patrimoine que vous ont légué les Patriarches et les Prophètes? Ensemble n'avez-vous pas erré dans le désert entre les fleuves d'Assur et de Misraïm? Salomon, fils de David, en qui vous révérez le plus sage des monarques, Salomon qui connaissait le langage des oiseaux, la voix des arbres et des sources, n'a-t-il pas reçu l'hommage de la reine de Saba, cette brune Balkis, princesse himarite dont, sous les lambris de cèdre de la maison du Liban, il partagea la couche parfumée? L'âpre, farouche Imr-Oul-Kaïss, barde errant, presque prophète, poursuivi de la rancune des tribus dont il avait frappé l'idole, ne trouva-t-il pas refuge auprès du Juif Samaüal, prince d'Ablaq, et l'un des plus anciens aèdes arabes? Ce Juif, symbole de toute loyauté, assiégé dans son château par les ennemis d'Imr-Oul-Kaïss, plutôt que de livrer l'hôte que le ciel lui envoie, il laisse saisir son propre fils et le voit écarteler sous ses yeux! Ce souvenir, ah! frères en Abraham, enfants des deux côtés du fleuve saint, Arabes, Hébreux, peuples gémeaux et jumelés, races conjointes du désert, ce souvenir ne doit-il pas être pour vous un témoignage, cette hospitalité que le Juif offrit à l'Arabe errant, persécuté?

L'Arabe, que reprochera-t-il au Juif prodigue?

Asiate, a-t-il renié ses origines? Rougit-il, sous les habits compassés de l'Occident, du bournous blanc de ses aïeux bédouins, les Beni-Israël? N'a-t-il pas ressuscité son antique parler, la langue d'Abraham, la langue des prophètes, la langue dont, à vrai dire, il n'a pas depuis deux mille ans, cessé de prononcer les accents dans ses prières, dans ses rites sacrés et dans ses pieux commentaires? Cette langue, elle doit être vénérable aux Arabes comme aux Français le provençal. Refuserez-vous ensemble de décliner les vocables

de vos idiomes natifs? Refuserez-vous ensemble d'évoquer ces pieux souvenirs?

Avez-vous oublié les jours de Bagdad, du Caire, de Cordoue, quand vos philosophes, vos médecins, vos poètes travaillaient de concert au maintien des humanités? Partout alors, vos noms étaient unis. A Lunel, à Narbonne, à Montpellier, où vous fondiez cette école de médecine dont un jour Rabelais devait être l'élève; à Naples où l'Empereur Frédéric II s'entourait de vos savants, de vos théologiens et de vos kabbalistes! Par vous l'Italie et la France connurent Aristote, Hippocrate, Dioscoride, Euclide, Ptolémée. Laissez-vous se perdre la mémoire d'Avicenne, d'Averroës, d'Ibn-Ezra, d'Avicbron? Non pas. Des orientalistes juifs veillent sur ces trésors avec un soin jaloux, et les noms de Goldziher, de Derembourg méritent la reconnaissance des élites arabes. C'est pourquoi je vous conjure de reprendre en commun votre œuvre interrompue, vous qui savez que «l'encre des savants est aussi précieuse que le sang des martyrs», que le progrès matériel n'est rien, tant qu'il n'est pas accompagné de la conscience morale et de l'élan spirituel; que la richesse, l'abondance ne sont rien, tant qu'elles ne sont pas purifiées par la charité, l'esprit de sacrifice. C'est à vous, Nietsche l'a publié, «c'est aux Juifs et aux Arabes que l'Europe doit la redoutable majesté des revendications infinies, le sens des valeurs infinies, tout le romantisme et le sublime des énigmes morales, et par conséquent ce qu'il y a de plus attrayant, de plus captivant, et de plus exquis dans ces jeux des nuances et ces tentations de vivre, dont la dernière lueur, la lueur mourante peut-être, embrase aujourd'hui le ciel crépusculaire de la civilisation européenne».

Ce flambeau, près de s'éteindre de la civilisation, c'est à vous de le saisir aujourd'hui. C'est à vous de reprendre une tradition trop longtemps abandonnée. C'est à vous de révéler au monde moderne ce qu'il doit à la culture des

Juifs et des Arabes, à ces penseurs, à ces savants qui pendant les temps les plus sombres du Moyen-Age, transmi-
rent à l'Europe les lumières de l'Antiquité gréco-latine.

C'est à vous de montrer les fruits que peuvent donner la science parfois vaine de l'Occident, l'énergie et la vertu d'agir des peuples du Nord, lorsque ces vertus s'allient à votre vie spirituelle, à la foi jeune de l'Islam, à l'espérance obstinée d'Israël.

Scellez un pacte d'amitié. Donnez aux hommes ce témoignage. Travaillez à construire un Univers meilleur. Fils et successeurs d'Hiram, posez, architectes consciencieux, les pierres du nouveau temple. Que votre vieille expérience et votre foi tutélaire ne vous abandonnent pas : une grande promesse est près de s'accomplir. Un rêve messianique. Je vois l'Europe et l'Asie qui s'unissent en une étreinte fraternelle, car les Temps sont proches, car les Temps sont venus, je vous le dis, où, selon la parole d'Esaië «l'Occident craindra le nom du Seigneur et l'Orient verra Sa gloire».



Hommes de l'Est et de l'Ouest, hommes du Nord et du Midi, hommes de tous les continents, comprenez-vous les uns les autres. «Quand tu crois haïr ton ennemi, disait un grand Africain, ⁽¹⁾ le plus souvent c'est ton frère que tu hais et tu l'ignores». Un autre Africain avait dit avant lui : «Rien de ce qui est humain ne m'est étranger : je suis homme». ⁽²⁾ On trouverait ainsi dans notre continent plus d'un précurseur de ce que Nietzsche appelait «l'esprit européen».

Que ceci soit le Message du Monde arabe à tous les hommes de bonne volonté. Amen.

SAMBARI

⁽¹⁾ St. Augustin cité par Jacques Maritain.

⁽²⁾ Térence l'Africain.

TOLERANCE

A propos d'un petit livre de Mr. Louis Bertrand.

*— Si tu as quelque chose de bon
crois au mieux chez les autres
afin de conserver l'humilité.*

(L'Imitation)

La tâche que dans cette Revue nous nous sommes imposée est avant tout de travailler à établir un compagnonnage entre hommes de races différentes et de collaborer avec tous ceux qui comme nous ont foi en une nouvelle ère de fraternité et de paix. Mais la fraternité et la paix ne pourront trouver possibilité de s'établir que si nous acceptons de faire un effort définitif afin de nous comprendre mutuellement et d'étendre le champ de notre bienveillance à ceux qui sont le plus différents de nous. C'est là la vraie tolérance. Elle est compréhension et amour ; elle fait que l'on s'identifie aux gens et aux choses parce que l'on est humble ; que l'on constate avec joie les diversités parce qu'on les trouve belles et nécessaires.

Fidèle à cet idéal je veux envisager loyalement les façons de penser d'un homme, Mr. Louis Bertrand, qui représente les forces mêmes qui s'opposent à nous, afin d'en dégager ce qu'elles contiennent d'utile et de bon. C'est dans cet effort que je parviendrais à exprimer la tolérance et non point par l'apathie. Hausser les épaules, être condescendant, devant ce que l'on ne veut point se donner la peine de relever sous prétexte de tolérance, n'est que de la passivité—et par ailleurs, n'être compréhensif et tolérant que pour les

siens, c'est s'exalter soi-même. Je ne prétends donc pas qu'il faille tolérer le mal là où l'on pense le trouver ; ce serait en être complice ; mais si on parvient à en découvrir le rôle et la nécessité dans l'économie de la Nature, on comprend alors que la lutte que l'on est amené à soutenir n'est que le Jeu Divin des contrastes dont le choc représente l'Univers.

Ici, nous avons en face l'une de l'autre deux tendances ; d'un côté, le désir de l'union et des rapprochements, l'instinct qui pousse d'aucuns vers les ressemblances ; de l'autre la tendance contraire. La première est toute humaine, affective et altruiste, la seconde est surtout étayée d'«idées» et de préjugés égoïstes, dont les plus acharnés défenseurs ne font que s'attacher à un nombre restreint de modes d'être, de vivre, de penser, qu'ils rencontrent et auxquels ils sont habitués. Tous les autres leur sont étrangers, donc ils les haïssent. Ce sont des agents impersonnels d'idées anciennes, dont ils se font les instruments.

Parfois ces idées prennent l'homme ; elles l'aveuglent et peuvent même finir par l'annihiler lorsque les sentiments humains de la victime ne sont pas assez puissants pour s'opposer au danger. Ces idées peuvent se trouver dans tous les champs de l'activité humaine. Elles sont la synthèse de mille pensées, le résultat des modes de vie de bien des générations, elles vivent d'une vie qui leur est propre, vie inconsciente et latente qui ne demande qu'à trouver des hommes pour leur donner une expression définitive.

C'est ainsi que nous rencontrons parfois des êtres dont toute la structure mentale n'est qu'un échafaudage de préjugés, une agglomération d'idées toutes faites ; ce sont des sortes d'automates semi-inconscients, qui sans jamais faire appel à leur humanité, à leur voix intérieure, à leur raison pure et simple, à leur conscience, sont si inféodés à leur clan qu'ayant abdiqué leur jugement ils ne représentent qu'une armature artificielle de préconceptions. Tels sont tous ceux

qui ont eu le cerveau moulé dans des dogmes, coulé dans des formes rigides de pensée. Ils sont en cage, prisonniers inconscients et ne peuvent s'en affranchir, car ne voyant que les barreaux qui limitent leur monde, ils parlent du vaste horizon de leur geôle, comme si l'humanité entière était prisonnière comme eux. Ils sont nécessairement intolérants ; ils le sont, de même que la force de gravitation est intolérante, car ils sont une force aveugle lâchée dans l'espace et qui ne raisonne pas.



Tel est le cas de Monsieur Louis Bertrand. Je cherche vainement l'homme dans son livre ; je n'y vois que des préjugés. Ce sont eux les véritables auteurs de «Devant l'Islam.» Préjugés de race, de croyance, de caste, de couleur qui sont la somme de tous les préjugés égocentriques de sa «clique». Pour écrire un tel livre, Monsieur Bertrand aurait pu aussi bien rester chez lui car dans son voyage en Egypte il n'a rien vu, rien senti, rien compris. Il s'était dit : je suis le dernier Croisé qui s'aventure chez les Barbares. Tremblant de peur il s'est hasardé dans les rues du Caire, flanqué d'un janissaire armé et, de sa reconnaissance dans les lignes ennemies, il a remporté la sensation de l'avoir échappée belle et le désir de ne jamais plus revenir. C'est dans ces conditions qu'il s'est placé «devant l'Islam».

Ce mauvais petit livre a passé en France inaperçu et c'était justice. Il n'en a pas été de même ici, car les Egyptiens, directement attaqués, et tentés d'attribuer à l'auteur plus d'importance qu'il n'en a en réalité (à cause de son titre d'académicien, sans doute) ont pensé qu'il devait représenter la voix d'une élite en France. Je pense qu'il est de mon devoir de signaler ce fait, car il est douloureux que la grande nation qu'est la France puisse ainsi se faire méconnaître. En vérité, ce livre est accablant. On voudrait lui opposer le contrepoids

d'une réponse aussi violente, aussi haineuse, aussi pleine de morgue, de fanatisme et de bêtise; et l'on se sent incapable d'une tâche semblable. Il dit: «Nous sommes entamés par le Barbare. La Chrétienté, la civilisation a reculé... Le cauchemar de l'invasion me hante... L'Orient dont nous n'avons plus rien à tirer depuis des siècles et qui n'est que mort et pourriture... La stérilité intellectuelle de l'Islam, son mépris de l'art et de la science... Un français qui rentre dans son pays au sortir des pays barbares... des gens qui ne peuvent être que nos ennemis—et qui sont les ennemis de la civilisation occidentale, pour ne pas dire de toute civilisation»...

Mais est-il nécessaire de citer encore? Est-il nécessaire de commenter? J'ai dit que ce livre est accablant. Je suis tenté cependant de plaider l'irresponsabilité car la raison de cette étonnante attaque doit être sans doute trouvée dans l'état d'esprit de certaines castes ayant sévi plus ou moins dans plusieurs pays, et dont Mr. Louis Bertrand est un représentant attardé. Castes chauvines, militaristes, cléricales (je ne dis pas religieuses ni spiritualistes, hélas) qui ont pétri de morgue et d'incompréhension les cerveaux de leurs enfants, en se définissant «bien pensantes». «Je me rappelle, dit-il, nous étions des maîtres, nous étions quatre ou cinq grandes nations hégémoniques qui faisons la police du monde. On tremblait devant nous, devant nos armées et nos flottes». Que vos souvenirs sont mélancoliques, Louis Bertrand! A votre arrivée chez les Barbares vous n'avez pas marché sur les échines d'esclaves prosternés; vous avez vu un pays où comme dans tous les pays on danse au son du jazz-band; vous avez constaté que ces ignobles Levantins avec leurs grossières Levantines avaient trouvé là une musique digne de leur petite âme, tandis qu'oubliant que musique et danses sont d'importation parisienne vous avez dit: «je m'étonne que les petites Françaises que j'ai aperçues tout à l'heure sur le pont, si fines, si spirituelles, puissent se régaler comme les Levan-

tines de ce divertissement grossier». Mais laissons-là ce détail savoureux, et souhaitons que pour revenir de son étonnement Mr. Louis Bertrand fasse un jour un voyage d'exploration dans «la Chrétienté». Afin de stimuler son esprit militariste, Mr. Louis Bertrand littéralement prêche la Croisade, mais «personne, chez nous, ne s'est encore avisé de quêter pour la Croisade contre l'Orient» remarque-t-il avec tristesse. Cependant le but n'est-il pas de sauver les âmes des Barbares hérétiques? Le but n'est-il pas de «faire de la terre algérienne (et de toutes les autres) le berceau d'une nation grande, généreuse, chrétienne, d'une autre France, en un mot?» Car remarquez bien que la «Chrétienté» c'est la France, et que la France c'est Mr. Louis Bertrand; une nation grande, généreuse, chrétienne, ne peut certes être la perfide Angleterre, ni l'Italie joueuse de mandoline, ni la pesante et barbare Allemagne, ni l'Espagne arriérée, ni aucune nation enropéenne, ni même la jeune Amérique: en un mot ce ne peut être que la France.



Cette mentalité puérile et étriquée à souhait ne mériterait par d'être relevée si ce n'était la nécessité d'établir des contrastes. Mais je reviendrai tout à l'heure sur ce point. Pour le moment je veux établir avec force que de grands courants de fraternité et de coopération passent aujourd'hui sur le monde. Nous sommes à cette étape où chaque homme, chaque groupement, chaque race, doit, sous peine d'être définitivement rejeté de la courbe qui trace la marche du monde, tendre la main aux autres hommes, aux autres races. Le Gandhisme non-coopératiste est à l'heure qu'il est, une conception archaïque et une faillite; il est clair aujourd'hui que la «Guerre Sociale» serait la plus sottise des aventures, le plus complet des désastres; la lutte même des partis politiques affaiblit, on le sait maintenant, une nation; les bilans des guerres

entre Etats ont établi la faillite des deux belligérants; les guerres de conquêtes, les dominations brutales déclanchent de nos jours des réactions violentes dont on ne vient pas à bout; un trouble économique dans un pays se répercute sur les autres pays, le malaise d'une classe sociale entraîne le malaise de toutes les autres classes.

Aujourd'hui donc, les « quatre ou cinq grandes nations hégémoniques » savent bien que leur suprême ambition ne doit pas être « de faire trembler devant leurs armées et leurs flottes ». Vaguement, timidement, un simulacre de Société des Nations propose un semblant de désarmement, mais ce qui est tangible, réel, indéniable, c'est le *facteur moral* qui se fait jour enfin, c'est la nécessité pour les puissants d'être un exemple et un soutien, d'être un guide et un réel civilisateur, c'est aussi de la part des plus petits l'intelligence acquise de vouloir apprendre, de vouloir reconnaître la grandeur morale là où elle se trouve, c'est aussi le besoin d'imitation des plus jeunes et la mise en évidence, publique et immédiate, des moindres gestes de chacun, qui crée la nécessité de se surveiller et de se recueillir.

Aujourd'hui, de tous les horizons, des hommes se dressent qui sont différents les uns des autres, différents dans leur essence et dans leur apparence, mais ce n'est plus la haine et le chauvinisme qui les exalte, c'est leur mutuel désir de se reconnaître et leur vouloir de coopérer. Au dessus des nationalismes étroits une nouvelle conscience humaine est en train de se former. Elle n'atteint certes pas encore la grande masse, qui, le plus souvent, s'efforce aujourd'hui d'élargir sa conception de la famille jusqu'à l'horizon d'une conscience nationale et patriotique qu'elle ne possède pas pleinement. C'est pourquoi nous assistons, surtout dans des pays jeunes comme l'Italie, à des enthousiasmes nationaux qui, pour des hommes dont la réalisation de l'unité s'arrêtait jusqu'alors au campanile natal, semble être le vent du large.

Mais la note tonique d'une époque n'est pas donnée par une masse lente à s'assimiler un idéal. Ainsi l'idéal patriotique exalté par la Révolution Française trouve plus d'échos au bout d'un siècle et quart qu'il n'en avait trouvé à l'origine. Aujourd'hui il semble qu'il ait suffisamment pénétré les consciences des peuples pour justifier et expliquer la naissance d'un «sur-nationalisme» qui sans aucun doute est la nouvelle note basique sur laquelle s'accorderont dans un prochain avenir, les mentalités des foules.

Mais ce désir d'un plus grand rapprochement n'appartient encore qu'à un petit nombre. Cette minorité, à laquelle je voudrais accorder une certaine intuition, semble être en contradiction avec son époque ; elle parle d'internationalisme dans notre époque d'exaspérations nationales, d'idéalisme dans notre triste période de cynisme économique, de coopération pendant nos crises provoquées par la concurrence, de sentiment religieux dans notre monde athée, de retour aux principes des religions et aux enseignements de leurs Fondateurs en plein affermissement des théologies dogmatiques, de fraternité au milieu de tant de haines, de paix en pleine guerre. Elle indique la voie, c'est tout. En réalité, elle est simplement en avance, et la contradiction n'est qu'apparente.



Et c'est ici que je reviens et à la tolérance et à Louis Bertrand. Si pour moi tolérance signifie compréhension et amour, élargissement de la conscience que l'on a des choses et humilité, c'est bien cette tolérance qui se trouve à la base de tous les grands rapprochements entre les hommes et la nature entière ; c'est elle aussi qui représentera le nouvel influx vital qui élaborera la civilisation de l'avenir en brisant impitoyablement les cadres archaïques des civilisations passées et devenus désormais des entraves rigides d'où toute vie est bannie. J'appelle aujourd'hui ces préjugés : Louis Ber-

trand, car cela m'est à la fois commode et utile. Ma tolérance qui cherche à englober la nature entière reconnaît que Louis Bertrand n'est pas en dehors du Cosmos; il existe, il est là, il a un rôle, je le comprends, je l'évalue, je le trouve nécessaire, indispensable. Il est le tremplin sur lequel l'idée saute et rebondit, la résistance sans laquelle il n'y aurait point d'étincelle, la pierre dure qui contre la pierre fait jaillir la flamme. Pourquoi aimer le blanc et non le noir? N'est-ce pas grâce au noir du fusain qu'une feuille blanche s'embellit de contrastes? Dieu, de l'incréd, ne fait-il jaillir toutes les paires d'opposés afin de Se manifester? Forces de réaction, Louis Bertrands, n'êtes vous pas le cri de ralliement de tout ce contre quoi vous vous opposez? Sans vous ne serait-ce point la stagnation, la mort? Je vous aime et vous remercie, car des deux rôles vous supportez le plus douloureux; car étant sûr des forces du progrès, je sais qu'autour de vous jaillira l'Esprit en une lumière si éclatante, que vous faisant pour un instant sortir de votre obscurité, elle vous fera voir comment en vérité vous avez si bien travaillé à accomplir l'œuvre même que vous pensiez combattre.

C. J. SUARÈS

APPELS DE L'OCCIDENT

Regards vers l'Est

S'il était possible de feuilleter la conscience européenne comme un dictionnaire, il serait bien curieux de se reporter au mot «ISLAM». Nul doute que l'on n'y trouve des définitions très diverses : l'érudit, le touriste et le profane réagiront nécessairement de façons différentes à l'égard de ce même terme. Mais pour négligeable qu'elle puisse paraître, c'est l'opinion du profane qui me semble essentielle parce qu'elle est fondamentale ; c'est elle qui est à la base du *bon sens*, de ce redoutable bon sens dont les savants les plus avertis ne parviennent parfois à se dégager qu'au prix de longues luttes intérieures.

Moins on connaît une civilisation, plus on est frappé par tout ce qui la distingue de la civilisation dans laquelle on vit. Il est rare qu'un voyageur note les ressemblances qu'il pourrait apercevoir entre son pays et le pays qu'il visite. L'habitude retire tout coloris aux actes et aux choses. Bien au contraire, si vous rencontrez un individu autrement vêtu que vous-même, vous oubliez volontiers qu'il est un homme comme vous, pour ne plus songer qu'à son vêtement. Ce qui fait, à l'égard des autres civilisations, l'orgueil et la morgue de certains Européens (en particulier parmi les plus incultes) c'est avant tout, j'en suis persuadé, cet affreux chapeau melon, ce faux-col torturant, ce veston ridiculement étriqué,

bref, tout ce qui constitue le peu gracieux *uniforme* européen. L'on a projeté récemment à Paris quelques films d'avant guerre; le public s'amusait des erreurs de la technique, de la gaucherie des acteurs; mais lorsque paraissait une élégante à la mode de 1910, la joie qui fusait de toutes parts était teintée d'un sentiment très net de notre supériorité actuelle qui, à tout prendre, ne trouvait pas sa preuve dans le diamètre des chapeaux et la longueur des jupes.

Si les écrivains et les artistes n'avaient pas formé la sensibilité du gros public, il est donc probable que le monde musulman ne serait encore aux yeux de l'Européen vulgaire qu'un ensemble de régions où l'on ne s'habille pas comme chez lui et où le mâle tout puissant a droit à plusieurs femmes: cette considération aussi est très importante, d'autant plus importante qu'elle excite davantage l'inconsciente convoitise de nos petits bourgeois rangés.

Mais la littérature exotique est venue enrichir le sens affectif du mot «ISLAM». Rien ne peut en donner une meilleure idée que la ferveur de Madame Alice Louis Barthou: «*L'Orient*, écrivait-elle ⁽¹⁾ (mais c'est ici plus particulièrement de l'Islam qu'elle voulait parler) *c'est le calme, la paix, la beauté, la couleur, le mystère, le charme, le soleil, la vie douce et le rêve*». En France l'Islam possède aujourd'hui ses fanatiques que Loti le premier lui a conquis. La traduction intégrale des *Mille et une Nuits* fut une révélation. Plusieurs livres d'André Gide (et surtout les «Nourritures terrestres») ⁽²⁾ ont renouvelé notre amour des contrées soumises à la loi du Prophète. Sans doute cet amour est-il encore assez superficiel! Parfois il s'adresse plutôt aux apparences qu'aux êtres mais, ardent et sincère, il prépare de plus profondes sympathies.

(1) Les appels de l'Orient—Page 246.

(2) Ou cet *Amyntas*, plus direct, dont les *Nourritures* ne sont qu'une transposition lyrique, que l'on vient enfin de nous rendre.

Et d'ailleurs ces plus profondes sympathies existent déjà et se multiplient chaque jour. Je crois observer en France tout au moins la régression très nette de l'orgueil européen. La dernière guerre en est un peu la cause, car du jour où le revers du progrès scientifique est apparu d'une manière sanglante, l'éclat de la civilisation occidentale s'est terni aux yeux mêmes des Occidentaux. Au lieu de considérer *l'homme civilisé* comme une entité proche de la perfection, on s'accoutume à distinguer d'une part *l'homme*, toujours le même d'un pays à l'autre ; et d'autre part *la civilisation* extérieure à l'homme, et qui lui est en quelque sorte superposée.

De ce point de vue il devient plus facile de pénétrer jusqu'au cœur des autres civilisations. Les murailles d'incompréhension s'effritent devant la bonne volonté de chacun. Sans doute quelques voix discordantes s'élèvent encore, mais elles ne sont écoutées que par un public assez restreint et peu agissant. Le livre de Louis Bertrand *Devant l'Islam* fait figure d'isolé : c'est l'expression d'une théorie qui n'a presque rien à voir avec les faits. La forme d'esprit de Louis Bertrand se révèle dans une phrase comme celle-ci : « Il n'en est pas moins vrai que la théorie historique de Paul Adam est non seulement plausible, mais qu'elle peut donner dans la pratique les plus beaux résultats ». Un tel argument n'a de valeur que pour une intelligence déformée par l'abus des études historiques. Certains individus ne distinguent la vie qu'à travers les pages du manuel que l'on écrira dans cent ans. Pour eux l'on ne saurait payer trop cher *une belle page d'histoire* et Dieu sait ce qu'ils appellent *une belle page d'histoire* ! Ils voient la souffrance humaine de si loin, qu'ils sont incapables de la tenir en ligne de compte.

Louis Bertrand possède un idéal de *latinité* très beau, mais un peu trop exclusif. Je ne vois pour ma part aucun inconvénient que ce soit un Européen qui ait construit le porche de l'église San Pablo à Saragosse. Mais Louis Ber-

trand ne peut admirer le monument sans être harcelé par cette question : *Ce porche, nous dit-on, fut construit par le Maure Al Rami. Mais l'orthographe de ce nom est-elle bien exacte ? N'est-ce pas Al-Roumi ou El-Roumi, qu'il faudrait dire ? Et cet architecte n'était-il pas un Chrétien d'origine, portant un nom musulman ?* Il est probable que, si cette hypothèse n'était pas venue à son esprit, le porche de San Pablo n'aurait pas été traité avec plus de sympathie que tout le reste de l'architecture musulmane. Pour juger d'une œuvre d'art il est très commode de ne considérer que les éléments les plus extérieurs à l'Art et indépendants de l'esthétique. Combien d'écrivains sont ainsi appréciés d'après leurs opinions politiques ! J'ai connu un homme qui pour l'équilibre de son intelligence, avait besoin de savoir qu'elle était *la plus belle* église de France. Par bonheur il possédait un critère qui le délivrait de toute inquiétude : une fois pour toutes il avait décrété qu'il y avait un type architectural parfait et que ce type était le Roman : un édifice n'était donc beau à ses yeux que dans la mesure où il participait de ce canon idéal. Une telle naïvité a quelque chose de vraiment touchant, et c'est bien un peu de ce cette façon que nous touche le volume de Louis Bertrand. Si l'on n'est pas emporté par la foi ardente de l'auteur, l'on est un peu dépité de ne trouver qu'un si petit nombre d'arguments sérieux : parcequ'il y a deux cuirassés anglais en rade d'Alexandrie, Bertrand se plait à conclure que tout l'Occident doit considérer l'Égypte, terre orientale, comme un pays irréductiblement hostile ; les formalités de la Douane, qui pourtant ne sont nulle part très réjouissantes, contribuent ici à l'ancrer dans cette même conviction ; il va même jusqu'à s'irriter de la courtoisie des fonctionnaires égyptiens, parcequ'il ne peut croire à la sincérité d'une attitude qui ne confirme pas ses théories personnelles. Il faut toute l'autorité du Cardinal Lavigerie pour lui faire admettre la noblesse de caractère de l'émir Abdel-Ka-

der et encore c'est avec regret. *Une telle générosité de la part d'un Musulman fanatique paraît d'abord assez douteuse* écrit-il. Des citations de ce genre pourraient se multiplier à l'infini. Aucune position n'est plus inattaquable que celle de la thèse à priori ; il est impossible de discuter de simples affirmations ; mais Louis Bertrand parle en son nom seul et n'engage la responsabilité d'aucun de ses compatriotes et contemporains. La remarquable introduction au Koran de Mr. Mardrus, et la traduction au son prophétique qu'il vient de nous donner du Livre, ont, de notre point de vue, une tout autre importance.

Mais je suppose que Louis Bertrand ne préfère guère notre Europe moderne à l'Islam. Tout renouvellement, toute renaissance, sont précédés de la mort d'un certain nombre d'éléments anciens. Les pessimistes ne distinguent que la mort, les optimistes, que la résurrection. L'évolution se poursuit.

S'il y a parfois quelque hostilité entre les mondes chrétien et musulman, je crois qu'il faut l'attribuer d'abord à la parenté de leurs génies. Mais il faut que les ressemblances qui découlent de cette parenté et que l'on a constatées bien des fois, deviennent plus intensément conscientes. Et déjà, comme l'a fait remarquer Henri Maspéro, l'Europe et l'Islam vus de Chine ne forment qu'un seul et commun occident.

FRANÇOIS et ANDRÉ BERGÉ

VOYAGE LITTÉRAIRE EN ORIENT

«Ils vont en Orient et ils en reviennent, ils n'en sont pas plus sages au retour. Ni le passé ni le présent des lieux ne leur est connu ; ils ne savent ni le comment, ni le pourquoi des choses.»

(Comte de Gobineau: NOUVELLES ASIATIQUES)

L'Orient est femme et les routes qui y mènent sont toujours mélodieuses. Dans la consonnance des pays qui le composent chatoient des rêves doux et palpitent des musiques millénaires que n'ont point compris les voyageurs dont parlent les *Nouvelles Asiatiques* en les lignes précitées.

Le dernier en date, M. Louis Bertrand est en effet fallacieux dans les pages de *Devant l'Islam*, injustement dédaigneuses aux paroles mémorables de la Bible : «Ne crains pas d'aller en Egypte». Car de son voyage au pays du Nil, il n'a rapporté que visions de pluie, de tristesse et de haine, rendues en des tirades qui vaticinent la fin de la vieille civilisation latine.

Du prophète, M. Louis Bertrand n'a heureusement que l'accent pessimiste et les invectives abondantes qu'il répand sur ceux qu'il considère être les ennemis de sa race. Il les malmène sans danger. Et son livre d'académicien, s'il ira par le monde, n'éveillera pas d'écho : «Paroles sans pensée ne montent point au ciel» disait Hamlet.

Les temps de crédulité publique où l'Oriental paraissait couvert des oripeaux de l'homme d'Europe, sont révolus. Les facilités de communication ont changé la figure des choses et peu à peu s'évanouissent les préjugés de toutes les formes qui sont les démons familiers de l'homme.

La curiosité s'attache moins à l'enveloppe qu'à son contenu. L'apparence et le réel s'opposent une fois de plus et cette opposition conduit les esprits à croire qu'il existe deux Orient littéraires. L'un étincelant et pictural qui a révélé chez nos grands écrivains des dons de palette inouïs, mais tombé en fadeur à force d'être conventionnel, et un autre Orient moins facile, voilé comme les femmes de ces pays qu'un Barrès s'est efforcé de pressentir en des questions lancinantes dont la plupart demeurent irrésolues.

Est-ce à dire que l'Orient est l'apanage des Orientaux ? Un enfant du pays d'Égypte, Albert Adès, a vu le fond de l'âme égyptienne dans les feuilles uniques du *Livre de Goha le Simple*, et les milieux algériens se sont épanouis sous la plume de la mauresque Elissa Rhaïs, qui fit maintes belles histoires dont l'une, *Les Juifs ou la fille d'Eléazar*, semble un épisode attardé du grand livre biblique où chantent les strophes les plus mélancoliques, les plus voluptueuses, les plus contradictoires et les plus sages qui soient.

L'âme des races n'est pas intransmissible. Les élans de Barrès n'ont pas été inutiles. Et il faut voir un sentiment plus profond que du dilettantisme dans les flottements de son esprit exprimés dans un songe où des oiseaux merveilleux ou plutôt des jeunes filles de toutes les races du Levant, sollicitaient son admiration. Ces mots : « C'est vous que je préfère » qu'il disait à chacune d'elles, révèlent une volonté anxieuse d'êtreindre autre chose qu'une ombre légère.

Avant *l'Enquête aux pays du Levant*, un écrivain naguère enlinceuillé dans le sommeil de l'oubli, le Comte de Gobineau, avait été en Orient voir des Turcomans, des Kurdes,

des Caucasiens, des Afghans, des Tartares et les Shemsiyehs adorateurs du soleil. Sur Barrès il avait, outre les secrets instincts qui l'inclinaient à s'assimiler aux psychologies étrangères, ce grand avantage de longues années de séjour parmi les autochtones dépeints dans ses ouvrages.

La longue expérimentation de Gobineau l'avait amené à opposer à l'homme général des moralistes, sa conception de l'homme en particulier, car selon lui, l'un diffère entièrement de l'autre en dépit des mêmes instincts vitaux. Le nègre, l'Arabe d'Égypte, le Chinois et le bourgeois de France ont également «deux bras et deux jambes, deux yeux et un nez», mais ils sont intellectuellement et moralement divergents. Il est en conséquence nécessaire de tenir compte des fossés qui ont toujours séparé les races pour ne pas tomber dans les absurdes préjugés qui font voir la vertu en Europe et la corruption partout ailleurs.

Ainsi donc, en partant du principe en apparence immoral que les hommes sont essentiellement dissemblables, l'auteur conclut à l'aridité des moralistes qui soutiennent le contraire. Mais il n'est pas aisé de se dépouiller de la morale et il se glissera dans l'observation de l'étranger de la meilleure bonne foi, des erreurs, des coins d'ombre indéchiffrables et des fantômes d'Orient trouble et malsain.

Dans l'ordinaire de la vie la volonté de bien faire mérite d'être louée. Les belles réalisations d'être imitées. Pour avoir écrit vrai, le Comte de Gobinlau sort de l'ombre des dictionnaires qui déclinent laconiquement ses prénoms de Joseph-Arthur et sa carrière de diplomate, et prend aux yeux du public peu à peu rang aux côtés de Loti, Farrère et autres, sans porter encore ombrage à M. Pierre Benoit.

Il est vain de désespérer de la justice immanente des choses qui me paraît être une Belle au bois dormant dont l'éveil après un temps qui n'a pas de mesure, accomplit des choses étonnantes. Sans cette Belle dont nous parlons, on

douterait qu'un des meilleurs parmi les «*morts aimés*», Gérard de Nerval, reprendra un jour sa juste place au soleil.

Elle lui est due plus qu'à tout autre, car le «*charmant paresseux*» ainsi que l'appelle Théophile Gautier, connaissait merveilleusement le Coran, le Talmud, les langues mortes, l'histoire des rois préadamites, les poètes persans et la bibliothèque orientale d'Herbelot. Il fut en outre le précurseur, le voyageur idéal de ces pays d'élection où les poètes font jaillir les fontaines de sagesse et chaque fois que le désir du voyage nous presse, il nous y guide de façon charmante.

Les harems nous apparaissent en des peintures qui font pâlir celles des plaisantes *Lettres Persanes* et les danseuses du Caire ne sont pas artificieuses, ni les charmeurs de serpents, ni les noces arabes, ni le cortège des pleureuses qu'on dirait détachées des bas-reliefs pharaoniques, parmi lesquelles Nerval nous fait ouïr les lamentations cadencées qu'elles profèrent : «*O mon Maître ! ô mon chameau ! (ce qui signifie : ô toi qui apportais mes provisions et qui as porté mes fardeaux) ô mon lion ! ô chameau de la maison ! ô ma gloire ! ô ma ressource ! ô mon père ! ô malheur !*»

Le pittoresque ne manque pas de s'allier chez Gérard de Nerval à une science certaine des choses de l'Orient. Que de fables n'a-t-il pas dissipées sur le soi-disant esclavage de la femme musulmane, que d'aucuns allaient jusqu'à exclure du paradis du Prophète ! Celui-ci, de son écriture sacrée, a édicté que la femme majeure, veuve ou divorcée avait les mêmes droits que l'homme. Mariée, elle est sous la tutelle de son mari à qui incombe l'obligation de payer une dot, de pourvoir à son entretien et de constituer le douaire. Le contrat de mariage peut prévoir que le mari ne prendra pas nouvelle femme et si la polygamie est tolérée, les droits de chaque épouse sont sauvegardés, elles vivront en des appartements séparés etc... Bref, le Musulman demande avant tout à la femme d'être femme.

Gérard avait fait une lune de miel avec une esclave jaune et songé à maintes reprises d'épouser des jeunes filles coptes. Ce n'est pas qu'il prônait la polygamie, ni la religion mahométane qui faisait partie des dix-sept religions auxquelles il croyait, mais il s'était donné comme but d'user son charme persuadeur à détruire les légendes perverses qui couraient sur les peuples d'Orient : « Je trouve qu'en général ce pauvre peuple d'Égypte est trop méprisé par les Européens. Le Franc du Caire qui partage aujourd'hui les privilèges de la race turque en prend aussi les préjugés ».

La dormante beauté de l'Orient avait finalement séduit celui qui tant avait aimé les castels du pays de Valois, les contrées d'Italie et celles brumeuses du septentrion. Selon toute apparence, c'est en Syrie qu'il aurait souhaité de finir ses jours, près de la fille du Cheick Saïd Escherazy, l'attaké Siti-slima qu'il avait demandée en mariage. Hélas, le destin du héros de ce cruel et délicieux conte, *La main enchantée*, devait se réaliser à son encontre dans toute sa rigueur. Il y fut mené lentement dans une sorte de folie douce à ce matin d'hiver où il se pendit avec la corde qui était pour lui la jarretelle de la reine de Saba, reine d'amour évoquée dans *Les Nuits du Ramazan* qu'on ne lit pas sans un serrement de cœur en associant à la vision éblouissante de la Sabéenne la fin tragique du plus grand écrivain français de son époque, suivant Henri Heine.

En tout cas le plus grand écrivain français qui ait exprimé l'Orient en des contes parés du sortilège des Mille-et-Une Nuits et des pages de mœurs comme celles des *Femmes du Caire*, où l'observation est si vivante, subtile et profitable, qu'elles semblent éternellement vraies.

Et cependant l'œuvre vénuste de Gérard de Nerval pour ne s'être pas conformée aux conseils que Villiers-de-l'Isle Adam donnait : « surtout, pas de génie », est en ces moments lettre close. Les écrivains du siècle exploitent de façon éhon-

tée l'Orient comme une dame de volupté, car l'Orient depuis l'ère romantique est de nouveau à l'ordre du jour et se tire à plusieurs mille. Il s'est même élargi : il s'étend des cirques impénétrés du Hoggar aux Iles du Soleil Levant en passant par le Delta égyptien, les derniers cèdres du Liban, la Perse fleurie des roses d'Omar Khayam, la féerie cinghalaise et les jungles où en liesse s'ébattaient les animaux de Rudyard Kipling La pâture est belle aux romanciers qui du fond des bibliothèques fanées s'élancent à la recherche des sensations dites *asiatiques*, dans les vagabondages qui ne sont, suivant un mot du XVII^e siècle, qu'une agitation de corps et d'esprit.

Les errements et les déportements littéraires sont la surface d'un fond vaste, puisqu'on ne saurait contester que les effets n'ont pas de cause. Depuis la guerre révélatrice de la faillite des mots à Majuscule, on s'est aperçu que la terre était plus petite que ne l'avait imaginée Galilée. Les murailles de Chine sont tombées un peu partout et les pays ont tout loisir de se connaître et de continuer l'échange intellectuel après l'échange économique. Les littérateurs qui aidèrent souvent une race à prendre conscience de son sang, de sa langue, et de son patrimoine moral afin qu'elle secoue ses chaînes, ont maintenant un nouveau rôle à remplir : celui de réconcilier l'Est et l'Ouest qui sont les deux parties d'une même planète errant comme une âme en peine autour d'un soleil vieil-lissant.

Après Gérard de Nerval, le Comte de Gobineau, Maurice Barrès, il est permis, dans le jardin Oriental, d'espérer les floraisons saines et brillantes à cause d'un livre, je ne dirai pas ignoré, mais modeste, quoique signé d'un nom européen, nom ailé, divers, vibrant de jeunesse, de maturité et d'humanité : Georges Duhamel.



Georges Duhamel est un esprit né maître pour parler

comme Sainte Beuve, car en lui se rejoignent tout en restant distincts, l'auteur de la *Confession de Minuit*, l'auteur de *Vie des Martyrs* et celui du *Prince Jaffar*. Pour la plupart des lecteurs de Duhamel, celui-ci est d'abord le créateur de Salavin, ensuite le créateur de Salavin, et enfin le créateur de Salavin, ce rejeton évolué de René et de Werther, qui doit sans doute son existence à ces paroles de Goethe : «Faites comme moi, mettez au monde cet enfant qui vous tourmente et il ne vous fera plus mal aux entrailles.»

Quoi qu'il en soit, le morne Salavin ne laisse pas de faire tort au Prince Jaffar, de silhouette indécise, dont le plus sûr avantage est de servir d'enseigne à un ouvrage que définit mieux, dans son ensemble, le titre de son Chapitre neuvième : *Qu'il faudra feuilleter comme un livre d'images*.

C'est en effet un album que Duhamel a rapporté de son séjour en cette terre d'Orient qui a inspiré tant d'imagiers dont les plus célèbres sont Flaubert, Guy de Maupassant, Fromentin et, tout près de nous, André Gide. Le premier qui avait achevé en teintes grisailles *Madame Bovary*, s'était mis en tête de faire «quelque chose pourpre». Et pour l'amour de Salambô il avait vogué sur les flots bleus vers les ruines carthagoises, tout comme Chateaubriand s'était promené dans l'Hellade, la Grande-Grèce et l'Égypte avec le fantôme gracieux de Cymodocée.

Pur caprice d'artiste, car les pays que l'on décrit le mieux ne sont pas ceux que l'on a visités, et ces derniers ne sont pas toujours pareils à ceux déjà vus. Anatole France n'écrivit-il pas *Thaïs* avant que d'ambuler en Thébaïde et Louis Bertrand n'a-t-il pas donné l'impression d'avoir en Égypte, vu l'Orient, plutôt que de ses propres yeux, à la lecture des pages de Laurent Vibert ⁽¹⁾ ou de quelque séide de cette école?

(1) *Ce que j'ai vu en Orient*.

Guy de Maupassant appartient à une troisième catégorie de voyageurs. Il a laissé des pages algériennes, telles celles de Bougie, imprégnées d'une nostalgie si émouvante que je n'ai pu, à l'âge précieux de la vie, résister au désir de me rendre sur le golfe pour me sentir à l'exemple de Maupassant «*stupéfait d'admiration*» à la vue de cette côte unique au monde.

Oh! ces poètes qui nous insinuent dans leur amour et nous emportent au fond de leur exaltation... Bougie me parut être, au bord d'une Méditerranée ordinaire, un petit port qui ne ressemble en rien à Alger dont la cascabelle de maisons blanches sur l'eau, au tomber du jour, est une vision d'une splendeur sans nom.

A une autre latitude, perdant le souvenir d'*Alger-la-Blanche*, j'ai aimé avec ferveur le désert saharien, sans l'aide de Gide que je n'avais point lu. La civilisation, sous les cieux lointains, m'a paru laide et je préférais aux monuments morts dont elle s'entoure, la vision d'une gazelle sur les sables veloutés de lune, les mélopées du café maure qui sont d'une tristesse infinie et le silence d'El-Aghoual à minuit, enveloppé des senteurs de jasmins, d'étoiles illuminantes où s'épand la note plaintive de l'oiseau nocturne. Dans ces climats aurais-je éprouvé des sensations spontanées si j'avais lu auparavant *Amyntas* et *Nourritures terrestres*? Blida, Biskra, les caravansérails, les palmeraies du Sud seraient-ils, dans un matin pur, apparus en mon voyage avec l'esprit encombré de littérature?

Ceux qui dans les voyages en idée sont les magiciens de nos heures qu'ils colorent de sourires, font éprouver, quand ont les suit dans leurs pérégrinations terrestres, les désillusions les plus amères. Il sied de les entendre de loin comme les sirènes, sauf un seul peut-être, dont les œuvres inégalables sur le Sahel et le Sahara sont contenues dans ces lignes qu'ont méconnues jusqu'à ce jour tous les orientalistes : «Je

voudrais donner des choses que je vois une idée simple, claire et vraie, émouvoir avec le souvenir de ce qui m'a ému, *rien grandir à plaisir*, et, me tenant toujours dans la mesure des choses, les rappeler à ceux qui les connaissent, les rendre sensibles et, pour ainsi dire, les faire revivre à l'esprit comme aux yeux de ceux qui les ignorent». (1)

Pour revenir à l'album de Georges Duhamel et suivre le conseil qu'il a donné, glissons un doigt agile sous les feuillets du *Prince Jaffar* afin de faire jaillir les images qu'il contient. Il en est de fraîches, de graves et de plaisantes, de sédentaires, de mobiles et de sautillantes qui dévalent de la montagne en partance à la plaine, dans les petites échoppes, les tentes à l'ombre des palmiers, les cafés où l'on se berce de flûteries, boit du thé de gingembre, fume du *kief* en de longs tuyaux. Aussi, des images riantes comme l'onde de *Rakada-la-dormeuse*, conjugales comme la vie de Slima... des images vertigineuses dans le hameau des Aïssaoua dont les danses s'accompagnent du heurt des tambourins et aboiements rauques, cependant que la frénésie mystique s'accroît jusqu'à l'avalancement de clous et l'oscillation dans les cactus.... Des images portent barbe blanche, ou des bijoux, des fards et des vêtements de femme prête à l'amour; elles ont parfois, ces images, le langage fleuri des poètes aveugles, quelques unes sont chargées d'ans comme les puits et les impluviums romains, gracieuses à l'égal des balancelles mouvantes et étranges, telles les oranges de Nabeul, qui la nuit paraissent éclairées par une flamme intérieure. Des images regrettent la tradition lyrique qui meurt: les poètes s'occidentalisent de plus en plus et l'on voit représenter au théâtre municipal Shakespeare ou *Roger-la-Honte*, au lieu des aventures inoubliables d'*Antar* et de *Meidjoun Leyla*.

Images, foules d'images s'émeuvent et se multiplient sous

(1) *Correspondance et Fragments inédits* (Eugène Fromentin).

forme de Mozabites, de Juifs, de Maltais, d'Italiens, de Français de tous les âges, de toutes les conditions sociales. Ils ne sont, dans l'âme, ni meilleurs ni pires les uns que les autres et les mœurs tendant à s'unifier avec les costumes, un jour d'entre les jours viendra, où tous ces hommes reconnaîtront leur similitude profonde au lieu de se mépriser respectivement et se traiter trois fois d'impurs et d'Infidèles.

«J'ai souvent loué Dieu de ne m'avoir fait ni femme, ni prêtre, ni Turc, ni Juif» disait, pas comme on serait tenté de le croire un marabout ou un derviche hurleur, mais un épistolier du Grand Siècle qui a nom Gui Patin. Le temps a sonné, de lui à ce personnage du *Prince Jaffar* qui, dans la même langue française, s'emploie à des pensées plus fraternelles. «Oui, j'ai honte de ma santé, de mes vêtements, de mes mains propres, *de mes pensées*. Je ne suis pas juif, je suis homme simplement, et c'est l'homme que ce spectacle humilie dans son cœur».

Et ailleurs, en réponse à ceux qui gémissent du déclin de l'humanité malade: «Craignez que l'Orient n'achève de vous désorienter. Le salut ne vous viendra ni de l'est ni du nord ni d'aucuns points de l'horizon: *il est à vos pieds, il montera des profondeurs.*»

Il serait trop long dans l'effeuillage de l'album du *Prince Jaffar* de relever à la suite des images fantasques comme l'animal de Mahomet, celles qui enseignent, sans en avoir l'air, la sagesse et la pierre philosophale du bonheur. Toutes, elles se succèdent dans un pêle mêle de bazar oriental, lumineuses et baignées de halo, incisives, câlines et aussi somnolentes que dans une allégorie de Boileau... Elles suggèrent plutôt qu'elles ne décrivent et les détails absents viennent se joindre, dans l'esprit, aux détails visibles qu'ils complètent en les accentuant. Le lecteur ajoute son imagination à celle de l'auteur, comme dans certains cafés d'Orient

où les auditeurs voient jouer *karagheuse* (1) ou suivent les contes d'un récitateur, à travers les sinuations bleuâtres d'un narghilé.

Ces contes, on le sait, durent plusieurs séances et à chacune d'elles, à mesure que le dénouement approche, le nombre des auditeurs augmente. Il arrive parfois que le conteur mécontent de la recette ou d'on ne sait quoi, disparaît brusquement, plongeant ainsi ses fidèles habitués dans la désolation d'une histoire à jamais inachevée.

Georges Duhamel rappelle précisément ce conteur plein de malice, parce que l'auteur du *Prince Jaffar* n'a pas développé tout ce qu'il avait à dire et qu'il s'est dérobé au meilleur moment de son récit. Les dénouements, dites-vous, sont superflus et la vie s'en passe en maintes occasions. Mauvais prétexte, Duhamel. Car si cela est, vous avez les moyens de reprendre le fil de vos histoires perdues. Avec les images

(1) C'est une des figures les plus curieuses de l'Islamisme que ce personnage hérité des légendes et dont l'origine historique serait Karâkoûche. Suivant M. P. Casanova l'éminent et regretté arabisant, professeur de Lettres à l'Université Egyptienne. Karâkoûche était un ennuque grec devenu conseiller et favori de Salah ad-Dîn, soldat intrépide connu par les Francs des Croisades sous le nom de *Caracois*, directeur de travaux considérables, notamment des fortifications du Caire, du fameux puits dit de Joseph à la Citadelle et du pont à arches de Djîzat qu'un contemporain a loué en proposant de l'assimiler aux ouvrages des géants. A la mort de Salah ad-Dîn, Karâkoûche devint régent du prince mineur et en tant que chef de parti se vit l'objet des plus vives rancunes politiques. Des libelles furent écrits contre lui dont le plus connu, le *Livre de la stupidité dans les jugements de Karâkoûche* contribua à faire peu à peu du grand vizir un personnage grotesque de légende. Et par une cruelle ironie du sort le même Karâkoûche que le Sultan appelait : « de héros guerrier, l'ingénieur expérimenté, le probe, le fin, l'étincelant, l'homme au coup d'œil supérieur, etc. » est aujourd'hui l'idiot destiné à faire rire ce grand enfant de tous les temps, le peuple.

jolies parmi lesquelles vous avez flâné, de tous les fantômes de soleil qui en certains instants doivent vous hanter sous le ciel noir de Paris, peut sortir un nouveau livre sur l'Orient plein de substance, de lucidité et de fluidité. Nul que vous n'est mieux qualifié à l'écrire.

A la page finale du *Prince Jaffar* vous vous êtes demandé s'il vous fallait retracer les plus belles de vos histoires. Le stylet avez-vous exprimé, comme la flèche empoisonnée, blesse et corrompt ce qu'il touche ; le papillon, au contact de ce qui l'effleure, dédore ses ailes diaprées. Qu'à cela ne tienne ! Maniez le stylet, laissez s'envoler les papillons de songe dans le monde : ce que les hommes souvent font de meilleur, ce sont encore des contes.

ALBERT ISRAËL

DOCUMENTS

FRANCIS BORREY

.....
J'insiste sur ceci : que tout en gardant votre ardeur au bon combat, votre passion, votre flamme, il est un fond scientifique solide et discret avec lequel vous devez construire.

A mon sens, l'Orient et l'Occident se complètent comme mari et femme. Quel est celui qui est complémentaire de l'autre ? Ils le sont tour à tour, l'un de l'autre : tantôt l'Orient complète l'Occident, tantôt l'Occident complète l'Orient. Plus j'y réfléchis, plus je crois à l'avenir de l'humanité par l'EURASIE.

Gloire au génie eurasion qui nous fera sortir du chaos des temps présents. Votre Revue peut bien contribuer à faire naître ce génie eurasienn, cette âme eurasienn en pleine gestation.

EDOUARD DUJARDIN

Je vous remercie de m'avoir envoyé le programme des « Messages d'Orient » ; c'est avec le plus vif sympathique intérêt que je salue votre tentative. Mon pessimisme n'espère plus grand chose de notre civilisation ; mais si quelque salut peut encore être attendu, il ne semble pas qu'il puisse être apporté par un autre vent que par celui qui vient de l'Est.

JACQUES MARITAIN

Comment ne serais-je pas de vos amis ? La générosité de votre effort me touche profondément. Votre Revue cherche,

me dites-vous, «à se concilier toutes les mystiques et tous les amours». Vous serez amené sans doute à comprendre que tous les amours ne se valent pas, et que le «discernement des esprits» est indispensable à qui aborde les domaines où vraies et fausses mystiques se partagent le cœur humain.

Surtout je ne crois pas que vous puissiez avancer très loin dans votre entreprise sans être contraints de vous demander quel doit être pour nous Celui qui «juif par excellence» peut seul réconcilier en Lui l'Orient et l'Occident, et qui a dit : Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Entre vous et nous, m'écrivez-vous, «il n'y a que l'épaisseur d'un peu d'azur». Cet azur est rougi par une goutte de sang divin, qui est aussi du sang juif, et qui a été versé pour unir, non pour séparer.

Pour le moment, vous me dites votre souhait que «nous nous reconnaissons dans la lumière» je le souhaite comme vous. Et si je puis vous aider, dans la mesure de mes forces, à cette œuvre si urgente de faire se mieux connaître, dans leurs spiritualités authentiques, l'Orient et l'Occident, soyez assuré que j'en serai très heureux.

DANIEL ROPS

Comment resterais-je indifférent devant cet espoir d'un compagnonnage intellectuel, presque mystique, des meilleures forces de l'Occident et de l'Orient ? S'il est vrai que les hommes soient ainsi partagés et s'opposent - Orientaux, Occidentaux - n'est-il pas impérieusement souhaitable qu'une union de cœur s'établisse entre eux ?

L'attirance de l'Orient est celle de la poésie. Il faudrait qu'elle devint aussi celle de la raison. Qu'au fond des vieilles doctrines, l'Européen retrouve le suc antique de ses espoirs et qu'il se souvienne que sa religion est venue d'Orient.

Entre un Orient combattif, «péril jaune», et un Orient sensualiste et vague, les hommes de notre temps semblent hésiter. Ils se demandent si, dans l'Oriental, ils doivent voir un maître ès-métaphysique ou un ennemi. Votre effort prouvera aux timorés qu'il y a place pour une troisième alternative.

Vous aurez travaillé à élargir le champ de ce qu'on appelle encore «l'homme moderne», en admettant que cette formule signifie quelque chose. Et dans un monde en gestation, votre œuvre prendra — et je le souhaite — figure d'une ardente, d'une vivante, d'une prophétique création.

JULES SUPERVIELLE

Je vous avouerai que je n'ai pas subi jusqu'ici l'appel de l'Orient. Peut-être étais-je trop occupé à digérer la France et l'Amérique du Sud. Mais je crois sentir depuis quelque temps un souffle nouveau qui ne me vient pas du Sud, ni du Nord, ni de l'Ouest et qui accélère déjà les mouvements de mon cœur.

Revues reçues

L'Esprit — La Nouvelle Revue Française — La Revue Européenne — La Nouvelle Revue — Il Convegno — Les Cahiers idéalistes — Le Phœnix — Yoga Mimansa — Kirjath Sepher — The Moslem World — L'Illustration Egyptienne — Le Miroir Egyptien — Pharos.

Livres reçus

*Défense de l'Homme, par René Lalou (Simon Kra Editeur)
Entre le Passé et l'Avenir, par Guglielmo Ferrero (Simon Kra Editeur).*

Céleste Ugolin, par Georges Ribemont-Dessaignes (Simon Kra Editeur).

Mon corps et moi, par René Crevel (Simon Kra Editeur).

Notre Baudelaire, par Stanislas Fumet (Plon, Nourri & Cie).

Ghazels, traduits par H.M. Ferté, illustrés par M^{me} Andrée Karpelès (Bossard).

Pour comprendre l'art Hindou, par H. K. Coumaraswamy.

*Achévé d'imprimer
à Alexandrie
le 9 Juin 1926
par*

LES IMPRIMERIES TACHYDROMOS ET DU COMMERCE, RÉUNIES
pour les
MESSAGES D'ORIENT

L'ESPRIT

Sommaire du Second Cahier

PIERRE MORHANGE *La Présence (II) J'appelle les Poètes*

HENRI LEFEBVRE *De l'accomplissement et de
la consommation*

H.-CH. PUECH *Notes sur O. Hamelin*

DESCRIPTION DE CE TEMPS: Procès de la Chrétienté (I).— Jugement
du surréalisme.— La Révolution et nous.— Notes.— Portraits.—

Conditions d'abonnement aux six premiers Cahiers

France, Belgique, Luxembourg 30 fr.
Étranger 45 fr.
Exceptionnellement, pays à change bas 25 fr.

Le numéro: France de 8 à 12 fr. — Étranger de 10 à 15 fr .

On peut s'abonner en même temps aux six premiers cahiers
de la revue *l'Esprit* et aux cinq premiers volumes de la col-
lection *Philosophie*. Les prix deviennent alors les suivants:

France, Belgique, Luxembourg 80 fr.
Étranger 95 fr.
Pays à change bas 75 fr.

Adresser mandats, chèques et chèques postaux

(Paris 330-77)

à

F. RIEDER & C^{ie} ÉDITEURS, 7, PL. ST-SULPICE. PARIS (6^e)

LES CAHIERS DU MOIS

LES ENQUÊTES LES PLUS SUGGESTIVES
ET LES PLUS RÉVÉLATRICES SUR LA
PENSÉE DE L'OCCIDENT MODERNE :

N° 9/10

Les Appels de l'Orient

1 vol. 10 fr.

N° 16/17

Cinéma

1 vol. 12 fr.

N° 21/22

Examen de Conscience

1 vol. sous presse

EDITIONS ÉMILE - PAUL FRÈRES

14 rue de l'Abbaye, PARIS (VI^e)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Revue Mensuelle de Littérature et de Critique — 13^e année

DIRECTEUR (1919-1925): JACQUES RIVIÈRE

Directeur: GASTON GALLIMARD - Rédacteur en chef: JEAN PAULHAN

PARAIT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publiera

DIVERTISSEMENT PHILOLOGIQUE, par VALÉRY LARBAUD.

EDGAR MANNING, Esq., par PHILIPPE SOUPAULT.

LE NUMÉRO BARBETTE, par JEAN COCTEAU.

UNE ÉTAPE: PAUL BOURGET, par RAMON FERNANDEZ.

LETTRE SUR L'EXOTISME, par LÉON-PAUL FARGUE.

PAMIR, par GEORGES CHENNEVIÈRE.

L'ŒUVRE DE PAUL CLAUDEL, par HENRI RAMBAUD.

FRAGMENTS, par ROSANOV, trad. et introd. par SCHLÖEZER.

CONTES ET NOUVELLES, par PIERRE MAC ORLAN, FRANÇOIS MAURIAC, MARCEL JOUHANDEAU, PAUL LÉAUTAUD, PANAIT ISTRATI.

LES FLEURS DE TARBES ou La Terreur dans les Lettres, par JEAN PAULHAN.

HÉRODIADÉ, (Fragment inédit) par STÉPHANE MALLARMÉ.

STÉPHANE MALLARMÉ PAR SA FILLE.

LE JOURNAL DE SALAVIN, *Roman*, par GEORGES DUHAMEL.

GRIBOUILLE ou Les Gants Blanc, *Roman*, par MAX JACOB.

LE TEMPS RETROUVÉ, par MARCEL PROUST.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

| | | | |
|---|--------------------------|-------------------|--------|
| France | édition ordinaire: Un An | 42 fr. — Six Mois | 23 fr. |
| » | édition de luxe : Un An | 85 fr. | |
| Pays ayant accepté les tarifs de l'Union postale | édition ordinaire: Un An | 50 fr. — Six Mois | 27 fr. |
| » » » » » » » » | édition de luxe : Un An | 100 fr. | |
| Pays n'ayant pas accepté les tarifs de l'Union postale, | édition ordinaire: Un An | 55 fr. — Six Mois | 30 fr. |
| » » » » » » » » | édition de luxe : Un An | 105 fr. | |

PRIX de VENTE au NUMÉRO : France 4.25 fr.; Autres Pays 5 fr.

Téléph.: **Fleurus 12-27** — Compte, ch. postal **169.33**
Adresse Télégr.: **Enerefene - Paris** — R. C. Seine: **35.807**

LA REVUE

Revue de Littérature et de Critique

Directeur : Y. MANUEL LELIS

Rédaction & Administration : 2, rue Dufrenoy (182 bis).

LA REVUE NOUVELLE qui, dès son apparition, s'est classée à la tête des jeunes revues littéraires, donne régulièrement un large aperçu du mouvement intellectuel français et étranger et des tendances les plus modernes de la littérature contemporaine.

LA REVUE NOUVELLE, au cours de ces deux premières années d'existence a déjà publié des textes des auteurs français et étrangers suivants :

| | |
|---------------------------|-------------------------|
| JACQUES - EMILE BLANCHE | BLASCO IBANEZ |
| JEAN CASSOU | ERNST ROBERT CURTIUS |
| MAURICE COURTOIS - SUFFIT | WALDO FRANK |
| RENÉ CREVEL | RAMON GOMEZ DE LA SERNA |
| JEAN FAYARD | THOMAS HARDY |
| ARTHUR HONEGGER | JAMES JOYCE |
| VALERY LARBAUD | GEORG KAISER |
| EMMANUEL SOCHAC | H. D LAWRENCE |
| PIERRE MAC ORLAN | JOHN DOS PASSOS |
| ANDRÉ MAUROIS | RAINER MARIA RILKE |
| HENRY DE MONTHERLANT | BERNARD SHAW |
| PAUL MORAND | MIGUEL DE UNAMUNO |
| JACQUES SINDRAL | VALLE INCLAN |
| JULES SUPERVIELLE | WILLIAM BUTLER YEATS |

et dans la littérature japonaise contemporaine :

« L'ÉPINGLE à CHEVEUX », nouvelle de K. OUNO, et
« LE BONHEUR », comédie en un acte de MASAO.

NOUVELLE

« J'ai troué dans le mur de toile, une fenêtre. » (MALLARMÉ).

paraissant le 15 de chaque mois

Secrétaire : GEORGES PETIT

avenue Victor-Hugo), PARIS - XVI: Tél.: Passy 92-53

Dans chaque numéro : LA GALERIE DES CONTEMPORAINS : ont déjà été étudiés : VALÉRY LARBAUD, ROMAIN ROLLAND, PIERRE HAMP, PAUL MORAND, PAUL VALÉRY, GEORGES DUHAMEL, JULES ROMAINS, JEAN GIRAUDOUX, HENRY DE MONTHERLANT, PAUL CLAUDEL, PIERRE MAC ORLAN, RAMON GOMEL DE LA SERNA, ANDRÉ GIDE, MAX JACOB, BERNARD SHAW, HEINRICH MAUN, CHARLES DU BOS,

Dans chaque numéro : des chroniques détaillées sur les livres, les théâtres et les écrans, une bibliographie et une revue des revues.

PRIX DU NUMÉRO : 4 francs

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER : Un An 50 francs français

Bulletin d'Abonnement

Je déclare souscrire un abonnement d'un an à LA REVUE NOUVELLE, pour la somme de cinquante francs français, à partir du⁽¹⁾ payable par mandat poste ou chèque ⁽²⁾.

Nom A le

Adresse SIGNATURE :

⁽¹⁾— Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

⁽²⁾— Biffer l'indication inutile.

Prière de découper ce bulletin, de le remplir et de le renvoyer, signé, à M^r Y. MANUEL LELIS, directeur de LA REVUE NOUVELLE, 2, rue Dufrenoy, Paris (16^e) - France.

ÉDITIONS DU SAGITTAIRE
Chez SIMON KRA, 6, rue Blanche, PARIS (9^e)

Série documentaire orange

GUGLIELMO FERRERO

ENTRE LE PASSÉ ET L'AVENIR

UN VOLUME : 11.25 fr.

*Le plus grand historien d'aujourd'hui
explique l'histoire de notre époque.*

RENÉ LALOU

DÉFENSE DE L'HOMME
(Intelligence et Sensualité)

UN VOLUME : 13.50 fr.

*Le « discours de la méthode » critique...
L'alchimie de la poésie pure...
Le roman de l'intelligence française...*

Collection de la Revue Européenne

RENÉ CREVEL

MON CORPS ET MOI

UN VOLUME : 13.50 fr.

De la Sensualité au tourment de l'Intelligence

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES

CÉLESTE UGOLIN

UN VOLUME : 13.50 fr.

*S'évader de l'art, de la folie, de la vie,
de la mort. Mais la porte est fermée.*

Collection des Cahiers Nouveaux

KHALIL GIBRAN

Traduction de MASON-MANNHEIM

LE PROPHÈTE

25 exemplaires sur Japon 50 fr.
725 exemplaires sur papier de Rives 10 fr.

PRIX: 18 frs.